BnF Gallica

L'Iliade d'Homère. Tome 1, Odyssée / . Traduction nouvelle, par M. Dugas-Montbel

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Homère. Auteur du texte. L'Iliade d'Homère. Tome 1, Odyssée / . Traduction nouvelle, par M. Dugas-Montbel. 1815-1818.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

KNODERER 1976

L'ODYSSÉE.

TOME PREMIER.

3065

Voir: Micro fiche même cote

p 90/3913

Yb. 1043

Se trouve chez ANT.-AUG. RENOUARD, Libraire,
rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

rica. 6854.

L'ODYSSÉE

SUIVIE

DE LA BATRACHOMYOMACHIE,

DES HYMNES,

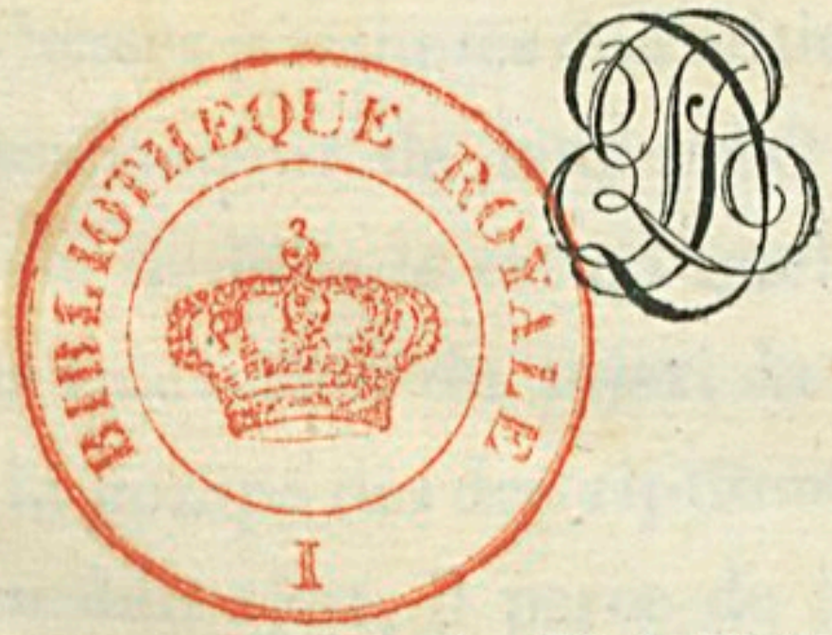
DE DIVERS PETITS POEMES ET FRAGMENTS

ATTRIBUÉS A HOMÈRE.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DUGAS-MONTBEL.

TOME PREMIER.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

M. DCCCXVIII.

BIBLIOTECA
CENTRAL

PRÉFACE.

L'accueil bienveillant qu'a reçu ma traduction de l'Iliade m'engage à publier aujourd'hui celle de l'Odyssée, sans trop me rassurer sur le sort qui l'attend : plus je me suis avancé dans l'étude d'Homère, plus j'ai senti les difficultés de la tâche que je m'étois imposée; et c'est sur-tout en traduisant l'Odyssée que j'ai compris combien dans nos langues modernes les richesses poétiques de l'antiquité perdoient nécessairement de leur prix; du moins l'interprète de l'Iliade est en quelque sorte soutenu par l'élévation du sujet, la force des images, et la pompe des descriptions; le génie du poëte ennoblit tout, il perce de toutes parts, et jamais on ne manque d'expressions convenables pour peindre les alarmes de la guerre, ou les dangers des batailles.

Un ton plus calme règne dans l'Odyssée: les scènes intérieures qu'elle nous retrace sont entièrement opposées à nos habitudes; notre délicatesse s'offense aisément d'une foule de coutumes qui lui paroissent manquer de dignité; et notre raison est parfois blessée de certaines fables que nous regardons comme trop puériles. En effet, comment trouver le style propre aux nombreux récits d'Ulysse, qui nous rappellent si souvent le merveilleux des contes de fées dont on berça notre enfance? Tels, par exemple, que les aventures des Lestrigons et du Cyclope, qui, semblables aux ogres de Pérault, dévoroient les hommes. Peu de personnes ont aujourd'hui cette touchante bonhomie qui faisoit dire à La Fontaine, le génie le plus antique de nos temps modernes:

Si Peau d'Ane m'étoit conté
J'y prendrois un plaisir extrême.

Quand le monde étoit encore enfant chacun prenoit le même plaisir à ces récits ingénus qui

n'étoient sans doute que l'histoire informe de quelques peuplades barbares. Bientôt les poëtes s'emparèrent de ces traditions populaires; ils les embellirent des couleurs de l'imagination, les mêlèrent aux actions éclatantes des héros, au souvenir des ancêtres; et dès-lors on sent que leur langage dut conserver toute sa noblesse, puisqu'ils ne racontoient que des faits environnés de la croyance et de l'admiration publiques. Dans notre langue au contraire, formée sur des idées différentes, les mots destinés à rendre ces détails n'ont plus la majesté que réclame la poésie épique; et le traducteur risque toujours de tomber dans une trivialité ridicule en voulant éviter l'emphase qui feroit disparoître toute la naïveté d'Homère.

Je ne me flatte pas d'avoir triomphé de ces difficultés; mais enfin, au milieu de si grands obstacles, l'Odyssée étincelle de mille beautés que du moins une traduction peut faire sentir, parcequ'elles appartiennent à tous les temps, et qu'elles sont indépendantes des progrès de

la société. Ces beautés, quoique en général d'un ordre moins élevé, n'ont peut-être pas moins de charme que celles de l'Iliade; car si l'on est vivement frappé des malheurs de tout un peuple, on s'attache davantage aux infortunes d'un seul homme; alors l'admiration qu'inspire la grandeur du sujet est remplacée par un intérêt tendre et toujours croissant, auquel notre cœur se laisse aisément surprendre. D'ailleurs nous aimons à voir un grand caractère aux prises avec l'adversité, parceque c'est là sur-tout que brille cette énergie morale qui nous révèle ce que la nature humaine a de plus sublime. Nul ne l'a mieux senti qu'Homère quand il nous a présenté le spectacle d'un roi luttant contre le malheur avec toutes les forces de la vertu; il n'a rien négligé pour donner à cette idée première les plus heureux développements.

Ainsi le poëte nous montre son héros, après avoir terminé une lamentable guerre, forcé d'errer long-temps avec ses compagnons dans

des régions lointaines en bravant les plus affreux périls, et souffrant d'amères douleurs; bientôt les valeureux amis qui partageoient ses infortunes périssent par leur propre faute, et lui seul, échappant au naufrage, aborde dans une île mystérieuse où il est retenu durant de longues années. Là sans cesse il soupire après l'instant du retour; il rejette les promesses de Calypso, dédaigne le bienfait d'une jeunesse éternelle, et consent à s'exposer encore à de cruels dangers, dans l'espérance de revoir avant que de mourir les douces terres de la patrie. Lorsque après bien des peines il aborde enfin dans cette patrie tant desirée, il y paroît en fugitif, ne se découvre qu'à son fils seulement, et, pour éviter la fureur de ses ennemis, il est contraint d'arriver jusqu'aux portes de son palais comme un pauvre mendiant. Mais alors, sous les vils haillons de la misère, le héros auguste conserve toute sa majesté; sa grande ame l'élève au-dessus de tout ce qui l'environne. Trait admirable, et digne

d'achever un si magnifique tableau; puisqu'il est vrai de dire que celui-là seul sut résister au malheur qui ne fut point dégradé par l'indigence, et qui même au sein de la pauvreté conserva toute la fierté de son caractère.

De semblables situations sont belles dans quelque langue qu'elles soient décrites. Toutefois nous serions injustes de borner à cette belle conception du caractère principal tout l'intérêt de l'Odyssée. Si nous parvenons à nous isoler des objets qui nous entourent; si, nous transportant à l'époque où ces poëmes furent chantés, nous ne les jugeons pas avec les idées acquises au milieu d'une civilisation perfectionnée, n'en doutons pas, ces détails antiques nous plairont même par le contraste qu'ils présentent avec nos usages; nous goûterons quelque plaisir aux peintures naïves des mœurs héroïques, et à ces récits des premiers âges où respire, pour me servir d'une heureuse expression de Fénélon, *l'aimable simplicité du monde naissant.*

L'espoir de reproduire quelques unes de ces beautés immortelles, le desir de terminer un ouvrage dont l'Iliade n'étoit que le commencement, et, je l'avouerai, les suffrages et les encouragements de plusieurs de nos critiques les plus distingués, ont soutenu ma constance durant cette longue et pénible entreprise. Puissent mes efforts n'être pas entièrement infructueux! Puissé-je avoir révélé quelques beautés inconnues jusqu'à ce jour!

C'est dans ce dessein que je publie à la suite de l'Odyssée, la Batrachomyomachie, les hymnes, divers petits poëmes et fragments attribués à Homère. J'ai desiré que cette traduction de ses œuvres fût la plus complète de toutes; avantage incontestable, et dont on peut se flatter sans blesser aucune rivalité. Je sais, il est vrai, que MM. Gin et Coupé ont traduit la Batrachomyomachie, les hymnes et plusieurs petits poëmes, mais ils n'ont donné ni les fragments, ni l'hymne à Cérès, morceau infiniment curieux, et découvert seulement de-

puis quelques années. Je crois même que ma traduction est la première qui jamais en ait été faite dans notre langue.

J'ose donc espérer que cette nouvelle partie de mon travail ne sera pas accueillie avec moins d'indulgence que la première, et qu'on me saura quelque gré d'avoir fait connoître au lecteur françois tout ce que l'antiquité nous a transmis des précieux ouvrages du père de la poésie.

L'ODYSSÉE.

CHANT PREMIER.

MUSE, redis-moi les malheurs de cet homme prudent qui long-temps erra sur la terre après avoir détruit les remparts sacrés d'Ilion, qui parcourut un grand nombre de villes, et connut les mœurs des peuples. Ce héros, en traversant les mers, supporta de pénibles travaux pour sauver sa vie, et procurer un heureux retour à ses compagnons; mais il ne put, malgré son desir, les arracher à la mort: tous périrent par leur propre faute. Les insensés osèrent manger les troupeaux du soleil, et ce dieu leur enleva pour jamais l'instant desiré du retour. Déesse, fille de Jupiter, raconte-nous une partie de ces aventures.

Déja tous les guerriers qu'avoit épargnés la mort, échappés enfin aux dangers des nau-

frages et des combats, étoient rentrés dans leurs foyers. Un seul, loin de son pays et de son épouse, fut retenu par la nymphe Calypso, déesse puissante, qui dans ses grottes profondes desiroit qu'il devînt son époux. Mais lorsque le cours des années eut amené le temps que les dieux avoient marqué pour son retour dans Ithaque, où, même au milieu de ses amis, il ne devoit point encore être exempt de peines, les immortels prirent pitié de son sort, à l'exception de Neptune qui toujours fut irrité contre le divin Ulysse, jusqu'à ce que ce héros arriva dans sa patrie.

Cependant Neptune s'étoit rendu chez les Éthiopiens, peuples habitants des terres lointaines, les Éthiopiens qui, placés aux bornes du monde, sont séparés en deux nations, dont l'une est vers le couchant du soleil, et l'autre du côté de l'aurore. C'est là que, parmi les hécatombes de taureaux et de jeunes brebis, Neptune se plaisoit aux festins des sacrifices; les autres divinités étoient rassemblées dans le palais de Jupiter, roi de l'Olympe: le père des dieux et des hommes, le premier de tous, fait entendre sa voix; il portoit alors sa pensée sur

Égisthe que venoit d'immoler le fils d'Agamemnon, l'illustre Oreste. C'est en rappelant le souvenir de ce prince qu'il adresse ces paroles aux immortels :

« Hélas! les hommes accusent sans cesse les « dieux; ils disent que seuls nous sommes la « cause de leurs maux, et pourtant c'est par « leur propre folie qu'ils souffrent tant de dou- « leurs. Tel est maintenant Égisthe; il s'est uni « malgré le destin à l'épouse d'Atride, et même « il a tué ce prince qui revenoit d'Ilion. Cepen- « dant Égisthe savoit bien que sa mort étoit « certaine, puisque nous-mêmes, pour la lui « prédire, avons envoyé Mercure qui l'avertit « de ne point immoler Agamemnon, et de ne « point s'unir à la femme de ce héros. Mercure « ajouta qu'Oreste en tireroit vengeance, lors- « qu'ayant atteint la jeunesse il desireroit ren- « trer dans son héritage. Ce fut ainsi que lui « parla Mercure; mais ces sages conseils ne per- « suadèrent point l'ame d'Égisthe; il expie au- « jourd'hui tous ces crimes. »

La divine Minerve répond aussitôt :

« O mon père, issu du grand Saturne; ô vous, « le plus puissant des dieux! oui, sans doute,

« Égisthe a reçu la mort qu'il avoit méritée.
« Périsse ainsi tout homme coupable de tels for-
« faits! Mais mon cœur est dévoré de chagrins
« en pensant au valeureux Ulysse, à cet infor-
« tuné qui, loin de ses amis, souffre d'amères
« douleurs dans une île lointaine. Au milieu
« des mers s'élève cette île couverte de forêts,
« qu'une déesse a choisie pour sa demeure,
« la fille du prévoyant Atlas, qui connoît les
« profonds abymes de l'Océan, et qui sou-
« tient les hautes colonnes placées entre la
« terre et les cieux. Oui, sa fille retient le héros
« malheureux, et sans cesse, par de douces et
« de trompeuses paroles, elle cherche à le sé-
« duire pour lui faire oublier Ithaque. Mais
« Ulysse, dont l'unique desir est de revoir la
« fumée qui s'élève des rivages de la patrie, ai-
« meroit mieux mourir. Quoi! votre cœur ne
« se laissera-t-il point fléchir, roi de l'Olympe?
« Ulysse, près des vaisseaux argiens, et dans les
« vastes champs d'Ilion, a-t-il jamais négligé vos
« sacrifices? Pourquoi donc êtes-vous mainte-
« nant si fort irrité contre lui, grand Jupiter? »

« Ma fille, s'écrie le dieu qui rassemble les
« nuages, quelles paroles sont échappées de vos

« lèvres! Comment pourrois-je oublier le divin
« Ulysse qui surpasse tous les hommes par sa
« prudence, et qui toujours offrit les plus pom-
« peux sacrifices aux immortels habitants de
« l'Olympe? Mais Neptune, qui ceint la terre de
« ses ondes, ne cesse d'être irrité contre lui; car
« ce héros a privé de la vue le géant Polyphê-
« me, le plus grand et le plus fort de tous les
« Cyclopes. Ce fut la nymphe Thoosa, la fille
« de Phorcis, prince de la mer, qui, s'étant unie
« à Neptune dans une grotte profonde, donna
« le jour à Polyphême; et Neptune, qui ne
« peut faire périr Ulysse, s'efforce de l'éloigner
« des rivages de la patrie. Voyons donc mainte-
« nant par quels moyens nous procurerons à
« ce guerrier le retour qu'il desire. Sans doute
« alors Neptune calmera sa colère, il ne luttera
« pas contre tous les immortels, et ne pourra
« s'opposer seul à la volonté des dieux. »

« Mon père, divinité puissante, lui répond
« Minerve, si tous les dieux en effet desirent que
« le prudent Ulysse rentre au sein de ses foyers,
« envoyons le bienveillant Mercure dans l'île
« d'Ogygie, pour annoncer à la nymphe Ca-
« lypso que notre desir est qu'elle ordonne le

« départ du magnanime Ulysse. Moi, je me « rendrai dans Ithaque; j'exciterai le courage « de son fils; je remplirai son ame d'une ardeur « divine, pour qu'il convoque l'assemblée des « Grecs, et réprime l'insolence des prétendants, « eux qui dévorent ses nombreux troupeaux de « bœufs et de brebis; ensuite je veux l'envoyer « à Sparte, et dans la sablonneuse Pylos, pour « qu'il s'informe du retour de son père, et qu'il « obtienne une grande gloire parmi les hom- « mes. »

Aussitôt la déesse attache à ses pieds des ailes d'or, ailes immortelles qui la portent sur les ondes et sur la terre immense aussi vite que le souffle des vents : puis elle saisit la longue lance terminée par une pointe d'airain, cette arme forte, terrible, et prompte à renverser les bataillons des héros contre qui s'irrite la fille d'un dieu puissant. Elle s'élance avec rapidité des sommets de l'Olympe, se rend au milieu du peuple d'Ithaque, pénètre dans l'enceinte des cours, et s'arrête sur le seuil du palais en tenant sa lance étincelante. La déesse avoit pris les traits de Mentès, roi des Taphiens; elle trouve les amants de Pénélope jouant aux

dés, et tous assis devant les portiques, sur des peaux de bœufs qu'ils avoient égorgés eux-mêmes. Là, des hérauts, des serviteurs intelligents, s'empressoient, les uns de mêler le vin et l'eau dans les coupes; les autres, avec des éponges imbibées, se hâtoient de laver les tables, d'y déposer les viandes, et de les diviser en morceaux.

Le beau Télémaque est le premier qui voit la déesse: assis parmi les prétendants à l'hymen de la reine, son cœur est consumé de chagrins; sans cesse il songe à son valeureux père, bien certain que si ce héros pouvoit revenir, il chasseroit les prétendants de sa maison, ressaisiroit ses honneurs, et gouverneroit à son gré ses riches domaines. Telles étoient les pensées de Télémaque, lorsqu'au milieu des amants de Pénélope il aperçoit Minerve. Soudain il s'avance vers le portique, s'indignant au fond de l'ame qu'un étranger soit resté si long-temps à la porte; il s'approche de la déesse, lui prend la main droite, et recevant la lance d'airain, il adresse aussitôt à Minerve ces paroles :

« Salut, étranger, soyez reçu parmi nous « avec amitié; quand vous aurez pris quelque

« nourriture, vous me direz quel sujet vous « amène. »

En parlant ainsi, le héros s'avance le premier, et Minerve s'empresse de le suivre. Lorsqu'ils sont entrés dans le palais, Télémaque pose la lance contre une haute colonne où se trouvoient rangées les nombreuses lances du vaillant Ulysse. Ensuite il conduit la déesse vers un trône qu'il recouvre d'un superbe tapis orné de riches broderies; au-dessous étoit une estrade pour reposer ses pieds; lui-même s'assied sur un siége élégant loin des amants de Pénélope, craignant que son hôte ne fût troublé par le bruit, s'ils se mêloient à ces jeunes audacieux, et desirant aussi questionner l'étranger sur le retour d'Ulysse. Alors une esclave s'avance en portant une belle aiguière d'or, et verse l'eau qu'elle contient dans un bassin d'argent pour qu'ils lavent leurs mains; puis elle place devant eux une table polie. L'intendante du palais y dépose le pain et les mets nombreux qu'elle tient sous sa garde; un autre serviteur apporte des plats chargés de toute espéce de viandes, leur présente des coupes d'or, tandis qu'un héraut s'empresse de verser le vin.

Bientôt les fiers amants de Pénélope entrent dans la salle du repas, et s'asseyent en ordre sur des trônes et sur des siéges. Des hérauts répandent l'eau sur les mains des convives; de belles esclaves présentent le pain dans de riches corbeilles, et de jeunes garçons couronnent de fleurs les coupes remplies de vin. Tous alors étendent les mains vers les mets qu'on leur a servis et préparés. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, ils ne songent plus qu'à se livrer aux doux plaisirs du chant et de la danse, le plus bel ornement des festins. Un héraut remet une lyre magnifique entre les mains de Phémius, qui ne chante qu'à regret au milieu des prétendants : après avoir préludé sur sa lyre, il commence des chants mélodieux. En ce moment, Télémaque adresse la parole à Minerve, et se penche vers l'oreille de la déesse, pour que les autres assistants ne puissent pas l'entendre :

« Cher étranger, dit-il, ne serez-vous point « offensé de mes discours? Oui, tel est l'unique « soin de ces princes, la lyre et le chant. Ah! « qu'aisément ils goûtent les plaisirs, eux qui « dévorent un héritage étranger, l'héritage d'un « héros dont peut-être maintenant les osse-

« ments blanchis sont exposés à la pluie sur « quelque rivage, ou peut-être ensevelis dans « les flots de la mer! Ah! s'il pouvoit revenir, « s'il revoyoit Ithaque, comme tous ces insen- « sés préféreroient une prompte fuite à l'abon- « dance de l'or, à la richesse des vêtements! « Mais, hélas! Ulysse a péri d'une mort déplo- « rable. Non, il n'est plus pour nous d'espé- « rance, et si quelque voyageur nous disoit « qu'Ulysse doit bientôt revenir, je ne pourrois « le croire; il est perdu pour jamais l'heureux « instant de son retour. Mais répondez à mes « questions, parlez-moi franchement; qui donc « êtes-vous? quel peuple venez-vous de quitter? « quelle est votre patrie? quels sont vos parents? « sur quel navire êtes-vous arrivé? quels mate- « lots vous ont conduit dans Ithaque? quelle « est leur nation? car ce n'est pas à pied que « vous avez pu parvenir en ces lieux. Dites la « vérité, que je l'apprenne de votre bouche. « Venez-vous ici pour la première fois? ou bien « êtes-vous un ancien hôte de mon père? Sou- « vent des étrangers sont venus dans nos de- « meures, et mon père accueillit toujours les « hommes avec bonté. »

« Oui, lui répond Minerve, je vous racon-
« terai tout avec détail. Je me nomme Mentès;
« je m'honore d'être le fils d'Anchialus, et je
« règne sur les Taphiens, navigateurs habiles;
« maintenant, avec un de mes vaisseaux et mes
« compagnons, je traverse la vaste mer pour
« me rendre chez des peuples étrangers. Je vais
« à Taméze chercher de l'airain, et j'y porte du
« fer richement travaillé; j'ai laissé mon navire
« à quelque distance de la ville, dans le port de
« Rheïthre, au pied du mont Neïus, ombragé
« de forêts. Télémaque, nous sommes unis par
« les liens d'une ancienne hospitalité; vous
« pouvez l'apprendre, si, pour l'interroger, vous
« allez auprès du vieux Laërte; car on dit qu'il
« ne vient plus à la ville, mais que, loin de sa
« famille, accablé de maux, il vit aux champs
« avec une vieille esclave qui lui présente la
« nourriture et le breuvage, lorsque, les mem-
« bres brisés de fatigue, il a parcouru pénible-
« ment ses vignes fécondes. Aujourd'hui, j'a-
« borde en cette île, parcequ'on m'avoit dit
« que votre père étoit au milieu de son peuple;
« mais sans doute que les dieux l'égarent encore
« dans sa route : Ulysse n'est point mort, il

« est retenu plein de vie ou sur le vaste Océan,
« ou bien au sein d'une île lointaine, ou peut-
« être est-il captif chez des peuples cruels et
« sauvages qui s'opposent à ses desirs. Toutefois
« je vous prédirai ce que les dieux révèlent à
« mon ame, et ces choses s'accompliront. Bien
« que je ne sois pas un devin, ni même un
« savant augure, Ulysse ne sera pas long-
« temps loin de sa patrie; quand il seroit rete-
« nu dans des chaînes de fer, il trouveroit le
« moyen de revenir, car son esprit est fertile
« en stratagèmes. Mais vous aussi parlez avec
« sincérité; dites-moi si vraiment vous êtes le fils
« d'Ulysse : combien votre tête et votre regard
« me rappellent son souvenir; ainsi que me voici
« maintenant avec vous, souvent je me suis
« trouvé près de ce héros avant qu'il s'embar-
« quât pour Ilion, où sur leurs navires voguè-
« rent les plus illustres des Argiens. Depuis lors
« Ulysse et moi nous n'avons pu nous revoir. »

« Étranger, je vous répondrai sans détour,
« reprend Télémaque; ma mère m'a dit que
« j'étois le fils d'Ulysse, c'est tout ce que je sais;
« il n'est aucun homme qui par lui-même sa-
« che quel est son père; mais plût aux dieux

« que j'eusse été le fils d'un de ces guerriers for-
« tunés qui vieillissent en paix au milieu de
« leurs richesses; car, hélas! le héros qui, dit-
« on, m'a donné le jour est le plus malheureux
« des mortels. Voilà ce que vous desiriez ap-
« prendre. »

La bienveillante Minerve lui répond en ces mots :

« Non, les dieux n'ont point voulu que vo-
« tre race parvînt sans gloire à la postérité,
« puisqu'ils vous ont fait naître de Pénélope.
« Mais dites-moi quel est ce festin? cette foule
« de gens, qu'avez-vous besoin de les rassembler
« ici? Célèbre-t-on quelque fête, quelque hymé-
« née? car ce n'est point un de ces repas où cha-
« cun apporte son tribut. Ah! combien dans vos
« demeures ces convives me semblent remplis
« d'orgueil et d'insolence! Et combien tout hom-
« me sage, venant en ces lieux, s'indigneroit à
« la vue d'une telle audace! »

« Étranger, lui répond le prudent Télémaque,
« puisque vous m'interrogez avec tant d'intérêt,
« apprenez que cette maison devoit être riche
« et puissante, tant que le maître vécut parmi
« ses peuples; mais les dieux, méditant de cruels

« desseins, en décidèrent autrement, ils voulu-
« rent que tous les hommes ignorassent quelle
« est la destinée d'Ulysse; je pleurerois moins sa
« perte s'il fût mort au milieu de ses compa-
« gnons sous les coups des Troyens, ou bien
« entre les bras de ses amis, à son retour des
« combats. Tous les Grecs auroient élevé sans
« doute une tombe à ce héros, et c'eût été pour
« son fils une gloire éternelle dans l'avenir. Mais
« les Harpies ont déchiré honteusement son
« corps; il est mort obscur, sans honneur; il
« ne m'a laissé que la douleur et les larmes. Ah!
« ce n'est pas sur lui seulement que je pleure;
« les dieux font aussi peser sur moi d'affreux
« malheurs. Les plus illustres princes des îles
« voisines, de Dulichium, de Samé, de la verte
« Zacynthe, ceux mêmes que renferme l'âpre
« Ithaque, recherchent avec ardeur la main de
« ma mère, et dévorent mon héritage. Péné-
« lope, qui ne voit qu'avec horreur un hymen
« si funeste, ne peut se résoudre à l'accomplir,
« et ces hommes dans leurs festins consomment
« toutes mes richesses. Hélas! bientôt ils me per-
« dront moi-même. »

« Grands dieux! s'écrie Minerve touchée de

« compassion, combien vous devez desirer qu'U-
« lysse revienne, et fasse éprouver à ces vils au-
« dacieux la force de son bras! Ah! que ne pa-
« roît-il maintenant sous ces portiques, armé
« d'un casque, d'un bouclier, et de deux jave-
« lots, tel que je le vis quand, pour la première
« fois, nous le reçûmes dans nos palais, s'a-
« bandonnant à la joie des festins; alors qu'ar-
« rivant d'Éphyre il venoit de quitter Ilus, fils
« de Merméris. Ulysse, sur un léger navire, étoit
« allé chez ce prince lui demander un poison
« mortel, dont il vouloit imprégner ses fléches.
« Ilus le refusa, craignant d'offenser les dieux,
« et mon père lui donna ce qu'il desiroit, tant
« il chérissoit ce héros. Ah! puisse-t-il ainsi
« paroître au milieu des prétendants! Pour
« eux tous, quelle mort prompte! quel funes-
« te hyménée! Mais cet avenir repose encore
« dans le sein des dieux. Pourtant, soit qu'il re-
« vienne se venger, soit qu'il ne reparoisse ja-
« mais, voyons comment vous pourrez chasser
« ces audacieux de votre maison. Prêtez-moi
« donc une oreille attentive, et recueillez avec
« soin mes paroles; demain réunissez dans l'as-
« semblée les plus illustres des Grecs; adressez-

« leur un discours, en prenant les dieux à té-
« moins. Puis ordonnez à tous les prétendants
« de retourner dans leurs domaines; enfin en-
« gagez Pénélope, si son desir est de choisir un
« second époux, à se rendre auprès de son no-
« ble père : là ses parents célébreront son ma-
« riage, et lui feront de nombreux présents,
« dgnes d'une fille aussi chérie. Je veux vous don-
« ner encore un sage conseil; laissez-vous persua-
« der. Équipez un vaisseau de vingt rameurs,
« le meilleur de vos navires, et partez pour
« vous informer du retour de votre père; peut-
« être quelqu'un pourra-t-il vous en instruire;
« peut-être entendrez-vous la voix de la Renom-
« mée, cette fille de Jupiter qui publie dans le
« monde les actions glorieuses. D'abord vous
« irez à Pylos, et vous interrogerez l'illustre Nes-
« tor; puis vous irez à Sparte auprès de Méné-
« las, celui de tous les Grecs arrivé le dernier
« d'Ilion. Si vous apprenez qu'Ulysse respire en-
« core, et qu'il doive revenir, vous l'attendrez,
« malgré vos peines, durant une année entière;
« si vous apprenez au contraire qu'il a péri, s'il
« n'existe plus, vous reviendrez dans votre pa-
« trie, vous lui consacrerez un tombeau, vous

« célébrerez en son honneur de pompeuses fu-
« nérailles, et vous donnerez un époux à votre
« mère. Quand vous aurez accompli ces devoirs,
« songez aux moyens d'exterminer ces témé-
« raires dans vos palais, soit par ruse, soit ou-
« vertement. Télémaque, il ne vous convient
« plus de vous livrer à de puérils jeux; vous
« n'êtes plus un enfant; ignorez-vous quelle
« gloire parmi les hommes s'est acquise Oreste
« en immolant l'infame et perfide Égisthe qui
« tua le père de ce héros? Mon ami, je vous
« vois plein de grace et de majesté; soyez aussi
« plein de courage, afin que dans les siècles fu-
« turs on parle de vous avec éloge. Adieu, je
« retourne vers mon navire, près de mes com-
« pagnons qui sans doute m'attendent avec im-
« patience. Pour vous, songez à ce que je vous
« ai dit, et mettez à profit mes conseils. »

« Étranger, reprend aussitôt le prudent Télé-
« maque, toutes vos paroles sont remplies de
« sagesse et d'amitié; vous m'avez parlé comme
« un père à son fils; jamais je n'oublierai vos
« discours. Mais demeurez encore, quoique de-
« sireux de partir. Vous entrerez dans le bain;
« vous goûterez les douceurs du repos; puis vous

« emporterez sur votre navire un présent qui « vous comblera de joie, présent honorable et « magnifique, qui sera pour vous le témoignage « de ma reconnoissance. Ainsi nous devons ac- « cueillir les hôtes que nous chérissons. »

« Ne me retenez pas plus long-temps, répond « la déesse, je suis trop impatient de continuer « mon voyage. Quant au présent que votre « cœur vous engage à m'offrir, vous me le don- « nerez à mon retour; j'emporterai dans ma « demeure ce don précieux, et vous recevrez en « échange un présent qui sera digne de vous. »

En achevant ces mots, Minerve, prompte comme l'oiseau, s'envole et disparoît; elle remplit de force et de courage le cœur du héros, et lui retrace plus vivement le souvenir de son père. Télémaque réfléchit un instant; il est saisi de crainte; car il a reconnu la présence de la divinité. Soudain lui-même, tel qu'un dieu, s'avance près des amants de sa mère.

Au milieu de ces jeunes princes chantoit l'illustre Phémius; il redisoit les malheurs des Grecs, ces malheurs qu'au retour d'Ilion leur fit éprouver la terrible Pallas.

Cependant, retirée dans un appartement

supérieur, Pénélope, fille d'Icare, entend ces chants divins; aussitôt elle descend l'escalier élevé du palais; elle n'est point seule, deux esclaves l'accompagnent. Quand la plus noble des femmes est arrivée dans la salle où se trouvoient les prétendants, elle s'arrête sur le seuil de la porte; un léger voile couvre son visage, et les deux suivantes se tiennent à ses côtés. Alors, les yeux baignés de larmes, elle fait entendre ces paroles:

« Phémius, sans doute vous savez par d'au-
« tres accents charmer le cœur des mortels. Vous
« connoissez les faits éclatants des héros et des
« dieux que chantent les fils des Muses. Redites-
« nous donc ces actions célèbres, tandis que
« les assistants vident leurs coupes en silence.
« Ah! suspendez un chant si lamentable; il
« brise mon cœur de regrets; car j'éprouve une
« douleur que rien ne peut adoucir; sans cesse
« je desire mon illustre époux; sans cesse je
« songe à ce héros dont la gloire a retenti dans
« toute la Grèce, et jusqu'au sein d'Argos. »

« Ma mère, reprend aussitôt Télémaque, pour-
« quoi vous refuser au plaisir d'écouter ces ac-
« cents mélodieux inspirés à Phémius? Ce n'est

« point à ces chantres divins qu'il faut attribuer « nos malheurs. Jupiter seul en est la cause, ce « dieu qui règle à son gré le sort des humains. « Ne reprochez donc point à Phémius la triste « destinée des Grecs. Ce sont toujours les chants « les plus nouveaux qui plaisent le plus aux mor- « tels. Il faut accoutumer votre ame à les en- « tendre. Ulysse n'est point le seul qui, dans la « ville de Troie, se vit privé du retour : là bien « d'autres héros ont aussi perdu la vie. Remon- « tez donc, ma mère, dans vos appartements; « reprenez vos occupations accoutumées, la « toile et le fuseau; distribuez leur tâche à vos « femmes; le soin de parler dans l'assemblée ap- « partient aux hommes, et sur-tout à moi qui « dois commander en maître dans ce palais. »

A l'instant Pénélope s'éloigne, frappée d'admiration, et recueille en son ame les sages conseils de son fils. Bientôt, accompagnée de ses femmes, elle rentre dans les appartements supérieurs, et pleure Ulysse, son époux chéri, jusqu'au moment où le sommeil, envoyé par Minerve, vient fermer ses paupières.

Cependant les prétendants se livroient au tumulte dans la salle du festin; car tous desi-

roient avec ardeur dormir à côté de la reine. Alors Télémaque s'avance, et leur adresse ces paroles :

« Jeunes amants de ma mère, princes audacieux, goûtons en paix les délices du repas, et « que le tumulte cesse. Il est juste de prêter « l'oreille aux accents de ce chantre divin, qui « par la douceur de sa voix est égal aux dieux. « Demain nous serons tous réunis dans l'assemblée, et là je vous adresserai publiquement un « discours, pour qu'enfin vous abandonniez ce « palais. Allez ailleurs apprêter vos festins; consumez vos richesses, et que chacun de vous « reçoive tour-à-tour ses amis dans sa propre « maison. Mais s'il vous semble préférable de « dévorer impunément l'héritage d'un seul homme, continuez; moi, j'implorerai les dieux « immortels, afin que Jupiter vous punisse de « vos forfaits, et que vous périssiez sans vengeance au sein de ces demeures. »

Tous, à ces mots, compriment leurs lévres de dépit, et s'étonnent que Télémaque ose parler avec tant d'assurance. Alors le fils d'Eupithée, Antinoüs, s'écrie, et lui dit :

« Sans doute, ô Télémaque! ce sont les dieux

« qui t'inspirent de nous traiter avec tant de « hauteur, et de nous parler avec tant d'assu- « rance. Ah! puisse le fils de Saturne ne per- « mettre jamais que tu règnes en ces lieux, « bien que tu sois appelé par ta naissance à cet « héritage paternel. »

Le sage Télémaque lui répond à l'instant :

« Antinoüs, t'indigneras-tu de ce que je vais « te dire? Sans doute, je recevrois volontiers le « sceptre, si Jupiter daignoit me l'accorder : pen- « ses-tu donc que la royauté soit un présent si « funeste aux hommes? Non, ce n'est point un « malheur de régner; les demeures d'un roi « sont toujours remplies de richesses, et lui- « même est comblé d'honneurs. Cependant il « est un grand nombre de princes dans Ithaque, « des jeunes gens et des vieillards; l'un d'eux peut « obtenir la puissance, puisque Ulysse n'existe « plus. Mais du moins je serai le maître dans « mon palais, et je règnerai sur les esclaves que « mon père a conquis par son courage. »

Eurymaque, fils de Polybe, reprend à son tour, et lui dit :

« Télémaque, l'avenir repose dans le sein des « dieux; seuls ils connoissent quel est celui des

« Grecs qui règnera dans Ithaque; pour toi,
« jouis en paix de tes biens, règne sur tes es-
« claves; il n'est aucun homme qui par violence
« et malgré toi veuille ravir tes richesses, tant
« qu'il existera dans cette île un seul citoyen.
« Mais écoute, ami, je veux te demander quel
« est cet étranger; dis-moi d'où vient cet hom-
« me, de quel pays il tire son origine, quels
« sont ses parents, sa patrie; est-il venu t'an-
« noncer le retour de ton père? ou bien arrive-
« t-il en ces lieux pour réclamer une dette an-
« cienne? Comme il s'est échappé furtivement,
« sans doute, il n'a pas voulu se faire connoî-
« tre, et pourtant ses traits n'annonçoient point
« un homme obscur. »

« Hélas! Eurymaque, répond le fils d'Ulysse,
« il n'est plus de retour pour mon père: si quel-
« qu'un venoit me donner cette heureuse nou-
« velle, je n'y croirois pas; même je n'ai plus de
« confiance aux promesses des devins qu'appelle
« ma mère dans notre palais pour les consulter.
« Cet homme est un ancien hôte d'Ulysse; il est
« de Taphos, son nom est Mentès; il se glorifie
« d'être le fils d'Anchialus, et règne sur les Ta-
« phiens, adonnés aux travaux de la mer. »

Ainsi parla Télémaque, et cependant il avoit reconnu la déesse. Les jeunes princes goûtèrent jusqu'au soir les délices du chant et de la danse; la nuit les surprit au sein des plaisirs. Alors chacun d'eux retourne dans sa demeure pour se livrer au sommeil. Télémaque se retire aussi dans le vaste appartement qui fut construit pour lui seul à l'extrémité de la cour, en un lieu d'où ce héros pouvoit tout découvrir. C'est là qu'il va chercher le repos, roulant dans sa pensée une foule de desseins. Devant Télémaque, la sage Euryclée, fille d'Ops et petite-fille de Pisénor, portoit deux flambeaux éclatants. Laërte l'avoit achetée jadis, alors qu'elle étoit jeune encore, et donna pour l'obtenir le prix de vingt taureaux; toujours il l'honora dans son palais comme une chaste épouse, mais il ne s'unit jamais à cette esclave, craignant d'exciter la colère de la reine. En ce moment elle porte deux flambeaux devant Télémaque. De toutes les esclaves, c'est elle qui le chérit avec la plus vive tendresse, car elle l'avoit élevé quand il étoit encore enfant. Elle ouvre la porte de la chambre; Télémaque s'assied sur le lit, quitte sa tunique et la remet aux mains

de cette femme prudente, qui plie avec soin le vêtement, le suspend au-dessus du lit, et se hâte de sortir de la chambre; elle retire la porte par l'anneau d'argent, puis la ferme avec la courroie à laquelle est attaché le levier qui sert de clef dans l'intérieur.

Là, durant la nuit entière, Télémaque recouvert de la fine toison des brebis, réfléchit en lui-même au voyage que lui conseilla Minerve.

FIN DU PREMIER CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT SECOND.

Dès que l'Aurore aux doigts de rose brille dans les cieux, le noble fils d'Ulysse s'arrache au repos, se revêt de ses habits, suspend à ses épaules un glaive acéré, chausse de riches brodequins, et s'éloignant de ses demeures, il paroît semblable aux dieux. Alors il commande à ses hérauts de faire entendre leur voix sonore, et de convoquer tous les Grecs à l'assemblée. Les hérauts obéissent, et les citoyens arrivent en foule. Quand tous sont réunis, Télémaque se rend aussi dans l'enceinte, en tenant une lance d'airain; deux chiens fidèles accompagnent ses pas; Minerve lui donne une grace divine, et tout le peuple contemple avec admiration le jeune héros qui s'avance. Il se place ensuite sur le siége de son père, que lui cédent les

vieillards. Dans le nombre se trouvoit le valeureux Égyptius; c'est lui qui parla le premier. Courbé sous le poids de l'âge, il avoit appris beaucoup de choses. L'un de ses fils accompagna le divin Ulysse aux rivages de Troie; c'étoit le guerrier Antiphus que le cruel Cyclope dévora dans son antre profond, et qu'il avoit réservé pour son dernier repas. Égyptius possédoit encore trois enfants : l'un d'eux, qu'on nommoit Eurynome, s'étoit joint à la troupe des prétendants; les deux autres cultivoient les champs paternels. L'infortuné vieillard ne pouvoit oublier, son fils absent, et, les yeux baignés de larmes, il parle ainsi dans l'assemblée :

« Peuples d'Ithaque, prêtez l'oreille à mes dis-
« cours. Nous n'avons point encore convoqué
« l'assemblée ni le conseil depuis qu'Ulysse s'est
« embarqué sur sa flotte; quel est donc celui
« qui nous rassemble aujourd'hui? Quelle im-
« portante affaire est-il survenu, soit à l'un de
« nos jeunes gens, soit à l'un de nos vieillards?
« Quelqu'un auroit-il reçu la nouvelle du retour
« de l'armée, et veut-il nous faire connoître ce
« qu'il a su le premier? ou bien enfin desire-t-il
« nous instruire de quelque intérêt public? C'est,

« je pense, un homme de bien; soyons-lui favo-
« rable, et puisse Jupiter accomplir heureuse-
« ment tous les desseins que ce héros a conçus
« dans sa pensée! »

Il dit : le fils d'Ulysse se réjouit de ce pré-sage; impatient de parler, il ne reste pas plus long-temps assis, et s'avance au milieu de l'as-semblée. Alors, prenant le sceptre que lui remet le héraut Pisénor, il se tourne vers Égyptius, et lui dit ces mots :

« Vieillard, cet homme n'est pas loin. Recon-
« noissez vous-même celui qui rassemble aujour-
« d'hui le peuple; car une douleur profonde
« s'est emparée de moi. Je n'ai point reçu la
« nouvelle du retour de l'armée, et ne viens pas
« vous apprendre ce que j'ai su le premier; je
« ne veux pas non plus vous entretenir de quel-
« que intérêt public, mais d'une affaire qui me
« regarde seul. L'infortune est tombée sur ma
« maison; deux malheurs m'accablent à-la-fois :
« l'un est d'avoir perdu le valeureux Ulysse qui
« jadis régnoit sur vous comme un père plein
« de douceur; l'autre, non moins funeste, est
« de voir mes biens dispersés et mon héritage
« anéanti; les fils des plus illustres citoyens d'I-

« thaque ne cessent de solliciter ma mère qui « ne veut point consentir à leurs vœux. Cepen- « dant ces jeunes princes refusent de se ren- « dre dans le palais d'Icare son père, qui seul « pourroit donner une dot à sa fille, et l'accor- « der à celui qu'elle auroit choisi; mais, passant « leurs journées entières dans nos demeures, « ils égorgent mes bœufs, mes brebis, les chè- « vres les plus grasses; s'abandonnent à la joie « des festins, boivent le vin sans mesure, et dé- « vorent mes nombreuses richesses. Hélas! il « n'est plus de héros qui, tel qu'Ulysse, puisse « écarter la ruine de ma maison. Je suis trop « foible pour me défendre, et, jeune encore, je « n'ai pu m'instruire à la guerre; comme je les « repousserois si j'en avois la force! De tels ex- « cès ne peuvent se tolérer plus long-temps; il « est affreux de voir mes domaines ainsi livrés « au pillage. Citoyens d'Ithaque, soyez saisis de « honte, redoutez les reproches des peuples voi- « sins, craignez sur-tout les dieux qui, dans leur « juste indignation, ne laissent jamais les cri- « mes impunis. J'implorerai Jupiter, j'implore- « rai Thémis, qui seule affermit ou détruit les « conseils des hommes. Amis, prêtez-moi votre

« secours, et permettez que je me livre tout en-
« tier à ma douleur. Si mon père, le vaillant
« Ulysse, a commis des injustices envers les
« Grecs, accablez-moi de maux, vengez-vous
« sur moi. Certes, il me seroit préférable que
« vous-mêmes prissiez les meubles de ce palais
« et le produit de mes champs; un jour vous
« me dédommageriez peut-être. Sans cesse m'at
« tachant à vos pas, je vous adresserois mes
« prières, et vous redemanderois mes richesses,
« jusqu'à ce qu'enfin vous me les eussiez ren-
« dues. Mais, hélas! aujourd'hui, vous me livrez
« à des maux sans remèdes. »

Ainsi parle Télémaque; et, dans son indignation, il jette son sceptre à terre en répandant des larmes. Tout le peuple est ému de compassion; les prétendants gardent le silence, aucun d'eux n'ose répondre aux vifs reproches du héros. Le seul Antinoüs se lève, et fait entendre ces paroles :

« Télémaque, harangueur téméraire, jeune
« audacieux, pourquoi tenir un discours qui
« nous outrage? Tu veux donc nous couvrir
« d'infamie. Cependant ce n'est point à nous
« qu'il faut attribuer tes malheurs, mais à ta

« mère dont l'ame est remplie d'artifices. Déja
« depuis trois années, et bientôt la quatrième
« va s'accomplir, elle cherche à tromper tous
« les Grecs. Elle flatte notre espoir, et promet sa
« main à chacun de nous en lui faisant parve-
« nir des messages; mais son esprit a conçu d'au-
« tres pensées. Voici quelle nouvelle ruse elle
« avoit imaginée : retirée dans son palais, s'oc-
« cupant à tisser une toile d'une grandeur im-
« mense et d'une finesse extrême, elle nous a
« dit : O vous, qui prétendez à ma main,
« puisque Ulysse a péri, différez, malgré vos
« desirs, l'instant de mon hyménée. Permettez
« que j'achève ce voile précieux, afin que mes
« longs travaux ne soient pas inutiles. C'est le
« vêtement funèbre que je réserve au vieux
« Laërte quand il subira les dures lois de la
« mort. Il n'est aucune femme des Grecs qui ne
« s'indignât contre moi, si celui qui posséda de
« si grandes richesses reposoit dans le tombeau
« sans un linceul fait de ma main. Tels étoient
« les discours de Pénélope, et nos cœurs trop
« généreux se laissèrent persuader. Ainsi, pen-
« dant le jour, elle travailloit à ce voile magni-
« fique; mais la nuit, à la lueur des flambeaux,

« elle détruisoit son ouvrage. Ainsi, durant « trois années, la reine trompa les Grecs par « ses artifices. Quand les heures dans leur cours « amenèrent la quatrième année, avertis par « une femme de cette ruse nouvelle, nous trou- « vâmes Pénélope défaisant ce riche tissu; et « dès-lors elle fut contrainte d'achever son ou- « vrage. Maintenant, Télémaque, les préten- « dants te déclarent leur volonté, afin que tu « la recueilles en toi-même, et que tous les « Grecs l'apprennent par ma voix. Eloigne ta « mère de ce palais, ordonne-lui d'épouser ce- « lui qu'aura choisi son père ou qu'elle-même « aura préféré. Mais si long-temps encore elle « continue à tromper les Grecs, en suivant les « conseils de Minerve, qui lui donna d'exceller « dans les plus riches travaux, et doua son es- « prit de plus de sagesse et de prudence que « n'en ont jamais possédé les femmes argien- « nes dont nous parlèrent nos ancêtres, car « Alcmène, Tyro ni la belle Mycène, ne peu- « vent être comparées à Pénélope; si, dis-je, « elle persiste dans un tel dessein, cette pensée « te sera funeste. Nous dévorerons ton héri- « ge, nous consumerons tes richesses, tant que

« Pénélope gardera la résolution que les dieux
« ont mise en son ame. Peut-être obtiendra-t-
« elle une grande gloire, mais ce sera pour toi
« la ruine entière de tes biens; et nous ne re-
« tournerons point dans nos demeures qu'elle
« n'ait pris parmi les Grecs l'époux que son cœur
« aura choisi. »

Le prudent Télémaque répondit aussitôt :

« Antinoüs, non, jamais contre son desir je
« n'éloignerai de ce palais celle qui m'a donné
« le jour et qui m'a nourri; soit que dans une
« terre étrangère Ulysse respire encore, soit
« qu'il ait perdu la vie. D'ailleurs, si c'est moi
« qui veux la renvoyer, il me seroit difficile de
« rendre à son père Icare toutes ses richesses,
« et sans doute Ulysse m'accableroit un jour de
« malédictions; un dieu même ajouteroit en-
« core à ces châtiments, car Pénélope invoque-
« roit les Furies vengeresses en quittant cette
« demeure; et l'indignation des hommes pèse-
« roit sur moi. Non, jamais je ne prononcerai
« cette parole. Après tout, si ma conduite allu-
« me votre colère, eh bien! sortez de mon pa-
« lais, apprêtez d'autres festins, consumez vos
« propres richesses, et que chacun de vous re-

« çoive tour-à-tour ses amis dans sa maison.
« S'il vous semble préférable de dévorer impu-
« nément l'héritage d'un seul homme, conti-
« nuez; moi, j'implorerai les dieux immortels,
« afin que Jupiter vous punisse de vos forfaits,
« et que sans espoir de vengeance vous péris-
« siez tous au sein de ces demeures. »

Ainsi parla Télémaque. Aussitôt le puissant Jupiter, du sommet élevé de la montagne, envoie deux aigles qui, portés par le souffle des vents, s'élancent de front en étendant les ailes. Bientôt ils arrivent au-dessus de l'assemblée, tracent mille cercles d'un vol rapide; et les regards attachés sur la tête des prétendants, ils leur annoncent la mort; puis, s'étant déchiré les flancs et le cou, ces oiseaux s'envolent à droite, et s'éloignent de la ville. Tous les assistants à cette vue sont frappés de crainte, et chacun prévoit en son ame ce qui doit s'accomplir. En ce moment s'avance le fils de Mastor, le vieux Halitherse, qui l'emporte sur tous ceux de son âge dans l'art de connoître les augures et de prédire l'avenir; il s'arrête au milieu de l'assemblée, et plein de bienveillance pour les Grecs, il leur adresse ce discours :

« Citoyens d'Ithaque, écoutez mes avis. C'est « sur-tout aux prétendants que je veux parler, « car ils sont menacés de grands malheurs. « Ulysse ne sera pas long-temps éloigné de ses « amis; déja près de ces lieux, il prépare à tous « la mort et le carnage; plusieurs même des « habitants d'Ithaque recevront aussi le trépas. « Mais, avant ce temps, voyons par quel moyen « nous réprimerons ces insensés. Ah! qu'ils met- « tent un terme à tant de crimes, c'est le parti « le plus sage. Vous le savez, je ne suis point « un devin inhabile; instruit par une longue « expérience, j'ai vu s'accomplir tout ce qu'au- « trefois je prédis au divin Ulysse; ainsi lorsque « les Grecs s'embarquèrent pour Ilion, et qu'avec « eux partit ce héros prudent, j'annonçai qu'il « supporteroit de nombreux travaux, qu'il per- « droit tous ses compagnons, et que seul, in- « connu même à tous les siens, il ne reviendroit « dans ses foyers qu'après vingt ans d'absence. « C'est maintenant que ces prédictions vont « s'accomplir. »

« Vieillard, lui répond Eurymaque, fils de « Polybe, retourne en ta maison annoncer l'a- « venir à tes enfants, de peur qu'ils n'éprouvent

« eux-mêmes quelque malheur; bien mieux
« que toi j'expliquerai ces présages. Sans doute
« une foule d'oiseaux volent dans les airs à la
« la clarté du soleil; mais tous ne sont pas des
« augures. Ulysse a péri loin de sa patrie, et
« plût aux dieux que tu fusses mort avec lui, tu
« ne viendrois pas ainsi par tes prédictions ex-
« citer encore le courroux de Télémaque, dans
« l'espoir qu'il offrira quelque présent à ta fa-
« mille! Mais je le déclare, et j'accomplirai mes
« menaces, si tu continues, instruit en vieilles
« ruses, à vouloir séduire ce jeune prince par
« tes discours, tu ne feras que rendre sa desti-
« née plus affreuse, et jamais tu n'accompliras
« tes desseins. Toi-même, ô vieillard, nous t'in-
« fligerons un châtiment dont tu gémiras en
« ton ame, et dont tu ressentiras une douleur
« profonde. Ainsi je conseille à Télémaque de
« renvoyer sa mère dans la maison paternelle,
« afin que ses parents accomplissent son hymé-
« née, et lui donnent une dot qui soit digne
« de cette fille chérie; je ne crois pas que jus-
« qu'à ce jour les Grecs cessent de poursuivre
« cette union si desirée. Aucun d'eux ne redoute
« Télémaque, bien qu'il soit un discoureur élo-

« quent, et nul ne s'inquiète, ô vieillard, de tes « prédictions, qui resteront sans effet; mais nous « t'en haïssons encore davantage. Oui, les do- « maines d'Ulysse seront entièrement ravagés, « le désordre régnera dans le palais, tant que « Pénélope différera son mariage. Chaque jour, « attachés à ses pas, nous ferons tout pour « l'obtenir, à cause de sa vertu; même nous « ne rechercherons point les autres femmes « qu'il nous seroit avantageux de choisir pour « épouses. »

Alors le prudent Télémaque fait entendre ces paroles :

« Eurymaque et vous tous qui prétendez à « l'hymen de ma mère, je ne vous supplierai « pas davantage, et ne parlerai plus dans l'as- « semblée. Les dieux et tous les Grecs savent « assez quels sont mes malheurs; mais accordez- « moi du moins un navire et vingt rameurs qui « me transporteront au-delà des mers. Je veux « aller à Sparte, et dans la sablonneuse Pylos, « m'informer du retour de mon père absent de- « puis tant d'années. Peut-être quelqu'un pourra- « t-il m'instruire; peut-être entendrai-je la voix « de la Renommée qui dans le monde publie la

« gloire des hommes. Si j'apprends qu'Ulysse « respire encore, et qu'il doive revenir, je l'at- « tendrai, malgré mes peines, durant une an- « née entière; si j'apprends au contraire qu'il a « péri, s'il n'existe plus, je reviendrai dans ma « patrie pour lui consacrer un tombeau, célé- « brer de pompeuses funérailles en son hon- « neur, et donner un époux à ma mère. »

Après avoir ainsi parlé, Télémaque va reprendre sa place. Alors, au milieu des Grecs, s'avance Mentor, ancien compagnon du valeureux Ulysse : quand ce héros monta dans son navire, ce fut à Mentor qu'il confia le soin de sa maison; il le chargea d'obéïr au vieux Laërte, et de veiller sur tous ses biens; fidèle à l'amitié, Mentor fait entendre ce discours dans l'assemblée :

« Citoyens d'Ithaque, prêtez l'oreille à mes « paroles : ah! que désormais aucun des rois ho- « norés du sceptre ne soit plus ni juste ni clé- « ment, qu'il ne nourrisse point en son ame de « nobles pensées; mais plutôt qu'inflexible et « cruel il ne connoisse que l'iniquité, puisque « nul parmi vous ne se ressouvient d'Ulysse qui « toujours gouverna les peuples comme un père

« plein de douceur. Je ne reproche point à ces « fiers prétendants de s'abandonner à tous les « crimes; ce n'est qu'en exposant leur propre « vie qu'ils ruinent la maison d'Ulysse; car ils « espèrent en vain que ce héros ne reviendra « plus; mais c'est contre le peuple que je suis in- « digné. Quoi! tous immobiles vous restez assis « en silence, et n'osez, malgré votre nombre, « vous opposer, même par vos discours, à cette « foible troupe d'audacieux. »

Soudain Léocrite, fils d'Évenor, se léve et lui répond en ces mots :

« O Mentor, homme téméraire, foible in- « sensé, qu'oses-tu dire pour nous engager à « cesser nos poursuites? Certes, il vous seroit « difficile, quoique nombreux, de combattre ces « héros, et d'interrompre leurs fêtes. Si même « Ulysse, le roi d'Ithaque, de retour en ces lieux, « retrouvoit tous ces princes livrés aux délices « des festins, et qu'il voulût les chasser de son « palais, ah! sans doute son arrivée ne seroit « pas un sujet de joie pour son épouse, bien « qu'elle desire ardemment de le revoir. À l'ins- « tant même il recevroit la mort, s'il vouloit « attaquer un aussi grand nombre d'ennemis.

« Va, tes discours n'ont point de sagesse; main-
« tenant, peuples, séparez-vous, et que chacun
« retourne à ses travaux. Halitherse et Mentor
« s'occuperont du départ de Télémaque, eux
« les anciens amis de son père. Toutefois je
« pense qu'il restera long-temps dans Ithaque,
« et qu'espérant tous les jours recevoir des nou-
« velles d'Ulysse, il n'entreprendra jamais ce
« voyage. »

Il dit, et rompt aussitôt l'assemblée; les as-
sistants se séparent; chacun rentre dans sa de-
meure, et les prétendants retournent au palais
d'Ulysse.

Télémaque alors s'éloigne et se rend sur le rivage de la mer; après avoir lavé ses mains dans l'onde, il adresse cette prière à Minerve :

« Exaucez-moi, déesse, qui parûtes hier dans
« nos demeures, vous qui m'avez ordonné de
« franchir les mers sur un navire pour m'in-
« former du retour de mon père absent depuis
« tant d'années; tous les Grecs apportent des
« obstacles à vos ordres, mais sur-tout ces jeu-
« nes princes dont l'audace ne connoît plus de
« frein. »

Ainsi prioit Télémaque. Minerve s'approche

aussitôt, et, prenant la voix et les traits de Mentor, elle dit au héros ces paroles:

« Télémaque, vous ne devez plus à l'avenir « manquer de prudence ni de valeur. Si vous « avez le mâle courage de votre père qui tou- « jours accomplit ses résolutions et ses promes- « ses, ce voyage n'aura pas été résolu vaine- « ment; mais si vous n'êtes point le digne fils « de ce héros et de Pénélope, je ne pense pas « que vous terminiez heureusement cette entre- « prise. Hélas! il est peu d'enfants qui ressem- « blent à leurs pères; presque toujours ils sont « pires, et rarement meilleurs que leurs ancê- « tres. Mais si vous ne manquez désormais ni « de prudence ni de conseils, si la sagesse d'U- « lysse ne vous a point abandonné, j'espère que « vous accomplirez vos desseins. Méprisez les « manœuvres et les projets de ces jeunes insen- « sés. Ils ont perdu toute raison, toute justice; « ils ne voient pas la mort qui les menace, et « ne savent pas qu'un funeste destin, le même « jour, les fera tous périr. Ne différez donc pas « ce départ que vous desirez si vivement; j'équi- « perai moi-même un vaisseau, moi l'ancien « ami de votre père, et vous accompagnerai

« dans ce voyage. Cependant retournez au pa-
« lais, mêlez-vous à la foule des prétendants, et
« préparez les provisions de la route. Mettez
« aussi le vin dans les urnes, et la fleur de fa-
« rine, la moelle de l'homme, dans des outres
« fermées avec soin. Je rassemblerai de jeunes
« compagnons qui s'empresseront à vous sui-
« vre. Autour de l'île d'Ithaque il est plusieurs
« navires; il en est de vieux et de nouvelle-
« ment construits; je choisirai dans le nom-
« bre celui qui me paroîtra le meilleur, et quand
« nous l'aurons équipé, nous le lancerons sur les
« flots. »

Ainsi parla Minerve, la fille de Jupiter. Télémaque ne s'arrête pas long-temps après avoir entendu la voix de la déesse. Il se rend au palais, le cœur consumé de chagrins, et trouve les fiers amants de la reine immolant les chévres et rôtissant les porcs dans l'enceinte des cours. Antinoüs alors s'approche de Télémaque d'un air riant; il lui prend la main, et lui dit ces mots:

« Orateur sublime, héros valeureux, ne te
« tourmente plus à former des projets, à pré-
« parer des harangues; viens plutôt manger et

« boire avec nous comme auparavant. Les Grecs
« prendront soin de ton départ; ils te choisi-
« ront un navire et des rameurs pour te rendre
« à Pylos, et savoir des nouvelles de ton illustre
« père. »

« Jamais, princes audacieux, répond aussitôt
« le sage Télémaque, on ne me verra participer
« à vos festins, ni goûter avec vous les douceurs
« du repos. N'est-ce pas assez que jusqu'à ce jour
« vous ayez dévoré tous mes biens, tant que je
« n'étois encore qu'un enfant? Mais à présent
« que me voilà dans l'adolescence, que j'ai con-
« nu de sages conseils, et que mon courage s'est
« fortifié dans mon sein, je tenterai tout pour
« attirer sur vous une affreuse destinée, soit que
« je me rende à Pylos, soit que je reste en ces
« lieux. Mais je le déclare, mon voyage n'aura
« pas été résolu vainement; je partirois plutôt
« sur un vaisseau de passage, puisque je ne pos-
« sède ni navire ni rameurs, et qu'il vous sem-
« ble plus convenable de me les refuser. »

En parlant ainsi, le héros retire sa main de la main d'Antinoüs, et les prétendants continuent à préparer le repas dans le palais. Cependant ils outrageoient Télémaque, et cher-

choient à le piquer par d'aigres discours; cha-cun d'eux disoit avec ironie :

« N'en doutons pas, Télémaque médite notre « mort; il amènera des vengeurs de la sablon-« neuse Pylos, ou bien de Sparte; c'est le plus « ardent de ses vœux. Peut-être ira-t-il dans « Éphire cueillir des poisons mortels pour les « jeter dans nos coupes, et nous livrer tous au « trépas. »

« Qui sait, disoit un autre, s'il ne périra pas « avec son navire, loin de tous ses amis, après « avoir erré long-temps comme son père Ulys-« se? Alors pour nous que de peines et de soins! « Il nous faudra partager également ses riches-« ses, et laisser sa mère dans ce palais avec l'é-« poux qu'elle aura choisi. »

C'est ainsi qu'ils discouroient entre eux. Cependant Télémaque descend dans les vastes celliers de son père, où reposoient de grands monceaux d'or et d'airain; là, se trouvoient aussi de riches habits enfermés dans des coffres et des parfums en abondance. De larges tonneaux, rangés en ordre, le long de la muraille, contenoient un vin délectable, breuvage pur et divin réservé pour Ulysse, si ja-

mais il revenoit dans sa maison après avoir éprouvé de nombreux malheurs. Ces celliers étoient fermés par de grandes portes à deux battants étroitement unis; là, veilloit nuit et jour une femme prudente, Euryclée qui gardoit soigneusement tous ces trésors. Télémaque l'appelle dans le cellier, et lui parle en ces mots :

« Nourrice, versez dans des urnes le vin le « meilleur après celui que vous réservez pour « Ulysse, si toutefois ce héros malheureux, « échappant à la mort, arrive un jour dans sa « patrie; remplissez de ce breuvage douze vases « que vous refermerez ensuite, et mettez vingt « mesures de farine dans des outres cousues « avec soin. Vous seule êtes instruite de mon « projet. Rassemblez toutes ces provisions, et « ce soir je les prendrai lorsque ma mère mon- « tera dans son appartement pour goûter le re- « pos; car je vais à Sparte ainsi qu'à Pylos pour « m'informer du retour de mon père; peut-être « en apprendrai-je quelque nouvelle. »

Il dit : Aussitôt la nourrice Euryclée se mit à pleurer, et, toute en larmes, elle fait entendre ces paroles :

« Ah! pourquoi, mon cher fils, un semblable « dessein est-il entré dans votre pensée? Voulez- « vous donc parcourir seul des terres étrangè- « res malgré notre tendresse pour vous? Hélas! « le généreux Ulysse est mort, loin de sa patrie, « chez quelque peuple inconnu. Dès que vous « serez parti, ces méchants vous dresseront des « embûches pour vous faire périr, et se parta- « geront tous vos biens. Restez ici, demeurez au « milieu de vos parents; vous ne devez pas af- « fronter les périls de la mer et d'un voyage « lointain. »

« Rassurez-vous, chère nourrice, lui répond « Télémaque, je n'ai point formé cette résolu- « tion sans la volonté des dieux. Toutefois ju- « rez de ne point découvrir mon voyage à ma « mère avant le onzième ou le douzième jour, « à moins qu'elle ne vous interroge et qu'elle « n'ait appris déja cette nouvelle; car je crains « que dans sa douleur elle ne meurtrisse son « beau visage. »

À ces mots, la vieille Euryclée jure par les dieux de ne point révéler ce secret. Quand elle a terminé son serment, elle se hâte de verser le vin dans les urnes, et de mettre la farine

dans des outres. Alors le fils d'Ulysse retourne se mêler à la foule des prétendants.

Minerve, cependant, se livroit à d'autres soins. Sous les traits de Télémaque, elle parcourt la ville, adresse la parole à ceux qu'elle rencontre, et les engage à se rendre vers le soir sur le rivage de la mer. Puis elle demande un navire au fils de Phronius, Noëmon, qui le donne avec joie.

Sitôt que le soleil est couché, que les ombres couvrent les champs, elle lance le navire à la mer, dépose dans l'intérieur de ce vaisseau les agrès nécessaires, et le place à l'extrémité du port. Tous les jeunes compagnons de Télémaque sont rassemblés sur le rivage, et la déesse les remplit d'impatience.

Minerve vole ensuite au palais d'Ulysse, et répand le doux sommeil sur les yeux des prétendants; leur esprit se trouble au sein des repas, et la coupe échappe de leurs mains; ils se hâtent, en traversant la ville, d'aller chercher le repos, et ne restent pas davantage dans la salle du festin, car le sommeil avoit appesanti leurs paupières. Aussitôt Pallas, prenant et la voix et la figure de Mentor, ordonne à

Télémaque de quitter le palais, et lui dit :

« Télémaque, vos jeunes compagnons, assis « sur les bancs des rameurs, attendent que vous « leur donniez le signal; allons, et ne différons « pas plus long-temps le départ. »

À ces mots elle s'éloigne rapidement, et Télémaque suit les pas de la déesse. Quand ils sont arrivés près du navire, ils trouvent sur le rivage les généreux compagnons du héros, qui leur adresse aussitôt ces paroles :

« Hâtons-nous, mes amis; apportons les pro- « visions du voyage; elles ont été, par mes « soins, rassemblées dans le palais. Ma mère ne « sait point ma résolution, non plus que les « femmes qui la servent; une seule d'entre elles « est instruite de mon départ. »

Il dit, et précède ses compagnons qui s'empressent de le suivre. Ils emportent les provisions et les déposent dans le vaisseau, comme l'avoit ordonné le fils chéri d'Ulysse. Minerve monte la première et s'assied vers la poupe; Télémaque monte ensuite, se place à côté de la déesse; on délie les câbles, et les rameurs se rangent en ordre sur les bancs. Aussitôt Pallas, du haut de la montagne, envoie un vent favo-

rable, l'impétueux zéphyr, qui se précipite en mugissant sur les ondes. Télémaque ordonne de disposer le départ; les matelots obéissent à sa voix; ils élèvent le mât, le placent dans le large creux qui lui sert de base, l'assujettissent encore avec de forts cordages, et déploient les blanches voiles que des courroies tiennent étendues. Soudain elles sont poussées par le souffle des vents, et la vague azurée retentit autour du naviré qui, dans sa course, vole en sillonnant la plaine liquide. Dès qu'ils ont attaché les agrès du vaisseau, tous debout, et tenant des coupes remplies de vin, font des libations aux dieux immortels, mais sur-tout à la puissante fille de Jupiter. Ainsi, durant toute la nuit et tout le jour suivant, ils continuèrent leur voyage.

FIN DU SECOND CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT TROISIÈME.

Le soleil venoit de quitter le sein des mers, et s'élevoit dans les cieux pour éclairer les dieux et les hommes, lorsque les jeunes Ithaciens arrivèrent à Pylos, ville superbe du roi Nélée. En ce moment les peuples offroient sur le rivage un sacrifice de taureaux noirs au puissant Neptune. Là s'élevoient neuf bancs de gazon; chacun de ces bancs étoit garni de cinq cents convives, et chaque groupe avoit immolé neuf taureaux. Après avoir goûté les entrailles des victimes, ils consumoient les cuisses en l'honneur de la divinité. Sitôt que les matelots sont entrés dans le port, ils plient les voiles, jettent l'ancre, et descendent sur les bords de la mer. Télémaque s'éloigne alors du navire; et Minerve qui le précède lui parle en ces mots:

« Télémaque, vous ne devez plus désormais « montrer la timidité de l'enfance, vous qui ve « nez de traverser les mers pour vous informer « de votre père, pour savoir quel pays le re- « tient encore, et quelle est sa destinée : pré- « sentez-vous donc maintenant devant le guer- « rier Nestor; sachons quelle pensée il renferme « en son sein; priez-le de vous dire la vérité : « ses paroles ne seront point trompeuses; ce « héros est rempli de prudence. »

« O Mentor, reprend aussitôt le jeune Télé- « maque, comment irai-je à lui? comment ose- « rai-je l'implorer? Je n'ai point encore l'expé- « rience qui donne la sagesse à nos discours. « Un jeune homme éprouve toujours quelque « pudeur d'interroger un vieillard. »

« Cher Télémaque, répond la puissante Mi- « nerve, vous trouverez en vous-même une par- « tie de vos discours; les dieux vous inspireront « le reste; car ce n'est point contre le gré des « immortels que vous reçûtes la vie, et que fut « élevée votre enfance. »

En parlant ainsi, Pallas s'avance rapidement, et Télémaque suit les pas de la déesse. Bientôt ils parviennent au milieu de l'assemblée des

citoyens de Pylos; c'est là que Nestor étoit assis avec ses enfants, tandis que leurs compagnons préparoient le repas en faisant rôtir les viandes. Dès qu'ils aperçoivent les étrangers, ils accourent en foule pour les accueillir, et les faire asseoir; mais, le premier de tous, Pisistrate, fils de Nestor, s'approche de ses hôtes, les prend par la main, et, sur des peaux moelleuses qui couvrent le sable du rivage, il les place au milieu du festin, entre son père et son frère Thrasymède; ensuite il leur présente une part des victimes, verse du vin dans une coupe d'or, et, plein de respect, il adresse ce discours à Minerve, fille du puissant Jupiter:

« Implorez avec nous, cher étranger, le dieu
« Neptune, puisque vous arrivez en ces lieux
« au moment des sacrifices. Quand vous aurez
« accompli les libations et terminé les prières,
« remettez à ce jeune héros la coupe remplie
« de vin, et qu'à son tour il fasse des libations.
« Tous les hommes ont besoin de l'assistance
« des dieux; mais votre compagnon est le plus
« jeune, il paroît être de mon âge; voilà pour-
« quoi c'est à vous le premier que je présente
« cette coupe d'or. »

Il dit, et lui remet entre les mains la coupe pleine d'un vin délicieux. Minerve félicite ce héros prudent et sage d'offrir d'abord au plus âgé la coupe des libations; puis elle implore en ces mots le dieu Neptune:

« Ecoute nos vœux, ô Neptune! divinité qui « ceins la terre de tes ondes, ne refuse pas à des « suppliants de réussir en toutes leurs entrepri- « ses; comble de gloire Nestor et ses enfants; « sois aussi favorable à tous les habitants de « Pylos qui t'offrent une riche hécatombe; en- « fin permets que Télémaque et moi nous re- « tournions dans Ithaque après avoir accompli « le dessein qui nous conduisit en ces lieux. »

Ainsi prie Minerve; elle achève les libations, remet à Télémaque la coupe superbe, et le fils d'Ulysse à son tour implore la divinité. Quand les victimes sont prêtes, on les retire de l'ardent foyer, on les distribue aux convives, et chacun prend part au festin splendide. Dès qu'ils ont chassé la faim et la soif, le vieux guerrier Nestor, le premier de tous, fait entendre ces paroles:

« Il est temps d'interroger nos hôtes, de s'in- « former de leur sort, maintenant qu'ils ont

« pris une abondante nourriture : Étrangers, qui
« donc êtes-vous? d'où venez-vous à travers les
« plaines humides? quelle importante affaire
« vous amène? ou bien parcourez-vous les mers
« sans dessein comme des pirates errants, qui
« n'exposent leur vie que pour porter le ravage
« chez les autres nations? »

Le sage Télémaque lui répondit sans hésiter, car Minerve inspira cette noble confiance à l'ame du jeune héros, pour qu'il s'informât de son père, et qu'il obtînt une grande renommée parmi les hommes :

« O Nestor, fils de Nélée! vous la gloire des
« Grecs, puisque vous nous demandez d'où
« nous venons, je vous le dirai. Nous arrivons
« de la ville d'Ithaque, située au pied du mont
« Neïus. Je ne vous entretiendrai point d'une
« affaire publique, mais d'un intérêt particu-
« lier. Je viens pour connoître la destinée de
« mon père, le noble et valeureux Ulysse, qui,
« dit-on, en combattant avec vous, a renversé
« la ville des Troyens; nous savons en quels
« lieux ont subi le trépas tous les autres guer-
« riers qui furent au siége d'Ilion; mais le fils
« de Saturne veut nous cacher quelle fut la

« mort d'Ulysse; nul homme, jusqu'à ce jour,
« n'a pu nous dire où ce héros a péri; s'il a
« succombé dans quelque terre lointaine sous
« les coups de ses ennemis, ou s'il fut englouti
« dans les flots d'Amphitrite. Hélas! j'embrasse
« aujourd'hui vos genoux pour que vous me
« racontiez sa fin déplorable, si vous en avez
« été témoin, ou si vous l'avez apprise de quel-
« que voyageur. Oui, sans doute, sa mère l'en-
« fanta sous de bien cruels auspices! Nestor,
« soit respect, soit pitié, ne flattez pas ma dou-
« leur; dites-moi tout ce que vous savez. Si ja-
« mais mon père, le vaillant Ulysse, vous aida
« de ses conseils et de son bras au milieu du
« peuple troyen, je vous supplie de m'en témoi-
« gner aujourd'hui quelque reconnoissance.
« Faites-moi connoître la vérité. »

« Ami, lui répond le vieux guerrier Nestor,
« vous venez de rappeler à ma pensée tous les
« maux que supportèrent contre ce peuple, avec
« tant de force, les valeureux enfants des Grecs,
« et ceux qui sur leurs navires, commandés par
« Achille, parcoururent le vaste Océan pour
« faire un immense butin, et ceux qui combat-
« tirent autour de la citadelle du grand roi

« Priam, où furent immolés nos chefs les plus « illustres. Là, périt l'impétueux Ajax, Achille, « et Patrocle, semblable aux dieux par sa pru- « dence; là, périt aussi mon fils, à-la-fois irré- « prochable et vaillant, Antiloque, léger à la « course et brave dans les combats. Nous éprou- « vâmes bien d'autres malheurs encore : qui, « parmi les mortels, pourroit raconter tant de « maux? Si pendant cinq et six années vous « restiez en ces lieux, ce temps ne suffiroit pas « pour apprendre tout ce qu'ont souffert les « héros de la Grèce; avant la fin de mon récit, « votre desir seroit de revoir la patrie. Neuf « ans entiers nous n'avons cessé d'attaquer les « Troyens, de leur dresser des embûches, et « même alors le fils de Saturne mit à peine un « terme à nos travaux. Durant ce long siége, « aucun de nos guerriers jamais n'osa s'égaler « en prudence au divin Ulysse. Il l'emportoit « sur tous par ses nombreux stratagèmes, votre « noble père. Oui, sans doute, vous êtes son « fils; je suis frappé d'admiration en vous re- « gardant; toutes vos paroles sont semblables « aux siennes; on ne croiroit pas qu'un jeune « homme pût avoir un langage si conforme à

« celui de ce héros. Tant qu'a duré la guerre,
« jamais Ulysse et moi n'avons été d'un avis
« différent; c'est nous qui, par notre sagesse,
« avons toujours donné les meilleurs conseils
« aux Argiens. Lorsque nous eûmes renversé la
« superbe ville de Priam, nous montâmes dans
« nos navires; mais un dieu divisa l'armée, et
« dès-lors Jupiter résolut dans sa pensée d'en-
« tourer de périls le retour des Grecs; car tous
« ne furent pas également prudents et justes.
« Plusieurs même éprouvèrent une destinée fu-
« neste pour avoir offensé la terrible Minerve,
« fille d'un dieu puissant. Cette déesse fit naître
« une vive querelle entre les deux Atrides, qui
« sans prudence, et contre l'ordre accoutumé,
« réunirent l'assemblée après le coucher du so-
« leil; les fils des Grecs s'y rendirent, l'esprit
« troublé par les vapeurs du vin. Alors les deux
« chefs déclarent par quel motif ils ont rassem-
« blé l'armée. Ménélas nous engage à songer au
« retour en sillonnant les flots; mais Agamem-
« non ne veut point y consentir; son avis est
« de retenir encore les soldats, et d'immoler
« d'illustres hécatombes, afin d'apaiser le vio-
« lent courroux de Minerve. L'insensé ne savoit

« pas qu'on ne la fléchiroit jamais. Les dieux ne
« changent point si facilement de pensée. Aus-
« sitôt les deux frères s'adressent des paroles in-
« jurieuses, et tous les Grecs se lèvent en jetant
« de grands cris; car ils étoient partagés en deux
« avis différents. Nous passons ainsi la nuit mé-
« ditant les uns contre les autres des projets de
« vengeance. Jupiter nous menaçoit de grands
« maux. Dès que parut l'aurore, une moitié de
« l'armée lance ses vaisseaux à la mer; chacun
« y renferme ses richesses et ses belles captives;
« l'autre moitié reste auprès d'Agamemnon, pas-
« teur des peuples. Sitôt que nous sommes em-
« barqués, nous agitons les rames, et nos vais-
« seaux voguent rapidement sur les ondes. Une
« divinité devant nous aplanissoit la surface
« des mers. Arrivés à Ténédos, nous offrons
« des sacrifices aux dieux, tant nous sommes
« impatients de revoir nos foyers. Mais Jupiter
« ne veut point encore nous accorder un prompt
« retour, et, funeste à nos desseins, il allume
« une seconde fois la discorde parmi les Grecs.
« Alors quelques uns de nos guerriers, voulant
« plaire au puissant Agamemnon, retournèrent
« vers les rivages de Troie, conduits par le sage

« et prudent Ulysse. Moi cependant, avec les
« vaisseaux qui m'avoient suivi, je continuai
« mon voyage, prévoyant bien qu'un dieu mé-
« ditoit de terribles résolutions. Le fils de Tydée
« engagea ses compagnons à nous suivre. Vers
« le soir Ménélas nous rejoignit; il nous trouva
« dans l'île de Lesbos, délibérant sur la route
« que nous devions prendre, incertains s'il fal-
« loit naviguer au-dessus de Chio, laissant à
« notre gauche l'île de Psurie, ou, passant au-
« dessous de Chio, s'il falloit nous diriger vers le
« promontoire élevé de Mimas. Nous suppliâ-
« mes Jupiter de nous indiquer notre route par
« un prodige; il exauça nos vœux, et nous or-
« donna de tenir le milieu de la mer où se
« trouve l'île Eubée, afin d'éviter les périls qui
« nous menaçoient. Il s'éleva bientôt un vent
« frais, et nos navires, fendant l'humide plaine,
« arrivèrent à Géreste lorsque la nuit alloit fi-
« nir. C'est là qu'après une heureuse navigation
« nous brûlâmes en l'honneur de Neptune les
« cuisses des taureaux. Le quatrième jour, Dio-
« mède entra dans Argos avec ses compagnons;
« je dirigeai ma course vers Pylos, et le vent
« favorable qu'un dieu nous avoit envoyé ne

« cessa de souffler dans nos voiles. Ainsi, mon « cher enfant, j'ai fait toute cette route sans « rien apprendre; même je n'ai pu savoir quels « sont parmi les Grecs ceux qui périrent, et « ceux qui furent sauvés. Mais tout ce que j'ai « recueilli depuis que je suis dans mon palais, « il est juste que vous en soyez instruit; je ne « vous cacherai rien. On dit que les braves Thes- « saliens sont revenus heureusement dans leur « patrie, sous la conduite du valeureux fils d'A- « chille. On annonce aussi l'heureux retour de « Philoctète, le noble fils de Péan. Idoménée « a ramené dans la Crète tous ceux de ses com- « pagnons échappés aux dangers des combats; « aucun d'eux ne fut englouti dans les flots de « la mer. Sans doute quoique éloigné vous aurez « su quelle fut la destinée d'Agamemnon, et « comment il a péri d'une mort affreuse sous « les coups d'Égisthe. Mais ce prince lui-même « a subi la peine due à son crime. Heureux le « héros qui laisse après son trépas un fils plein « de vaillance! Tel est Oreste; il s'est vengé du « traître et parricide Égisthe, le meurtrier d'A- « gamemnon. De même, ô mon ami, je vous « vois plein de grace et de majesté. Soyez donc

« aussi plein de courage, pour que dans les siè-
« cles futurs on parle de vous avec éloge. »

« Nestor, fils de Nélée, lui répond le jeune Té-
« lémaque, oui, c'est avec justice qu'Oreste s'est
« vengé de ce crime, et les Grecs porteront sa
« gloire jusque dans les siècles à venir. Ah! que
« n'ai-je aussi la force de punir les injures des
« prétendants à l'hymen de ma mère, eux qui
« dans leur insolence ne cessent de m'accabler
« d'outrages. Mais les dieux ne veulent point
« accorder à mon père, non plus qu'à moi, de
« si grands bienfaits, et maintenant il me faut
« tout supporter. »

« Cher ami, reprend aussitôt le vénérable
« Nestor, ce que vous venez de dire me rappelle
« vos malheurs. On raconte en effet que de
« nombreux prétendants, sous prétexte d'épou-
« ser votre mère, ourdissent contre vous les plus
« affreux projets, au sein même de vos demeu-
« res. Mais dites-moi si vous avez succombé
« sans résistance, ou si vos peuples, excités par
« les oracles des dieux, ont conçu contre vous
« une haine générale. Qui sait pourtant si, re-
« venant dans sa patrie, Ulysse ne les punira
« pas de leur audace, soit qu'il combatte seul,

« ou bien avec tous les Grecs réunis? Puisse Mi-
« nerve vous être favorable, comme elle le fut
« toujours au vaillant Ulysse dans les champs
« troyens où les Grecs ont souffert tant de maux!
« Non, jamais je n'ai vu les dieux protéger un
« héros plus ouvertement que Minerve n'a pro-
« tégé votre père. Ah! sans doute, si pour vous
« elle avoit et la même tendresse et les mêmes
« soins, ces jeunes audacieux renonceroient
« bientôt à tout espoir d'hyménée. »

« O vieillard, lui répond Télémaque, je ne
« pense pas que vos paroles s'accomplissent;
« elles m'annoncent un trop heureux avenir; la
« seule pensée me comble de ravissement. Ja-
« mais de si douces espérances ne se réaliseront
« pour moi; non, lors même que les dieux vou-
« droient y consentir. »

Minerve, l'interrompant alors, reprend en ces mots :

« Télémaque, ah! quelle parole s'est échap-
« pée de vos lévres! Une divinité peut aisément
« ramener un héros, même des contrées les plus
« lointaines. Pour moi, j'aimerois mieux éprou-
« ver mille douleurs, et revenir dans ma patrie,
« revoir enfin l'instant desiré du retour, que de

« trouver la mort au sein de mes foyers, après « un heureux voyage, comme Agamemnon qui « vient de périr par la perfidie d'Égisthe et d'une « odieuse épouse. La mort est le seul malheur « dont les dieux ne peuvent sauver les héros « qu'ils chérissent quand le destin a marqué « l'instant du sommeil éternel. »

« Cher Mentor, reprend alors le prudent Té- « lémaque, cessons un tel entretien malgré nos « regrets; il n'est plus de retour pour Ulysse, et « les dieux, sans doute, ont résolu son trépas. « Maintenant, je veux adresser d'autres ques- « tions à Nestor, qui l'emporte sur tous par sa « justice et par sa prudence; lui qui, dit-on, a ré- « gné sur trois générations d'hommes, et qui « me paroît semblable aux immortels. Fils de « Nélée, dites-moi la vérité, comment a suc- « combé le puissant Agamemnon? où Ménélas « étoit-il alors? comment a pu l'attaquer cet in- « fame Égisthe, et terrasser un héros bien plus « vaillant que lui? Ménélas n'étoit donc pas « dans Argos? erroit-il parmi les peuples étran- « gers? son absence auroit-elle encouragé cet « assassin? »

« Mon enfant, lui répond le vénérable Nes-

« tor, je vous dirai la vérité. Oui, tout ce que
« vous présumez est en effet arrivé. Sans doute,
« si Ménélas, à son retour d'Ilion, eût trouvé
« dans le palais des Atrides Égisthe encore vi-
« vant, jamais on n'eût élevé de tombe à ce
« traître après sa mort. Son corps, jeté loin de
« la ville, eût servi de pâture aux chiens, aux
« vautours, et les femmes des Grecs n'auroient
« point donné de larmes à sa mémoire, tant il
« avoit commis un crime horrible. Pendant
« que sur les rivages troyens nous soutenions
« d'affreux combats, le lâche Égisthe, tran-
« quille au fond d'Argos, cherchoit à séduire
« l'épouse d'Agamemnon par de flatteuses pa-
« roles; la noble Clytemnestre refusa long-
« temps de consentir à ce forfait, car son ame
« étoit vertueuse, et près d'elle étoit un chantre
« divin auquel Agamemnon, quand il partit
« pour Troie, avoit donné le soin de veiller
« sur son épouse. Mais sitôt que les destins eu-
« rent marqué l'heure où cette reine devoit su-
« comber, Égisthe transporta le chantre su-
« blime dans une île déserte, et l'y laissa pour
« être la proie des oiseaux du ciel; puis il em-
« mena dans sa demeure la belle Clytemnestre,

« qui s'y rendit volontiers. Ce prince immola
« de nombreuses victimes sur les saints autels
« des dieux, et suspendit à leurs temples de l'or,
« des guirlandes, de riches ornements, après
« avoir exécuté ce dessein criminel que dans
« son cœur il n'espéroit jamais accomplir. Ce-
« pendant Ménélas et moi, toujours unis l'un à
« l'autre, nous avions quitté les rivages d'Ilion.
« Lorsque nous abordâmes à Sunium, promon-
« toire des Athéniens, le puissant Apollon perça
« de ses flèches le pilote de Ménélas, celui qui
« tenoit le gouvernail du vaisseau, Phrontis, fils
« d'Onétor, et le plus habile des hommes à di-
« riger un navire au fort de la tempête. Mé-
« nélas, quoique impatient de continuer son
« voyage, s'arrête en ces lieux pour ensevelir
« son compagnon et célébrer des funérailles.
« Ce héros, s'étant remis en mer, étoit près de
« doubler les hauteurs de Malée, quand Jupiter
« résolut de l'éloigner de sa route; il fait re-
« tentir le souffle des vents, et les vagues émues
« s'élèvent comme des montagnes. Alors ce dieu
« dispersant la flotte de Ménélas, une partie
« fut jetée vers la Crète au pays qu'habitent les
« Cydoniens sur les rives du Jardanus. À l'ex-

« trémité de Gortyne est une roche élevée, mais
« d'une surface unie, qui s'avance au sein des
« mers couvertes d'épais brouillards. Les vents
« du midi poussant avec violence les flots à la
« gauche du promontoire de Pheste, ce rocher
« suffit pour protéger la plage, et dompter la
« fureur des vagues. C'est là que vint échouer
« une partie de la flotte : les hommes n'échap-
« pèrent qu'avec peine à la mort, mais tous les
« navires se brisèrent contre les écueils; il res-
« toit cinq autres vaisseaux qui furent empor-
« tés par les vents et par les ondes vers les ri-
« vages de l'Égypte. Ménélas, trouvant dans ces
« contrées de l'or et des vivres en abondance,
« erra long-temps parmi ces peuples. C'est pen-
« dant ce long voyage qu'Égisthe remplit de
« deuil toute la Grèce en immolant Atride; il
« soumit les peuples à ses lois, et régna sept ans
« sur l'opulente Mycènes. Mais, à la huitième
« année, Oreste arriva d'Athènes, et tua le per-
« fide Égisthe, qui lui-même avoit immolé le
« père de ce héros; ce ne fut qu'après la mort
« d'Égisthe, lorsque les Argiens eurent célébré
« ses funérailles et celles de l'odieuse Clytemnes-
« tre, que revint le vaillant Ménélas avec au-

« tant de richesses qu'en pouvoient porter ses « navires. Pour vous, ô mon ami, ne vous éloi- « gnez pas de votre patrie, n'abandonnez pas « vos trésors, et ne laissez pas dans vos demeu- « res ces hommes remplis d'audace, de peur « qu'ils ne dévorent votre héritage, et que vous « n'ayez fait un voyage inutile. Toutefois hâtez- « vous d'aller auprès de Ménélas, qui tout ré- « cemment vient de quitter des peuples étran- « gers. Ah! sans doute il n'espéreroit plus revenir « dans sa patrie, celui qu'en ces pays lointains « auroient jeté les tempêtes à travers le vaste « Océan, espace immense que les oiseaux du « ciel ne pourroient franchir en une année, « tant cette route est longue et périlleuse. C'est « près de ce roi qu'il faut vous rendre avec vo- « tre navire et vos compagnons; mais si vous « desirez voyager par terre, vous aurez un char, « des coursiers; et mes fils vous accompagne- « ront jusque dans la divine Lacédémone où « règne Ménélas. Vous le supplierez de vous dire « la vérité. Ce héros ne vous trompera point, « car il est plein de sagesse. »

Comme il achevoit ce discours, le soleil se couche, et les ténèbres couvrent la terre.

Alors la déesse Minerve fait entendre sa voix :

« O vieillard, dit-elle, tous vos discours sont « inspirés par la prudence; peuples, coupez les « langues des victimes, versez le vin dans les « coupes; quand nous aurons fait les libations « en l'honneur de Neptune et de tous les im- « mortels, nous irons goûter le repos. L'heure « du sommeil est arrivée, et déja la lumière « s'est cachée dans l'ombre; ce n'est plus le mo- « ment de s'occuper des sacrifices, mais de ren- « trer au sein de ses demeures. »

Ainsi parle la fille de Jupiter; tous obéissent à ses ordres. Aussitôt des hérauts leur versent l'eau sur les mains; de jeunes serviteurs remplissent des coupes, et les distribuent aux assistants, après en avoir répandu les prémices. Alors les convives se lévent, et jettent dans le feu les langues des victimes. Quand ils ont achevé les libations, chacun boit au gré de ses desirs. Ensuite Minerve et le beau Télémaque se disposent à retourner dans leur navire; mais Nestor les retient, en leur adressant ces paroles :

« Que Jupiter et tous les dieux immortels me « préservent de vous laisser aller loin de moi « coucher dans votre navire, comme si je n'é-

« tois qu'un pauvre indigent qui n'a dans sa de-
« meure ni tuniques ni couvertures pour offrir
« une couche moelleuse à ses hôtes. Je possède,
« grace aux dieux, de riches vêtements : tant
« que je vivrai je ne souffrirai pas que le fils
« chéri d'un héros tel qu'Ulysse passe la nuit
« sur le tillac d'un navire, et, quand je ne serai
« plus, je laisserai des fils pour accueillir les
« étrangers qui viendront dans mon palais. »

« Cher vieillard, lui répond Minerve, vous
« parlez toujours avec sagesse. Oui, sans doute,
« il est juste que Télémaque se rende à vos de-
« sirs; c'est le parti le plus convenable. Moi, je
« n'irai point coucher dans vos demeures; mais
« je retourne sur le vaisseau pour soutenir le
« courage de nos compagnons, et leur donner
« des ordres; car c'est moi qui me glorifie d'être
« le plus âgé. Les autres, jeunes amis de Télé-
« maque, l'ont suivi volontairement, et sont
« du même âge que lui. J'irai donc reposer dans
« le navire, et demain dès l'aurore je partirai
« pour le pays des valeureux Caucones, où je
« dois réclamer une dette qui n'est pas nouvelle,
« ni d'une foible valeur. Vous, ô Nestor, puis-
« que vous recevez ce jeune héros dans votre

« maison, veuillez aussi l'envoyer à Sparte avec « un char, et l'un de vos fils. Enfin donnez-lui « ceux de vos coursiers qui sont les plus forts et « les plus rapides. »

Ainsi parle Minerve, et soudain elle s'envole sous la forme d'un aigle. Tous alors sont saisis d'étonnement, et le vieillard admire le prodige qui vient d'éclater à ses yeux. Aussitôt il prend la main de Télémaque, le nomme, et lui parle en ces mots :

« O mon ami, je ne pense pas que vous soyez « désormais un homme sans force et sans cou- « rage, puisque, si jeune encore, les immortels « eux-mêmes daignent accompagner vos pas. « De tous les habitants de l'Olympe, ce ne peut « être que la puissante Minerve, elle qui parmi « les Argiens honoroit sur-tout votre valeureux « père. Déesse, soyez-nous propice, daignez « combler de gloire moi, mes enfants, et ma « vertueuse épouse. J'immolerai pour vous une « génisse au large front, qu'aucun homme n'au- « ra mise encore sous le joug. Oui, je l'immo- « lerai sur vos autels, après avoir doré ses cornes « naissantes. »

Telle fut sa prière, et Minerve l'exauça. Nes-

tor retourne à son palais avec ses fils et ses gendres. Quand ils sont parvenus dans les superbes demeures du roi, tous se placent en ordre sur des trônes et sur des siéges. Alors le vieillard prépare pour chaque assistant une coupe remplie d'un vin pur qui vieillit durant onze années, et que l'intendante avoit puisé dans l'urne qu'elle venoit d'ouvrir. Sitôt que Nestor a rempli la coupe, il adresse ses vœux à Minerve, et répand les prémices en l'honneur de cette fille de Jupiter, roi de l'égide.

Quand les libations sont achevées, ils boivent au gré de leurs desirs, et vont ensuite s'abandonner au sommeil. Cependant Nestor fait dresser pour Télémaque, le fils chéri d'Ulysse, un lit moelleux placé sous le portique; il veut que près du héros repose Pisistrate, chef des peuples, et le seul des enfants de Nestor qui n'eut pas encore d'épouse. Le vieillard se retire enfin dans l'appartement le plus reculé du palais, et s'endort sur le lit qu'avoit préparé la reine.

Le lendemain, dès que brille l'aurore, l'auguste Nestor abandonne sa couche, et, sortant du palais, il s'assied sur des pierres polies ran-

gées devant les portes élevées. Ces pierres blanches et frottées d'une huile précieuse étoient celles où jadis s'asseyoit le roi Nélée, que sa prudence égaloit aux dieux; mais qui depuis, vaincu par l'inexorable destin, étoit descendu dans les demeures de Pluton. C'est là que, tenant son sceptre, s'assied le vieux guerrier Nestor, sage conseiller des Grecs. Autour de lui se rassemblent ses fils, qui tous ont aussi quitté leurs couches; Échéphron, Stratius, Persée, Arétos et Thrasymède, le sixième est Pisistrate; ils conduisent eux-mêmes le beau Télémaque, et le font placer auprès du vieillard, qui leur adresse ces paroles:

« Hâtez-vous, ô mes enfants, de satisfaire à « mes desirs, afin que Minerve nous soit favo- « rable; elle qui m'est apparue pendant le sa- « crifice offert à Neptune. Que l'un de vous aille « aux champs, et dise au pasteur de conduire « une génisse en ces lieux; qu'un autre se rende « sur le vaisseau de Télémaque, et qu'il amène « ici tous les compagnons de ce prince; deux « seulement garderont le navire; qu'un autre « enfin appelle l'orfèvre Laercée, pour entourer « d'or les cornes de la victime. Mes autres en-

« fants resteront auprès de moi. Dites aux ser-
« viteurs du palais de préparer un splendide fes-
« tin, de ranger les siéges, de dresser le bûcher
« du sacrifice, et d'apporter une onde limpide. »

Ainsi parle Nestor; tous se hâtent d'obéir à ses ordres. Bientôt on amène la génisse, et les compagnons de Télémaque arrivent de leurs navires; arrive aussi l'ouvrier habile, tenant dans ses mains tous les instruments de son art: le marteau, l'enclume et les fortes tenailles qui lui servent à façonner l'or; enfin Minerve vient elle-même, desirant assister au sacrifice. Ce fut le noble vieillard qui donna l'or pour l'adapter aux cornes de la génisse, afin que la déesse se réjouît en voyant cette offrande. Stratius et le divin Échéphron conduisoient la génisse par les cornes. Après eux, Arétos, revenant du palais, portoit l'eau dans un vase richement ciselé; de l'autre main il portoit l'orge sacrée dans une corbeille. Le fort Thrasyméde est armé de la hache tranchante qui doit frapper l'holocauste, et Persée tient la coupe où l'on recueillera le sang. Cependant le vieux guerrier Nestor répand l'eau des sacrifices et l'orge sacrée; puis, adressant de nombreuses prières à Minerve, il

jette dans le feu le poil qu'il enleva sur la tête de la génisse.

Lorsqu'ils ont imploré la déesse, et répandu l'orge sacrée, Thrasyméde s'approche, et de sa hache il tranche tous les nerfs du cou; la génisse tombe sans force. A cette vue, les filles de Nestor, les femmes de ses fils, et sa chaste épouse Eurydice, l'aînée des filles de Clyméne, prient en jetant des cris de joie. On s'efforce de soulever de terre l'animal expirant, et Pisistrate l'égorge aussitôt. Quand le sang a cessé de couler, et que la vie abandonne la victime, on la divise en morceaux; les cuisses, selon l'usage, sont séparées du corps; on les enveloppe de graisse, et deux fois on les recouvre de lambeaux palpitants. Le vieillard embrase le bois desséché, sur lequel il répand du vin, et près de lui de jeunes garçons portent des pieux armés de cinq dards. Sitôt que les cuisses sont consumées, que les assistants ont goûté les entrailles, ils coupent les restes de la victime, et les font rôtir avec de longues pointes de fer.

Durant ces apprêts Télémaque est conduit au bain par la belle Polycaste, la plus jeune des filles de Nestor; quand il s'est baigné, qu'il est

parfumé d'essence, elle le couvre d'une tunique et d'un riche manteau. Le héros, en s'éloignant du bain, a le port et la majesté des dieux; il s'avance, et va s'asseoir auprès de Nestor, pasteur des peuples.

Dès que les viandes sont rôties, on les retire du foyer. Tous prennent place, commencent le repas, et les plus jeunes versent du vin dans des coupes d'or. Lorsque les convives ont chassé la faim et la soif, le vieux Nestor dit à ses fils :

« Hâtez-vous, mes enfants; préparez un char
« à Télémaque, attelez vos meilleurs coursiers,
« et disposez tout pour le voyage. »

A ces mots, ils s'empressent d'obéir aux ordres de leur père. Soudain ils attellent les coursiers rapides, tandis que l'intendante du palais dépose sur le char le pain, le vin, et toutes les provisions destinées à la nourriture des rois, enfants de Jupiter. Télémaque monte dans le char étincelant; le fils de Nestor, Pisistrate, se place à ses côtés, et saisit les rênes. De son fouet il frappe les chevaux qui s'élancent dans la plaine, et bientôt laissent loin derrière eux les remparts élevés de Pylos. Durant tout le

jour ils agitent sans relâche le joug qui les rassemble.

Lorsque le soleil se plonge au sein des mers, et que les ombres descendent sur les campagnes, ils arrivent à Phère, dans le palais de Dioclée, fils d'Orsiloque, issu lui-même du fleuve Alphée; c'est là qu'ils reposent toute la nuit, et le roi de ces contrées leur offrit les dons de l'hospitalité.

Le lendemain, dès que l'aurore eut fait briller dans les cieux les roses du matin, ils attellent les coursiers, montent sur le char magnifique, et s'éloignent du palais à travers le portique retentissant. Pisistrate frappe les chevaux qui partent sans effort. Les deux héros traversent des plaines fertiles, et bientôt arrivent au terme du voyage, tant les coursiers les emportent avec rapidité. C'étoit l'heure où le soleil se couchoit dans l'Océan, et déja les ténèbres se répandoient sur la terre.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT QUATRIÈME.

ALORS Télémaque et Pisistrate arrivent dans la vallée profonde où s'éléve Lacédémone; ils s'acheminent vers le palais de l'illustre Ménélas, et trouvent ce roi célébrant un festin pour l'hymen de son fils, et pour celui de sa fille Hermione : il envoyoit cette jeune princesse au fils du redoutable Achille. Jadis dans les plaines de Troie il avoit promis, juré même à ce héros de lui donner sa fille en mariage, et les dieux aujourd'hui veulent accomplir cet hyménée. Déja sont préparés les chars et les coursiers qui doivent la conduire dans la capitale des Thessaliens, peuples soumis au sceptre du fils d'Achille. Ménélas unissoit aussi la fille d'Alector à son fils, le valeureux Mégapenthe qu'il eut dans sa vieillesse d'une femme esclave; car les

dieux ne permirent point qu'Hélène donnât le jour à d'autres enfants, après la naissance de l'aimable Hermione, belle comme la blonde Vénus.

Ainsi dans ces superbes demeures les voisins et les amis de l'illustre Ménélas s'abandonnent à la joie des festins. Près d'eux un chantre divin accompagne sa voix avec la lyre, tandis que deux sauteurs habiles, en marquant la cadence, font mille tours variés au sein de l'assemblée.

C'est en ce moment que Télémaque et le fils de Nestor arrêtent leurs coursiers devant les portiques du palais. Étéonée, l'un des fidèles serviteurs de Ménélas, est le premier qui les aperçoit. Soudain il accourt porter cette nouvelle au pasteur des peuples, et, se tenant debout près de son maître, il fait entendre ces paroles:

« Noble Ménélas, voici deux étrangers, deux « héros qui me paroissent issus du grand Jupi- « ter; dites-moi si nous devons dételer leurs « coursiers, ou les envoyer à quelque autre ci- « toyen qui, plein de bienveillance, les accueil- « lera dans sa maison. »

« Jusqu'à ce jour, lui répond Ménélas indi-

« gné, vous ne fûtes point dépourvu de sens, ô « fils de Boëthoüs, et maintenant vous parlez « comme un jeune insensé. Nous-mêmes pour- « tant ne sommes venus en ces lieux qu'en re- « cevant une généreuse hospitalité chez les peu- « ples étrangers. Puisse Jupiter à l'avenir nous « préserver du malheur! Hâtez-vous, dételez « les coursiers de mes hôtes; introduisez-les « dans cette salle, et qu'ils participent à nos « festins. »

Il dit : Étéonée sort à l'instant, appelle les autres serviteurs, et leur commande de le suivre. Ils s'empressent d'ôter le joug aux chevaux baignés de sueur, les attachent dans de riches étables, et leur apportent de l'avoine qu'ils mêlent avec le pur froment. Ensuite ils inclinent le char contre la muraille éclatante de blancheur, et se hâtent d'introduire les étrangers dans le palais. Télémaque et Pisistrate sont frappés d'admiration à la vue de cette demeure d'un roi puissant. Comme resplendit la clarté de la lune ou du soleil, ainsi brilloient les palais élevés du vaillant Ménélas. Lorsque les deux héros ont long-temps pris plaisir à contempler cette magnificence, ils descendent dans

des bains pour s'y rafraîchir : des captives les baignent, répandent sur eux une huile parfumée, leur donnent des tuniques moelleuses et de riches manteaux; puis ils vont s'asseoir auprès du fils d'Atrée. Aussitôt un esclave s'avance avec une aiguière d'or, en verse l'eau dans un bassin d'argent, pour qu'ils lavent leurs mains; et place devant eux une table soigneusement polie. L'intendante du palais y dépose le pain et les mets nombreux qu'elle tient sous sa garde; un autre serviteur apporte des plats chargés de toutes sortes de viandes, et leur présente des coupes d'or.

Cependant Ménélas, tendant la main à ses hôtes, leur parle en ces mots :

« Prenez quelque nourriture et livrez-vous à « la joie. Quand vous aurez terminé ce repas, « nous vous demanderons quel rang vous tenez « parmi les hommes. Non, vos parents ne sont « point d'une origine inconnue. Sans doute vous « êtes issus de rois puissants; et ce ne sont point « des citoyens obscurs qui donnèrent le jour à « des héros tels que vous. »

Il dit, et leur offre le large dos d'un bœuf qu'on avoit placé devant lui, comme la part la

plus honorable; les jeunes princes portent les mains vers les mets qui leur sont présentés. Quand ils ont chassé la faim et la soif, Télémaque dit au fils de Nestor en se penchant vers lui pour n'être pas entendu des autres convives:

« Vois, ô Pisistrate, ami cher à mon cœur, « comme l'airain brille dans ce palais magni- « fique, comme l'or, l'argent, l'ambre et l'ivoire, « reluisent de tous côtés. Sans doute telle est la « splendeur de l'Olympe, demeure de Jupiter. « A cette vue je reste frappé d'étonnement. »

Ménélas, qui les entendit s'entretenir ainsi, leur adresse aussitôt ces paroles:

« O mes enfants, nul ne peut se comparer à « Jupiter; ses demeures et ses trésors sont im- « mortels comme lui; parmi les hommes il en « est plusieurs qui me surpassent en richesses, « d'autres aussi me sont inférieurs. J'ai souffert « de grands maux; j'ai long-temps erré sur la « terre, et ce n'est qu'après la huitième année « que mes vaisseaux m'ont ramené sur ces bords. « Dans mes courses lointaines j'ai vu Cypre et « la Phénicie; j'ai parcouru les rivages de l'É- « gypte; j'ai visité les Éthiopiens, les habitants « de Sidon, les Érembes, et la Libye, où les

« agneaux naissent avec des cornes ; les brebis
« y portent trois fois dans un an. Jamais en ce
« pays le maître d'un champ, et même le pas-
« teur, ne manquent ni de fromage, ni de la
« chair des troupeaux, ni d'un lait plein de dou-
« ceur; durant toute l'année les brebis en don-
« nent avec abondance. Mais, tandis qu'occupé
« d'amasser de grandes richesses, j'errois dans
« ces contrées éloignées, un traître assassinoit
« mon frère en secret par la perfidie d'une épou-
« se cruelle, et je ne goûte plus aucune joie à
« posséder tous ces biens. Quels que soient vos
« parents, ils ont dû vous parler de mes mal-
« heurs; car j'ai supporté de nombreux travaux,
« et j'ai détruit un royaume puissant qui renfer-
« moit d'immenses trésors. Plût aux dieux que
« j'habitasse aujourd'hui ce palais avec la troi-
« sième partie seulement de toutes mes riches-
« ses, et qu'ils fussent encore pleins de vie tous
« ceux qui périrent dans les plaines d'Ilion, loin
« de la fertile Argos. Je pleure, je gémis sur tous
« ces guerriers, et souvent, retiré dans le fond
« de ces demeures, j'aime à nourrir la douleur
« dans mon ame; souvent aussi je mets un ter-
« me à mes regrets; car l'homme est bientôt

« rassasié de tristesse. Cependant, malgré mes « peines, tous ensemble m'ont coûté moins de « larmes qu'un seul dont le souvenir me rend « odieux le sommeil et la nourriture. Non, de « tous les Grecs, nul autant qu'Ulysse ne se « montra courageux et patient. Mais, hélas! il « lui fut réservé de souffrir bien des maux, et « je devois à mon tour éprouver une profonde « douleur de sa longue absence; car je ne sais « s'il a conservé la vie, ou s'il a péri. Tous les « siens maintenant pleurent sur son sort, et le « vieux Laërte, et la prudente Pénélope, et Té- « lémaque, qu'il a laissé bien jeune encore dans « son palais. »

Il dit, et ce discours réveille tous les regrets de Télémaque. Des larmes tombent de ses yeux au nom de son père, et de ses deux mains prenant son manteau de pourpre, il se couvre le visage. Ménélas l'aperçoit, et dans son ame il balance, incertain s'il laissera Télémaque rappeler d'abord la mémoire de son père, ou s'il doit l'interroger le premier, et lui parler pour éclaircir ses doutes.

Tandis que Ménélas hésite au fond de son cœur, Hélène sort de sa chambre superbe et

parfumée; elle s'avance, semblable à Diane qui porte un arc d'or; Adreste lui présente un siége qu'Alcippe recouvre d'un tapis moelleux, et Phylo, la troisième de ses femmes, apporte une corbeille d'argent; jadis Hélène la reçut d'Alcandre, l'épouse de Polybe, qui demeuroit à Thèbes, ville d'Égypte, et qui possédoit de grandes richesses dans son palais. Polybe avoit donné deux bassins d'argent, deux trépieds, dix talents d'or à Ménélas; et, de son côté, l'épouse de Polybe voulut aussi qu'Hélène reçût des présents magnifiques; elle offrit à cette princesse une quenouille d'or avec une corbeille d'argent, dont les bords étoient enrichis de l'or le plus pur. En ce moment la suivante Phylo porte la corbeille remplie de pelotons déja filés, et sur laquelle est étendue la quenouille entourée d'une laine éclatante de pourpre. Hélène se place sur le siége, où se trouve une estrade pour reposer ses pieds, et se hâte d'interroger son époux en ces mots:

« Savons-nous, ô divin Ménélas, quels sont « les hôtes arrivés aujourd'hui dans notre pa- « lais? Me trompé-je, ou bien seroit-ce la vé- « rité? Je ne puis me taire. Non, jamais aucun

« homme, aucune femme, j'en suis frappée d'é-
« tonnement, ne m'a paru comme cet étran-
« ger semblable à l'idée que j'ai du fils d'Ulysse,
« de Télémaque, lui que son père laissa jeune
« encore dans sa maison, lorsque les Grecs, à
« cause de moi, malheureuse, portèrent chez
« les Troyens une lamentable guerre. »

« Chère épouse, reprend aussitôt Ménélas, la
« même pensée m'occupoit en ce moment; oui,
« c'est bien la démarche d'Ulysse, ce sont ses
« gestes, le feu de ses regards, sa tête élevée, et
« même sa chevelure. D'ailleurs, lorsque dans
« mes discours j'ai rappelé le souvenir d'Ulysse,
« et de tous les maux qu'il a soufferts pour moi,
« ce jeune prince a répandu des larmes amères,
« et de son manteau de pourpre il s'est couvert
« le visage. »

Aussitôt le fils de Nestor, Pisistrate, fait entendre ces paroles :

« Ménélas, fils de Jupiter, chef des peuples,
« il est vrai, ce héros est le fils d'Ulysse, comme
« vous l'avez présumé; mais Télémaque est mo-
« deste; il a craint en s'offrant à vos yeux pour
« la première fois de vous interrompre par ses
« discours, vous dont la voix nous enchante

« comme celle d'une divinité. Mon père, le « vieux guerrier Nestor, a voulu que je fusse le « compagnon de ce prince, qui desiroit vous voir « pour obtenir de vous quèlques conseils, ou « quelques secours. Hélas! l'enfant éloigné de « son père est exposé toujours à de grands maux, « et même en sa propre maison il reste sans « protecteurs. Tel est aujourd'hui Télémaque; « son père est absent, et nul parmi les citoyens « d'Ithaque ne veut l'aider à repousser les mal- « heurs qui l'accablent. »

« Grands dieux! s'écrie à l'instant Ménélas, « j'ai donc pu recevoir dans ma maison le fils « de ce héros qui livra pour ma cause des com- « bats si terribles, lui qu'à son retour je voulois « honorer et chérir plus que tous les autres « Grecs. Si le puissant Jupiter nous eût per- « mis à tous les deux de revenir dans la patrie, « et de franchir l'Océan sur nos vaisseaux, « j'aurois fondé pour lui dans Argos une ville, « et j'aurois fait élever un palais, pour qu'il « amenât d'Ithaque ses trésors, son fils et ses « peuples; ou bien j'aurois assigné d'autres de- « meures aux citoyens d'une ville entière par- « mi toutes celles qui sont soumises à mon

« empire. Là du moins nous serions toujours « restés ensemble; rien n'auroit interrompu le « charme de cette douce union; elle auroit « duré jusqu'à ce que la mort nous eût enve- « loppés de ses ombres. Mais un dieu, sans doute « jaloux d'un tel avenir, a voulu que le mal- « heureux Ulysse fût seul privé de revoir sa pa- « trie. »

Il dit, et ce discours réveille la douleur dans toutes les ames. Hélène, la fille de Jupiter, pleuroit abondamment; Télémaque et Ménélas pleuroient de même, et le fils de Nestor ne resta point sans répandre des larmes; car il se rappela la mémoire d'Antiloque, héros irréprochable, qui périt sous les coups du vaillant fils de l'Aurore. Plein d'un si cruel souvenir, Pisistrate parle en ces mots:

« Fils d'Atrée, souvent le vieux Nestor m'a dit « que vous étiez le plus prudent des hommes. « C'est ainsi qu'il nous parloit lorsque dans ses « demeures nous discourions ensemble. Au- « jourd'hui, quelle que soit votre sagesse, dai- « gnerez-vous céder à mes conseils? Je ne sau- « rois voir couler des pleurs au milieu d'un « festin. Quand l'aurore brillera dans les cieux,

« je ne me refuserai point à pleurer ceux qu'une
« trop prompte destinée a plongés dans la tom-
« be. Hélas ! le seul hommage que nous puis-
« sions offrir à ceux qui ne sont plus est de cou-
« per notre chevelure et de répandre des larmes.
« J'ai moi-même un juste sujet de plainte ; car
« l'un de mes frères a perdu la vie, et ce n'étoit
« pas le moins valeureux parmi les Grecs. Sans
« doute, Ménélas, vous avez dû le connoître ;
« pour moi, je ne l'ai jamais vu ; mais on dit
« qu'Antiloque l'emportoit sur tous ses rivaux
« par sa vitesse à la course, et sa vaillance dans
« les combats. »

« Ami, lui répond Ménélas, vous avez dit
« tout ce que diroit, tout ce que feroit un hom-
« me sage et bien plus âgé que vous. Né d'un
« père illustre, c'est de lui que vous tenez la rai-
« son qui brille en vos discours. On reconnoît
« aisément la postérité de ceux que Jupiter a
« comblés de biens au jour de leur naissance et
« de leur hyménée. Ce dieu dans tous les temps
« a protégé Nestor ; il a voulu que votre père
« vieillît dans ses demeures, entouré de fils pru-
« dents et braves dans les combats. Maintenant
« donc suspendons les regrets qu'un triste sou-

« venir a fait naître; goûtons de nouveau les « charmes du repas, et qu'on verse l'eau sur nos « mains. Au retour de l'aurore Télémaque et « moi nous aurons encore un entretien, et nous « pourrons alors discourir long-temps ensemble. »

Aussitôt Asphalion, l'un des fidèles serviteurs de Ménélas, verse l'eau sur les mains des convives, qui se hâtent de prendre les mets qu'on leur a servis.

Cependant Hélène, la fille de Jupiter, s'occupe d'un autre soin; elle jette dans le vin une préparation merveilleuse qui suspend les douleurs, et porte avec elle l'oubli de tous les maux; celui qui la mêle dans son breuvage ne verse point de larmes durant tout un jour; non lors même que le trépas l'auroit privé de son père ou de sa mère; lors même que son frère ou son fils chéri, percés par l'airain, seroient morts à sa vue. Tel étoit le remède salutaire que possédoit la fille de Jupiter. Elle le reçut de l'Égyptienne Polydamna, l'épouse de Thonis; car c'est dans l'Égypte sur-tout que la terre fournit un grand nombre de plantes, les unes salutaires, les autres mortelles. En ce pays cha-

que homme est un médecin habile, parceque tous sont issus de Péon. Quand Hélène a préparé ce breuvage, elle ordonne qu'on distribue le vin; puis elle fait entendre ces paroles :

« Illustre Ménélas, et vous, enfants de hé-
« ros valeureux, puisque Jupiter, qui peut tou-
« tes choses, nous envoie tour-à-tour et les
« biens et les maux, prenez maintenant le re-
« pas, et, tranquilles dans nos demeures, goû-
« tez le charme des doux entretiens. Moi, je re-
« dirai des aventures qui plairont à mes hôtes.
« Certainement je ne pourrois rapporter ici tous
« les combats que soutint le patient Ulysse;
« mais au moins je raconterai l'une des plus
« grandes actions que ce héros courageux ait
« osé tenter au milieu du peuple troyen, où les
« Grecs ont éprouvé tant de peines. Un jour
« donc, s'étant meurtri de coups honteux, il
« jette sur ses épaules une pauvre tunique, et,
« prenant l'extérieur d'un vil esclave, il arrive
« au milieu de nos ennemis. Ulysse étoit si bien
« déguisé sous cet habit qu'on l'eût pris pour un
« véritable mendiant; et certes, ce n'est point
« ainsi qu'il parut jamais sur les vaisseaux des
« Grecs. Il pénètre en cet état dans la ville des

« Troyens; tous ignoroient que ce fût Ulysse;
« moi seul l'ayant reconnu, je l'interrogeois soi-
« gneusement, mais toujours il éludoit mes
« questions avec adresse. Pourtant, dès que je
« l'eus conduit au bain, parfumé d'essence, et
« revêtu de riches habits, je lui jurai, par le
« plus terrible des serments, de ne point décou-
« vrir Ulysse aux Troyens avant qu'il fût re-
« tourné dans le camp. Seulement alors il me
« dévoila tous les desseins des Grecs; puis ce
« héros ayant immolé de son glaive une foule
« d'ennemis, il retourna parmi les Argiens, et
« par-là s'acquit une grande renommée de pru-
« dence. A la vue du carnage, les Troyennes
« jetoient des cris de désespoir, et moi je me ré-
« jouissois au fond de mon cœur; car tout mon
« desir étoit de revoir mes foyers. Sans cesse je
« pleurois sur la faute où Vénus m'avoit en-
« traînée, lorsqu'elle me conduisit loin des bords
« chéris de la patrie, qu'elle me sépara de ma
« fille, et de mon époux qui l'emporte sur tous
« les mortels par sa prudence et par sa beauté. »

« Oui, chère épouse, reprend aussitôt Méné-
« las, toute cette aventure est vraie, et vos ré-
« cits sont pleins de sagesse. J'ai connu l'esprit

« d'un grand nombre de héros; j'ai parcouru « bien des contrées, mais nul mortel n'offrit « jamais à mes yeux une grandeur d'ame égale « à celle du prudent Ulysse. Combien sur-tout « il montra de constance et de force, cet homme « courageux, lorsque les plus vaillants des Grecs, « enfermés dans le cheval de bois, résolurent « de porter à nos ennemis la mort et le carna- « ge. Chère Hélène, vous vîntes alors à l'en- « droit où nous étions; un dieu, qui sans doute « vouloit combler de gloire les Troyens, vous « inspira cette pensée. Le beau Déiphobe ac- « compagnoit vos pas; trois fois, en les tou- « chant, vous fîtes le tour de ces flancs caver- « neux qui cachoient nos embûches; ensuite « vous appelâtes par leur nom chacun des plus « illustres Argiens, en imitant la voix de leurs « épouses. Assis au milieu de nos guerriers, le « fils de Tydée, Ulysse et moi, nous reconnû- « mes vos paroles. Soudain, poussés par un « mouvement impétueux, Diomède et moi nous « voulons sortir, ou du moins vous parler de « l'intérieur; mais Ulysse nous arrête et réprime « notre vivacité. Tous les fils des Grecs gardent « le plus profond silence. Le seul Anticlus de-

« siroit répondre à vos discours; mais Ulysse lui « ferme la bouche de sa forte main, et sauve « ainsi toute l'armée; même il calma l'impa- « tience de ce guerrier jusqu'au moment où la « divine Pallas vous eut éloignée de ces lieux. »

« Noble fils d'Atrée, Ménélas, chef des peu- « ples, répond le jeune Télémaque, ma dou- « leur n'en est que plus amère; tant de vertus « ne pouvoient l'arracher à la mort; il devoit « périr, lors même qu'il eût porté dans son sein « un cœur de fer. Toutefois, ô Ménélas, or- « donnez maintenant qu'on prépare notre cou- « che, afin que du moins nous goûtions quel- « que paix dans les douceurs du sommeil. »

Il dit; aussitôt Hélène commande à ses captives de préparer sous les portiques deux lits superbes, de les recouvrir avec de riches manteaux, des tapis et des tuniques moelleuses. Aussitôt ces femmes sortent du palais en portant des flambeaux; elles se hâtent de préparer les deux couches, tandis qu'un héraut conduit les étrangers. Ainsi, pendant toute la nuit, l'illustre Télémaque et le fils de Nestor dormirent sous les portiques du palais. Atride s'étoit retiré dans l'appartement le plus secret de ses

vastes demeures, et près de lui reposoit Hélène, la plus belle des femmes.

Le lendemain, dès que l'aurore aux doigts de rose eut brillé dans les cieux, Ménélas s'arrache au sommeil, revêt des habits magnifiques, suspend à ses épaules un glaive étincelant, et chausse à ses pieds de riches brodequins. En s'éloignant de sa chambre, le héros paroît semblable aux dieux. Il se rend auprès de Télémaque, l'appelle, et lui parle en ces mots :

« Quel dessein, ô généreux Télémaque, vous « a conduit jusque dans la divine Lacédémone, « et vous a fait traverser les mers? Seroit-ce « une affaire publique, ou quelque intérêt par- « ticulier? Dites-moi la vérité. »

« Fils d'Atrée, chef des peuples, répond aus- « sitôt le prudent Télémaque, je suis venu dans « l'espoir d'apprendre auprès de vous quelque « nouvelle de mon père. Mes biens sont dissi- « pés, mon héritage est anéanti, ma maison « livrée à des ennemis cruels qui dévorent mes « nombreux troupeaux de bœufs et de brebis, « et qui pleins d'audace prétendent à la main « de ma mère. Maintenant donc j'embrasse vos « genoux, pour que vous me disiez quelle fut

« la mort déplorable d'Ulysse, si vous-même
« en avez été témoin, ou si vous l'avez apprise
« de quelques voyageurs. Hélas! sa mère l'en-
« fanta sous de bien funestes auspices. Soit
« égard, soit pitié, ne flattez pas ma douleur;
« racontez-moi tout ce que vous savez, et si
« jamais mon père, le vaillant Ulysse, vous
« aida de ses conseils et de son bras au milieu
« du peuple troyen, je vous conjure de vous en
« souvenir en ce moment, et de me faire con-
« noître la vérité. »

« Ah! grands dieux, s'écrie Ménélas en sou-
« pirant, ils aspireroient à reposer dans la cou-
« che d'un homme vaillant, ces lâches insensés!
« De même au fond de la forêt une biche dé-
« pose ses jeunes faons encore à la mamelle
« dans le repaire d'un fort lion; mais, tandis
« qu'elle parcourt la montagne et va paître les
« herbages de la vallée, l'animal terrible revient
« en son antre, et les égorge tous sans pitié : tel
« Ulysse immolera ces jeunes audacieux. Grand
« Jupiter, Minerve, Apollon! ah! que n'est-il
« encore ce qu'il fut autrefois dans la superbe
« Lesbos, lorsque, se levant pour lutter contre
« Philomélide qui le provoquoit au combat, il

« terrassa ce héros d'un bras vigoureux, et com-
« bla de joie tous les Grecs! Ah! si tel qu'il étoit
« alors, Ulysse paroissoit à la vue des préten-
« dants, pour eux tous quelle mort prompte!
« quel funeste hyménée! Quant aux questions
« que vous m'adressez, j'y répondrai sans dé-
« tour, et ne vous tromperai pas; je ne vous
« cacherai point non plus ce que m'a révélé le
« véridique vieillard qui réside au sein des mers;
« je vous rapporterai tous ses discours.

« Malgré mon impatience de retourner dans
« ma patrie, les dieux me retenoient en Égypte,
« parceque j'avois négligé de leur offrir des hé-
« catombes, et les dieux veulent que toujours
« on se souvienne de leurs lois. Au milieu de la
« mer, en face de l'Égypte, s'élève une île nom-
« mée Phare; elle est éloignée du rivage de toute
« la distance qu'en un jour franchissent les na-
« vires, lorsqu'un vent frais enfle leurs voiles.
« Cette île présente un port spacieux d'où les
« vaisseaux peuvent être aisément lancés à la
« mer, après qu'ils ont puisé l'eau nécessaire au
« voyage. C'est là que durant vingt jours je fus
« retenu par les dieux, et privé des vents favo-
« rables qui sont les guides des navires à travers

« les plages de l'Océan. Déja toutes nos provi-
« sions étoient épuisées, et mes matelots au-
« roient péri, si, touchée de compassion, une
« divinité ne nous avoit sauvé la vie. C'étoit
« Idothée, noble fille du vieux Protée, dieu
« marin. Elle prit pitié de ma misère en me
« voyant errer seul loin de mes compagnons,
« qui tous les jours alloient pêcher le long des
« rivages de l'île, avec leurs hameçons recour-
« bés, tant ils étoient pressés par une faim
« cruelle. La déesse, s'approchant alors, me
« parle en ces mots :

« Étranger, êtes-vous donc sans nul courage?
« votre raison est-elle troublée? ou bien restez-
« vous ici volontiers; et goûtez-vous tant de
« charmes à supporter vos douleurs, que vous
« ne puissiez trouver un terme à ces maux, lors-
« que la vie de vos compagnons est prête à s'é-
« teindre? »

« O vous, qui sans doute êtes une déesse, lui
« répondis-je aussitôt, non, ce n'est point vo-
« lontiers que je reste en ces lieux, mais j'aurai
« sans doute offensé les immortels habitants
« de l'Olympe; dites-moi donc, car les dieux
« connoissent toutes choses, quelle puissance

« divine m'enchaîne sur ces bords, et me ravit « tout espoir de retour; dites-moi comment je « pourrai franchir encore la vaste étendue des « mers. »

« Étranger, repartit la déesse, je vous révélerai « tout ce que je sais : un vieillard, dont les pa- « roles ne trompent jamais, paroît souvent sur « cette plage; c'est Protée, l'Égyptien, de la race « des immortels et l'un des pasteurs de Nep- « tune; il connoît toutes les profondeurs de « l'Océan. Ce vieillard est mon père, c'est lui « qui me donna le jour; si par vos ruses vous « parvenez à le saisir, il vous enseignera votre « route, la longueur du voyage, et vous dira par « quel moyen vous obtiendrez votre retour à tra- « vers la plaine liquide. Il vous apprendra même, « si vous le desirez, ô noble enfant de Jupiter, « quels sont les biens et les maux arrivés dans « votre maison depuis que vous l'avez quittée « pour tenter un voyage si long et si périlleux. »

« O déesse, m'écriai-je alors, daignez me dire « quelles embûches il faut tendre à ce divin vieil- « lard, de peur qu'il ne prévoie ma ruse, et ne « prévienne à m'échapper. Les dieux difficilement « peuvent être soumis par un foible mortel. »

« Je vous expliquerai tout avec soin, reprend « Idothée. Sitôt que le soleil touche au plus « haut des cieux, le vieillard véridique sort du « fond des mers, et, lorsque le souffle du zé- « phyr noircit la surface des eaux, il va se re- « poser dans des grottes obscures; autour de « lui rassemblés dorment les phoques issus de « la belle Halosydne; et tous, sortant du sein « des vagues, répandent au loin l'odeur amère « des profonds abymes. C'est là que je vous « conduirai dès que brillera l'aurore, pour vous « placer parmi ces monstres marins; vous pren- « drez avec vous trois de vos compagnons les « plus braves; et je vais vous instruire des ar- « tifices du vieillard. D'abord, à peine est-il sur » le rivage qu'il compte ses phoques, et les exa- « mine attentivement; après les avoir distribués « par groupes de cinq, il se couche parmi ces « monstres marins, comme un pasteur au mi- « lieu de son troupeau. Quand vous le verrez « enseveli dans son premier sommeil, rappelez « toutes vos forces, tout votre courage, pour le « retenir, malgré son desir de vous échapper. « Il prendra mille formes diverses, tantôt il sera « comme les animaux qui rampent sur la terre,

« tantôt comme l'onde fugitive, ou la flamme
« étincelante; vous cependant resserrez les liens,
« et redoublez d'efforts; mais lorsque lui-même
« vous adressera la parole, qu'il reparoîtra tel
« qu'il étoit dans son sommeil, cessez, ô héros,
« de faire violence à ce vieillard, et rompez ces
« chaînes; alors demandez-lui quelle divinité
« s'oppose à votre retour, et comment vous
« pourrez franchir la vaste étendue des mers. »

« En achevant ces paroles, la déesse se re-
« plonge dans le sein des vagues; et moi, l'es-
« prit agité d'une foule de pensées, je me rends
« vers mes navires rangés sur le sable. A peine
« suis-je arrivé près de la flotte que nous pré-
« parons le repas du soir; bientôt la nuit arrive,
« et chacun s'endort sur le rivage. Le lende-
« main, au lever de l'aurore, je parcourois les
« bords de la mer, en adressant aux dieux de
« nombreuses prières; j'étois suivi par trois de
« mes compagnons, ceux qui m'inspiroient le
« plus de confiance en toute entreprise.

« Cependant Idothée, sortie du sein des mers,
« apportoit les dépouilles de quatre phoques
« récemment immolés, ruse qu'elle imagina
« pour tromper son père. Elle avoit formé de

« larges creux dans le sable; c'étoit là qu'elle « nous attendoit. Dès que nous sommes arri- « vés, la déesse nous place dans les creux qu'elle « a préparés, et jette sur nous la peau des « monstres marins. Mais bientôt cette embus- « cade nous est insupportable, et nous sommes « suffoqués par l'odeur qu'exhalent ces pl oques « nourris dans les abymes de la mer. Qui pour- « roit supporter en effet de reposer près d'un « monstre marin? Mais Idothée, qui vouloit « nous sauver, apporte un remède à nos maux; « elle fait couler dans nos narines l'ambroisie « qui répand un doux parfum, et dissipe cette « fétide odeur. Durant tout le matin nous at- « tendons avec patience. Enfin les phoques sor- « tent de la mer, et s'endorment sur le rivage. « Le vieux Protée s'élance aussi du sein des « vagues; il trouve ses monstres pesants, les « compte, et les examine avec soin; c'est nous « qu'il observe les premiers; mais, ne soupçon- « nant aucune embûche, il s'endort sans crain- « te. Soudain nous fondons sur ce vieillard en « jetant de grands cris, et nous l'enlaçons dans « nos bras. Lui cependant n'a point oublié ses « stratagèmes; il se change en lion furieux; il

BIBLIOTHÈQUE ROYALE I

« devient tour-à-tour un dragon, une panthère,
« un sanglier terrible; tantôt c'est une onde fu-
« gitive, tantôt un arbre élevé, mais nous le
« comprimons toujours avec force; alors, mal-
« gré ses ruses, le vieillard, fatigué de tant de
« constance, m'interroge en ces mots:

« Fils d'Atrée, quel dieu t'a donné le conseil
« de me surprendre ainsi par cette embûche?
« Réponds-moi, que te faut-il? »

« O vieillard, m'écriai-je alors, pourquoi me
« tromper encore par cette demande? Vous sa-
« vez que je suis retenu dans cette île sans voir
« de terme à mes maux, et que mon courage
« est prêt à s'éteindre; dites-moi, car les dieux
« savent toutes choses, quelle divinité m'en-
« chaîne sur ces bords, et me ravit tout espoir
« de retour; enseignez-moi comment je pour-
« rai franchir les mers. »

« Vous devez avant tout, me répondit le
« vieux Protée, offrir à Jupiter, ainsi qu'à tous
« les immortels, de pompeux sacrifices, pour
« obtenir de retourner dans votre patrie, à tra-
« vers le vaste Océan. Non, vous ne reverrez ni
« vos amis, ni votre palais, vous ne rentrerez
« point dans les champs paternels, si vous ne

« retournez pas d'abord vers le fleuve Égyptus,
« issu de Jupiter, pour immoler des hécatombes
« sacrées aux immortels habitants de l'Olympe.
« Seulement alors les dieux vous accorderont
« le retour que vous desirez. »

« Il dit, et mon cœur fut brisé de douleur
« quand je reçus l'ordre d'aller encore à travers
« l'immensité des flots, jusque vers le fleuve
« Égyptus ; car cette route est longue et péril-
« leuse. Cependant j'interroge de nouveau Pro-
« tée, et lui tiens ce discours :

« Divin vieillard, j'accomplirai tout ce que
« vous m'avez ordonné; mais parlez-moi sans
« feinte, et daignez me dire si tous les Grecs
« que nous laissâmes, Nestor et moi, quand
« nous partîmes d'Ilion, sont revenus pleins de
« vie sur leurs navires, ou si l'un d'eux a péri
« d'une mort inopinée, soit dans les naufrages,
« soit entre les bras de ses amis, après avoir si
« glorieusement terminé la guerre. »

« Telle fut ma prière, et Protée alors me ré-
« pondit en ces mots :

« Atride, pourquoi m'adresser de telles ques-
« tions? Il vous seroit préférable de ne rien sa-
« voir, et de ne point pénétrer ma pensée; car

« ce ne sera pas, je crois, sans répandre bien
« des larmes que vous apprendrez ces aventu-
« res. Plusieurs des Argiens ont péri, mais d'au-
« tres ont été sauvés. Parmi les chefs des valeu-
« reux Grecs, deux seulement sont morts durant
« le voyage, vous savez quels sont ceux qui
« succombèrent dans les batailles; un troisième
« est encore plein de vie, mais il est retenu cap-
« tif au milieu de l'Océan. Ajax, fils d'Oïlée, a
« péri non loin de ses vaisseaux. Neptune l'avoit
« jeté contre les roches énormes de Gyra, pour
« l'arracher aux périls de la mer; et sans doute
« ce héros auroit évité le trépas, quelle que fût
« la colère de Minerve, s'il n'eût pas proféré des
« paroles pleines d'orgueil qui causèrent sa per-
« te. Moi seul, disoit-il, j'ai pu, malgré les dieux,
« échapper aux gouffres de l'Océan. Neptune
« entendit ce discours téméraire : soudain, d'une
« main vigoureuse, il saisit son trident, en
« frappe le roc de Gyra qu'il divise tout entier;
« une moitié reste debout, et l'autre est préci-
« pitée dans la mer. C'étoit celle où le malheu-
« reux Ajax étoit assis, et ce guerrier tombe au
« sein des flots retentissants. Ainsi périt le fils
« d'Oïlée, enseveli dans l'onde amère. Votre

« frère, ô Ménélas, avoit évité la mort et sauvé
« sa flotte; car l'auguste Junon protégeoit ce
« héros. Mais à peine eut-il approché des hau-
« tes montagnes du cap Malée qu'une violente
« tempête le rejette sur le rivage où s'élevoit le
« palais de Thyeste qu'habitoit alors son fils
« Égisthe. En ce moment Agamemnon croit
« son retour certain, et les dieux ayant changé
« les vents, sa flotte entre dans le port. Aussitôt
« Atride, plein de joie, descend sur la plage, il
« baise avec transport le sol de la patrie, et des
« larmes abondantes coulent de ses yeux en re-
« voyant la terre natale. Mais il fut reconnu
« par une sentinelle vigilante qu'avoit placée
« le perfide Égisthe, en lui promettant une ré-
« compense de deux talents d'or. Cet homme,
« depuis une année, veilloit avec le plus grand
« soin, de peur que le héros, venant en secret, ne
« rappelât son indomptable valeur. A l'arrivée
« d'Atride, l'espion se hâte d'en porter la nou-
« velle au roi de ces contrées. Soudain Égisthe
« ourdit une trame odieuse; il choisit parmi son
« peuple vingt hommes des plus courageux, les
« place en embuscade, et commande qu'on pré-
« pare un festin splendide. Puis, méditant un

« affreux dessein, lui-même avec son char et « ses coursiers il va chercher Agamemnon, « emmène avec lui ce guerrier qui ne prévoyoit « pas la mort, et l'égorge durant le repas, com- « me on immole un taureau dans l'étable. Au- « cun des compagnons d'Atride n'est épargné, « pas même les anciens amis d'Égisthe; tous « périssent misérablement dans son palais. »

« Ainsi parla Protée. A ce discours mon ame « fut brisée de douleur; couché sur le sable du « rivage que j'arrosois de mes pleurs, je ne vou- « lois plus vivre, ni revoir la lumière du soleil. « Quand j'eus versé bien des larmes en me rou- « lant dans la poussière, le vieux devin des mers « fit entendre ces paroles :

« Cessez, ô fils d'Atrée, de pleurer plus long- « temps, puisque nous ne pouvons apporter « aucun remède à vos malheurs; retournez « promptement dans votre patrie; peut-être « trouverez-vous encore Égisthe; mais si, pré- « venant vos desirs, Oreste l'a déja mis à mort, « du moins vous assisterez aux funérailles d'A- « gamemnon. »

« Il dit; à ces mots, je sens renaître mes es- « prits abattus, et, malgré mes peines, mon

« cœur s'ouvre encore à la joie; alors j'adressai
« de nouveau ces questions à Protée :

« Maintenant que je sais la destinée de ces
« deux guerriers, nommez-moi le troisième,
« celui qui, plein de vie, est retenu captif au
« milieu de l'Océan, ou qui peut-être n'existe
« plus. Quelle que soit ma douleur, je veux con-
« noître son sort. »

« Protée me répondit aussitôt :

« C'est le fils de Laërte, le roi d'Ithaque; je l'ai
« vu dans une île répandre des larmes abon-
« dantes, près de la nymphe Calypso, qui par
« force le retient au sein de ces demeures. Hé-
« las! ce guerrier malheureux ne peut revoir sa
« chère patrie; car il n'a ni vaisseaux ni ra-
« meurs pour traverser les mers. Pour vous, ô
« divin Ménélas, votre destin n'est point de pé-
« rir dans la fertile Argos, ni même de con-
« noître la mort. Mais les dieux vous transpor-
« teront dans les champs élyséens situés vers
« les confins de la terre. C'est là que règne le
« blond Rhadamanthe; c'est là que les humains
« jouissent à jamais d'une vie fortunée. La neige,
« les pluies, les longs hivers, n'attristent point
« ces lieux, où sans cesse l'Océan envoie les

« douces haleines du zéphyr qui porte aux hom-
« mes une agréable fraîcheur. Telle sera votre
« destinée, parceque vous êtes l'époux d'Hélène
« et le gendre de Jupiter lui-même. »

« En achevant ces mots, le dieu se replonge
« dans les vagues; alors, l'esprit agité de mille
« pensées diverses, je me hâte d'aller trouver
« mes navires et mes compagnons. A peine suis-
« je arrivé que nous préparons le repas du soir,
« et, quand la nuit est descendue des cieux, cha-
« cun s'endort sur le rivage. Le lendemain, au
« lever de l'aurore, fille du matin, nous lan-
« çons nos vaisseaux à la mer; nous dressons
« les mâts, et déployons les voiles. Les matelots
« se placent en ordre sur les bancs, et de leurs
« rames frappent les vagues écumantes. Pour
« la seconde fois, j'arrête mes navires à l'em-
« bouchûre du fleuve Égyptus, issu de Jupiter,
« et j'immole des hécatombes choisies. Après
« avoir apaisé la colère des dieux, j'élève une
« tombe à mon frère Agamemnon, pour que sa
« gloire soit éternelle. Tous ces devoirs accom-
« plis, je me rembarquai; les immortels m'ac-
« cordèrent un vent favorable, et me ramenè-
« rent en peu de temps dans ma chère patrie.

« Mais vous, ô Télémaque, restez dans mon pa-
« lais jusque vers le onzième ou douzième jour;
« ensuite je préparerai tout pour votre départ;
« je vous donnerai de riches présents, un char
« superbe, et trois coursiers. Je veux vous of-
« frir encore une coupe magnifique, pour qu'en
« faisant les libations aux dieux immortels vous
« conserviez de moi toujours un doux sou-
« venir. »

Le prudent Télémaque lui répondit alors :

« Atride, ne me retenez pas davantage en ces
« lieux. Ah! je resterois volontiers une année
« entière auprès de vous, sans desirer de re-
« voir mes parents et ma patrie, tant j'é-
« prouve de charmes en écoutant vos récits et
« vos sages discours. Mais, pendant que vous me
« retenez ici, mes compagnons languissent à
« m'attendre dans la divine Pylos. Quant aux
« présents que vous voulez m'offrir, j'accepterai
« la coupe seulement; je ne veux point conduire
« de coursiers dans Ithaque, et vous laisserai
« ce don magnifique, à vous qui régnez sur une
« vaste contrée, où le lotos et le jonc croissent
« en abondance. L'avoine, l'épautre et le pur
« froment couvrent au loin vos campagnes fer-

« tiles; mais dans Ithaque on ne voit point de « plaines étendues, ni de vertes prairies. Ce- « pendant cet âpre pays qui ne nourrit que des « chévres m'est plus agréable que ceux où l'on « élève des coursiers. Les îles que baignent les « flots de la mer ne renferment que peu de pâ- « turages, mais Ithaque moins que toutes les « autres. »

Il dit; le vaillant Ménélas sourit à ce discours, et, prenant la main de Télémaque, il lui parle en ces mots:

« Oui, mon fils, vous êtes d'un sang illustre, « comme l'annonce la sagesse de vos paroles. « Eh bien! je changerai les dons que je vous « destinois, je le puis aisément. Parmi les tré- « sors que renferme mon palais, je vous donne- « rai ce que j'ai de plus rare et de plus pré- « cieux: une coupe habilement travaillée; elle « est toute d'argent, mais un or pur en cou- « ronne les bords. Cette coupe est l'ouvrage de « Vulcain, je la reçus du vaillant Phédime, roi « de Sidon, lorsqu'à mon retour il m'accueillit « dans ses demeures; tel est le riche présent que « je veux vous offrir. »

Tandis que ces deux héros discouroient entre

eux, des serviteurs pleins de zèle s'empressent, dans le palais du roi, les uns de conduire les brebis, les autres d'apporter un vin généreux; et leurs épouses, la tête ornée de bandelettes, placent le pain sur les tables. Ainsi chacun s'occupe à préparer le festin dans la demeure de Ménélas.

Cependant les amants de Pénélope, rassemblés dans le palais d'Ulysse, s'amusoient à lancer le disque et le javelot dans une cour soigneusement préparée, où déja souvent ils firent éclater leur insolence. Antinoüs et le bel Eurymaque, les deux chefs des prétendants, et les plus illustres par leur courage, étoient assis à l'écart. En ce moment le fils de Phronius, Noémon, s'approche d'eux; il interroge Antinoüs, et lui dit ces paroles:

« Antinoüs, ne pourrois-je savoir quand Té-
« lémaque reviendra de Pylos? Il est parti sur
« mon navire, et maintenant j'en ai besoin,
« desirant me rendre dans les vastes plaines de
« l'Élide, où je possède douze jeunes cavales et
« des mulets indomptés; je voudrois en con-
« duire un ici pour l'accoutumer au joug. »

Ainsi parle Noémon; à cette nouvelle, les

deux héros demeurent immobiles d'étonnement; ils ne croyoient pas que Télémaque eût entrepris le voyage de Pylos, ville du roi Nélée; mais ils pensoient qu'il étoit allé dans ses champs visiter les brebis, ou s'entretenir avec l'intendant des troupeaux. Enfin le fils d'Eupithée, Antinoüs, adresse ce discours à Noémon :

« Dites-moi la vérité, quand donc est-il parti? « Quels sont les jeunes gens qui l'ont accompa- « gné? Sont-ils citoyens d'Ithaque, ou bien « n'a-t-il emmené que ses serviteurs et ses es- « claves? Quoi! Télémaque auroit accompli ce « dessein! Parlez-moi sans détour, je veux tout « savoir; est-ce par violence, et malgré vous « qu'il a pris votre navire, ou bien l'avez-vous « accordé de plein gré quand il vous en a fait « la demande? »

« Je l'ai donné de plein gré, répondit le fils « de Phronius; et qu'eût fait un autre à ma « place, lorsqu'un héros tel que Télémaque ve- « noit à moi, le cœur dévoré de chagrins, m'a- « dresser une prière? Il étoit difficile de se re- « fuser à ses vœux. Les jeunes gens qui l'ont « suivi, sont, après nous, les plus distingués « parmi le peuple. J'ai vu monter aussi dans le

« vaisseau le chef qui les conduisoit. C'étoit « Mentor, ou peut-être une divinité toute sem- « blable à ce vieillard. En effet, ô surprise! j'ai « rencontré Mentor, hier au lever de l'aurore, « et cependant lui-même est monté sur le navire « qui se dirigeoit vers Pylos. »

Ayant ainsi parlé, Noémon retourne dans la maison de son père. Antinoüs et le jeune Eurymaque restent muets de surprise: bientôt tous les prétendants se rassemblent autour de ces deux chefs, et terminent les jeux. Alors Antinoüs, pénétré de douleur, adresse un discours à l'assemblée; son sein est rempli d'une sombre colère, et ses yeux sont semblables à la flamme étincelante.

« Grands dieux! s'écrie-t-il, le voilà donc exé- « cuté ce projet téméraire, ce départ de Télé- « maque. Je ne pouvois croire qu'il osât jamais « l'accomplir. Quoi! malgré tant de héros, un « jeune enfant nous échappe; il équipe un na- « vire, et choisit pour l'accompagner les plus « illustres d'entre nos citoyens; eh bien! qu'il « poursuive sa route, bientôt elle lui sera fu- « neste. Ah! puisse Jupiter l'anéantir avant qu'il « ait consommé notre perte! Hâtez-vous, don-

« nez-moi, mes amis, un navire et vingt ra-
« meurs; je lui tendrai des piéges; je l'observerai
« dans le détroit d'Ithaque et de l'âpre Samos,
« afin qu'il trouve la mort dans ce voyage en-
« trepris pour chercher son père. »

Il dit; tous applaudissent avec transport à ce projet; ils se lévent aussitôt, et rentrent dans la demeure d'Ulysse.

Cependant Pénélope n'ignora pas long-temps les desseins qu'avoient formés les prétendants; elle en fut instruite par le héraut Médon qui les avoit entendus tramer cet odieux complot, bien qu'il fût hors de l'enceinte des cours. Soudain il s'empresse d'en porter la nouvelle à la reine, et Pénélope, en le voyant arriver, fait entendre ces paroles:

« Héraut, pourquoi les fiers prétendants vous
« envoient-ils en ces lieux? Est-ce pour com-
« mander aux esclaves d'Ulysse de suspendre
« les travaux, et de préparer le festin de ces
« princes? Ah! que ne cessent-ils leurs pour-
« suites, et que ne se rassemblent-ils ailleurs;
« puissent-ils aujourd'hui prendre ici leur der-
« nier repas! O vous, qui chaque jour vous réu-
« nissez pour dévorer l'héritage et les richesses

« du sage Télémaque, n'avez-vous donc point « appris de vos pères, durant votre enfance, « comment Ulysse se conduisoit avec eux. Ja- « mais il ne commit aucune injustice, et n'en « proposa jamais dans l'assemblée du peuple; « mais, toujours fidèle aux devoirs des bons « rois, on ne le voyoit pas accabler les uns de « sa haine, et prodiguer aux autres ses faveurs; « jamais enfin il n'usa de rigueurs envers aucun « homme. Votre ame se montre tout entière « dans cette infame conduite; et maintenant il « n'est plus de reconnoissance pour les anciens « bienfaits. »

« Grande reine, lui répondit aussitôt le sage « Médon, plût aux dieux que ce fût là tout vo- « tre malheur! Mais les prétendants méditent « un projet plus affreux et plus terrible. Puisse « Jupiter ne pas permettre qu'il s'accomplisse! « Ils veulent, armés d'un fer étincelant, immo- « ler Télémaque lorsqu'il reviendra dans son « palais; car, pour connoître la destinée de son « père, ce jeune prince est allé jusqu'à Pylos, « et dans la divine Lacédémone. »

A cette nouvelle, Pénélope sent fléchir ses genoux et défaillir son cœur; elle ne peut pro-

férer une seule parole. Ses yeux se remplissent de larmes, et sa douce voix expire sur ses lèvres; enfin, après un long silence, elle laisse échapper ces mots:

« Héraut, pourquoi mon fils est-il parti? Qu'a-
« voit-il besoin d'équiper ses rapides vaisseaux
« qui sont pour les mortels comme des cour-
« siers ailés sur les plaines liquides? Ne veut-il
« donc laisser aucun nom dans la mémoire des
« hommes? »

« Hélas! je ne sais, repartit Médon, si quel-
« que divinité lui suggéra ce dessein, ou si de lui-
« même il a conçu le projet d'aller à Pylos, soit
« pour s'informer du retour de son père, soit pour
« apprendre de quelle mort ce héros a péri. »

En achevant ces paroles, le héraut s'éloigne du palais d'Ulysse. Une douleur profonde s'empare alors de Pénélope; elle ne peut rester un instant assise sur les siéges nombreux qui remplissent ses demeures, et se jette sur le seuil de la chambre en pleurant avec amertume. Autour d'elle gémissent les femmes nombreuses qui la servent, les plus jeunes comme les plus âgées. Enfin, à travers ses sanglots, la reine leur adresse ce discours:

« O mes amies, apprenez mes douleurs : de « toutes les compagnes de mon âge, et qui fu- « rent élevées avec moi, les dieux ont voulu « que je fusse la plus infortunée. J'ai perdu cet « époux valeureux qui se distinguoit par tant « de vertus entre tous les enfants de Danaüs, et « dont la gloire a retenti dans la Gréce entière, « jusqu'au sein d'Argos ; et maintenant mon « fils, à la merci des tempêtes, est emporté sans « gloire loin de sa patrie ; nul ne m'a prévenue de « son départ. Quoi ! malheureuses, vous n'eûtes « point dans la pensée de venir m'arracher au « sommeil quand vous apprîtes qu'il alloit mon- « ter sur son navire. Ah ! si j'avois pu savoir « qu'il voulût entreprendre un si long voyage, « je l'aurois retenu malgré son impatience de « partir, ou bien il m'eût laissée expirante dans « ce palais. Toutefois, que l'une de vous appelle « le vieux Dolius, ce fidéle serviteur qui me fut « donné par mon père quand je vins en ces « lieux, et qui maintenant cultive les arbres de « nos vergers ; il se rendra près de Laërte, et « l'instruira de tous mes chagrins ; peut-être « alors ce vieillard vénérable prendra-t-il la ré- « solution de se présenter devant le peuple, et

« là, d'accuser ceux qui desirent avec tant d'ar-
« deur anéantir la postérité du divin Ulysse. »

Alors la nourrice Euryclée fait entendre ces paroles :

« Ma maîtresse chérie, vous pouvez ou m'im-
« moler avec un fer cruel, ou permettre que je
« vive encore dans ce palais, mais je ne puis
« plus long-temps vous cacher la vérité. J'ai
« connu les desseins de Télémaque, et c'est moi
« qui lui donnai le pain et le vin pour son
« voyage; mais il me fit promettre avec ser-
« ment de ne rien vous découvrir avant le dou-
« zième jour, à moins, dit-il, qu'elle ne vous
« interroge, ou qu'un autre ne l'instruise de
« mon départ; je crains que dans sa douleur
« profonde elle ne meurtrisse son beau visage.
« Ainsi donc, ô Pénélope, entrez dans le bain,
« revêtez-vous de riches habits, et, montant
« avec vos femmes dans les appartements éle-
« vés, implorez Minerve, la fille du puissant
« Jupiter; n'en doutez point, cette déesse préser-
« vera votre fils de la mort; mais n'affligez pas
« un vieillard accablé déja de tant d'infortunes;
« je ne puis croire que la race d'Arcésius soit
« odieuse aux immortels. Sans doute, un jour

« il reparoîtra, celui qui doit seul posséder ces « superbes palais et ces vastes campagnes. »

Ainsi parle Euryclée; la reine suspend un instant ses plaintes, et sèche les larmes qui coulent de ses yeux. Puis elle entre dans le bain, se revêt de riches habits, monte avec ses femmes dans les appartements supérieurs, et, déposant l'orge sacrée dans une corbeille, elle implore Minerve en ces mots :

« Exaucez mes vœux, déesse puissante; si ja- « mais le prudent Ulysse fit brûler sur vos autels « la graisse des brebis et des taureaux, daignez « vous en souvenir aujourd'hui; délivrez mon « fils chéri du trépas, et dispersez la troupe de « ces audacieux qui prétendent à ma main. »

En achevant ce discours, Pénélope laisse éclater ses gémissements. Mais la déesse entendit sa prière. Cependant la foule des prétendants remplissoit de tumulte les salles du palais enveloppées déja des ombres du soir, et plusieurs de ces princes superbes parloient ainsi :

« Sans doute, la reine fait en ce moment les « apprêts de son hyménée, et ne prévoit pas la « mort qui menace son fils. »

Tels étoient leurs discours, mais ils igno-

roient eux-mêmes ce qu'avoient résolu les dieux. Alors Antinoüs, s'adressant à ses compagnons :

« Téméraires, leur disoit-il, réprimez vos dis-« cours imprudents, de peur que quelqu'un ne « divulgue nos projets. Levons-nous donc en « silence, et tous exécutons le dessein que nous « avons formé. »

Il dit, et choisit dans le nombre vingt hommes des plus braves, qui l'accompagnent sur le rivage. Bientôt ils lancent un navire à la mer, et dressent le mât où sont attachées les voiles. Ils passent les rames dans de forts anneaux de cuir, disposent tout avec soin, déploient les voiles éclatantes de blancheur, et des serviteurs pleins de zèle leur apportent des armes. Ils montent ensuite dans le vaisseau, le conduisent vers la haute mer, et prennent le repas du soir, en attendant que la nuit devienne plus sombre.

La prudente Pénélope, retirée dans ses appartements, se reposoit sans avoir pris de nourriture; aucun aliment, aucun breuvage n'avoit approché de ses lèvres; elle réfléchissoit avec inquiétude, incertaine si son fils éviteroit la mort, ou s'il succomberoit sous les coups des prétendants : ainsi se tourmente et frémit une lio

que la foule des chasseurs environne de piéges. Pourtant le doux sommeil s'empare de la reine; au milieu de ces vives alarmes, elle s'endort, étendue sur sa couche, et repose ses membres affaissés.

En ce moment d'autres soins occupent la pensée de Minerve; elle forme un fantôme en tout semblable à la princesse Iphthimée, fille du magnanime Icare, et l'épouse d'Eumèle qui dans Phère habitoit un riche palais. Minerve l'envoie dans la demeure d'Ulysse, afin que la malheureuse et plaintive Pénélope trouve quelque adoucissement à ses peines, et sèche ses larmes amères. Ce fantôme léger se glisse dans la chambre par l'ouverture où passe la courroie qui retient la clef dans l'intérieur, et, s'appuyant sur la tête de la reine, elle lui dit ces mots :

« Vous dormez, ô Pénélope, et votre ame « est accablée de tristesse. Cependant les im- « mortels ne veulent pas que vous pleuriez da- « vantage, ni que vous restiez ainsi plongée « dans la douleur. Bientôt votre fils sera de re- « tour près de vous; car il n'est point coupable « envers les dieux. »

Pénélope, goûtant un sommeil plus tranquille dans le palais des songes, lui répond aussitôt :

« O ma sœur, pourquoi venez-vous en ces « lieux ? Autrefois vous ne les fréquentiez ja- « mais ; car vous habitez un séjour bien éloi- « gné. Vous me conseillez d'apaiser ma dou- « leur et de calmer les chagrins qui dévorent « mon ame ; mais, hélas ! j'ai perdu cet époux « valeureux qui se distinguoit par tant de ver- « tus entre tous les enfants de Danaüs, ce héros « dont la gloire a retenti dans la Grèce entière, « jusqu'au sein d'Argos ; et maintenant voilà « que mon fils bien-aimé m'abandonne. L'im- « prudent ne connoît pourtant ni les travaux « de la guerre, ni les assemblées des hommes. « Oui, je pleure son absence plus encore que « celle d'Ulysse ; tremblante, je crains pour lui « de grands malheurs, soit parmi les peuples « étrangers, soit même au milieu des mers ; car « de nombreux ennemis lui dressent des em- « bûches, et brûlent de l'immoler avant qu'il « n'aborde au rivage de la patrie. »

« Rassurez-vous, reprend le fantôme d'Iph- « thimée ; bannissez la crainte de votre cœur.

« Près de Télémaque est un guide dont tous les « hommes desireroient l'assistance, un guide « dont le pouvoir est sans bornes; c'est la puis- « sante Minerve; elle-même prend pitié de vos « douleurs, et m'envoie pour vous instruire de « ce voyage. »

« Ah! s'écrie aussitôt Pénélope, puisque vous « êtes une déesse, ou que du moins vous avez « entendu la voix de la divinité, dites-moi si « mon époux infortuné respire encore, s'il jouit « encore de la lumière du soleil; ou bien s'il a « péri, s'il est descendu dans les demeures de « Pluton. »

« Je ne puis vous dire, répond le léger fan- « tôme, si votre époux est vivant, ou s'il est « mort; je ne dois point proférer de paroles in- « considérées. »

A ces mots, l'image d'Iphthimée repasse par la même ouverture de la porte, et s'évanouit au souffle des vents. Aussitôt Pénélope s'arrache au sommeil, et goûte une douce joie du songe qu'elle a vu durant la nuit obscure.

Cependant, montés sur leurs vaisseaux, les prétendants sillonnent les plaines liquides, méditant toujours le trépas de Télémaque. Au

milieu de la mer est une île hérissée de rochers ; située entre Ithaque et l'âpre Samos ; on la nomme Astéris, elle est peu grande, mais elle offre aux navires deux ports favorables. C'est là que les prétendants attendent le fils d'Ulysse pour le faire tomber dans leurs piéges.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT CINQUIÈME.

L'AURORE, abandonnant la couche du beau Triton, éclairoit de sa vive lumière les dieux et les mortels, lorsque toutes les divinités se réunissent dans l'assemblée. A leur tête paroît Jupiter, maître de la foudre, le plus grand et le plus puissant des dieux. Minerve en ce moment retraçoit à leur souvenir les nombreux malheurs d'Ulysse; car ce guerrier, retenu dans l'île de la nymphe Calypso, fut toujours le plus cher objet de ses soins:

« Jupiter, disoit-elle, et vous, fortunés habi-
« tants des cieux, que désormais aucun des rois
« honorés du sceptre ne soit plus ni juste, ni
« clément, qu'il ne nourrisse plus en son ame
« de nobles pensées; mais plutôt qu'inflexible
« et cruel, il ne connoisse que l'iniquité, puis-

« que nul ne se ressouvient d'Ulysse, nul parmi « ses peuples qu'il gouverna toujours comme « un père plein de douceur. Ce héros infortuné « souffre mille tourments dans une île lointai- « ne, et la nymphe Calypso le retient par force « auprès d'elle. Ulysse ne peut retourner dans « sa patrie, puisqu'il ne possède ni vaisseaux « ni rameurs pour traverser les mers; et main- « tenant voilà que de perfides ennemis brûlent « d'immoler son fils chéri quand il reviendra « dans ses demeures; car ce jeune prince, pour « connoître la destinée de son père, est allé jus- « qu'à Pylos, et dans la vaste Lacédémone. »

« O ma fille, répond Jupiter, quelle parole « s'est échappée de vos lèvres! Vous-même n'a- « vez-vous pas décidé qu'Ulysse à son retour se « vengeroit de ses ennemis? Pour Télémaque, « soyez toujours son guide, vous dont la puis- « sance est sans bornes, afin qu'il aborde heu- « reusement aux rivages de la patrie, et que les « prétendants retournent dans Ithaque sans « avoir exécuté leurs desseins. »

Ainsi parle Jupiter, puis il donne cet ordre à Mercure, son fils chéri :

« Mercure, toi qui fus en toute occasion mon

« messager fidèle, va dire à la belle Calypso que « j'ai résolu dans ma pensée le départ du mal- « heureux Ulysse; je veux qu'il rentre au sein « de ses foyers, sans le secours ni des dieux ni « des hommes; je veux que ce héros, si patient « dans l'infortune, monte sur une frêle barque, « et qu'après vingt jours il arrive dans la fertile « Schérie, terre des Phéaciens qui jouissent d'un « bonheur presque égal à celui des immortels. « Ces peuples l'honoreront comme une divinité, « l'accompagneront dans sa chère patrie, et lui « donneront de l'or, de l'airain, et des vête- « ments en plus grande abondance qu'Ulysse « lui-même n'en eût rapporté d'Ilion s'il avoit « conservé sa part des dépouilles; car sa destinée « est de revoir ses amis, ses superbes palais, et « de retourner un jour aux terres paternelles. »

Il dit; aussitôt le céleste messager s'empresse d'obéir. Il attache à ses pieds des ailes d'or, ailes immortelles qui le portent sur les ondes et sur les campagnes aussi vite que le souffle des vents. Puis, prenant le caducée dont il se sert à son gré pour fermer les yeux des hommes, ou les arracher au sommeil, Mercure le tient en ses mains, et s'envole dans les airs : d'abord il fran-

chit les montagnes de Pierie, et du haut des cieux il se précipite sur la mer en effleurant les vagues avec rapidité, semblable à cet oiseau nommé laros qui, parmi les gouffres profonds de l'Océan, poursuit les poissons, et plonge ses ailes pesantes dans l'onde amère. Tel paroît Mercure penché sur la surface des mers. Bientôt il atteignit l'île lointaine de Calypso; quittant alors les flots azurés, il gagne le rivage et s'avance vers la grotte qu'habitoit cette nymphe à la blonde chevelure. Le dieu la trouve dans sa demeure, une vive flamme éclatoit au sein du foyer, et par toute l'île s'exhaloit le suave parfum du cèdre et des bois odorants qui brûloient dans l'intérieur de la grotte. C'est là que Calypso, chantant d'une voix mélodieuse, s'occupoit à tisser la toile avec une navette d'or. Près de ces lieux s'élevoit un bois verdoyant d'aunes, de peupliers et de cyprès où les oiseaux accouroient en foule, et ceux qui chérissent les ténèbres, et les éperviers, et les corneilles marines à la voix perçante, qui se plaisent aux travaux de la mer. Autour de cette grotte sombre une jeune vigne étendoit ses branches chargées de grappes, et quatre fontaines, laissant échapper une onde

limpide qui se divisoit en mille canaux divers, alloient arroser des 'prairies émaillées de violettes et d'amarantes. A cette vue, les dieux eux-mêmes étoient frappés d'admiration, et goûtoient une douce joie. C'est là que s'arrête le céleste messager : lorsqu'il eut contemplé toutes ces beautés ravissantes il entra dans la grotte. Calypso le reconnut à l'instant; car jamais les immortels ne restent inconnus les uns aux autres, quelque éloignées que soient leurs demeures. Mercure ne trouva point Ulysse auprès de la déesse : ce héros, tout entier à sa douleur, étoit assis sur le rivage, où sans cesse il soupiroit avec amertume; et, le cœur dévoré de chagrins, il portoit ses regards sur la vaste mer en répandant des larmes. Cependant la nymphe Calypso présente à Mercure un siége éclatant, et l'interroge en ces mots :

« Divinité, qui portez un sceptre d'or, ô vous,
« que je respecte et que je chéris, pourquoi ve-
« nir en nos demeures? Autrefois vous ne les
« fréquentiez jamais. Dites-moi quel dessein
« vous amène : tout mon desir est d'accomplir
« vos vœux, si je le puis, si même leur accom-
« plissement est possible. Mais auparavant sui-

« vez-moi, pour que je vous offre le repas de « l'hospitalité. »

La déesse, en parlant ainsi, place devant Mercure une table chargée d'ambroisie, et lui verse le rouge nectar. Aussitôt le meurtrier d'Argus prend la nourriture et le breuvage immortels; quand il a terminé ce repas au gré de ses desirs, il fait entendre ces paroles :

« Vous me demandez, ô déesse, pourquoi je « viens dans votre île; je vous répondrai sans « détour, puisque vous l'ordonnez. C'est Jupiter « qui m'envoie en ces lieux, et bien malgré moi, « sans doute. Quelle divinité voudroit en effet « traverser une si vaste mer? Là ne s'élève aucune « ville où les hommes offrent aux dieux des sa- « crifices et des hécatombes choisies. Mais telle « est la volonté suprême du Dieu de l'égide, et « nul parmi les immortels n'ose l'enfreindre, ni « même la négliger. Il dit que vous retenez près « de vous le plus infortuné de tous ces héros « qui neuf ans entiers combattirent autour des « remparts de Priam, et qui, la dixième an- « née, retournèrent dans leur patrie; mais plu- « sieurs de ces guerriers, au moment du départ, « ayant offensé Minerve, elle souleva contre

« eux les tempêtes et les vagues mugissantes :
« même tous les compagnons d'Ulysse ont péri ;
« lui seul, poussé par les vents et les flots, fut
« jeté sur ce rivage. C'est ce héros qu'aujourd'hui
« Jupiter vous ordonne de renvoyer sans délai :
« vous le savez, Ulysse ne doit point mourir
« loin de ceux qui le chérissent ; sa destinée est
« de revoir ses amis, ses superbes palais, et de
« retourner un jour aux terres paternelles. »

A cet ordre, la belle Calypso frémit de douleur, et laisse à l'instant échapper ces mots :

« Dieux injustes et cruels, toujours vous en-
« viez aux déesses le bonheur de s'unir à des
« mortels, et de les choisir pour époux. Ainsi,
« lorsque Orion fut enlevé par l'Aurore, les dieux
« s'irritèrent contre lui jusqu'au moment où,
« dans Ortygie, la chaste Diane l'eut percé de
« ses flèches. Ainsi, lorsque la blonde Cérès ai-
« ma Jasion, et que, cédant à ses desirs, elle
« s'unit d'amour avec lui dans un guéret que la
« charrue avoit sillonné trois fois, Jupiter les
« découvrit, et soudain il immola Jasion de sa
« foudre étincelante. De même aujourd'hui,
« divinités jalouses, vous m'enviez le bonheur
« de retenir un mortel que j'ai sauvé du nau-

« frage, après que Jupiter, d'un coup de son « tonnerre, eut brisé le navire d'Ulysse au mi- « lieu de l'Océan. C'est alors que périrent tous « les compagnons de ce guerrier, qui seul, pous- « sé par les vents et par les flots, fut jeté sur ce « rivage; je l'accueillis avec bonté; je pris soin « de sa vie, et lui promis avec l'immortalité des « jours exempts de vieillesse. Mais enfin, si telle « est la volonté suprême du dieu de l'égide, que « nul n'oseroit enfreindre ni même négliger, « je ne m'oppose point à ses desirs. Qu'Ulysse « parte donc, puisque Jupiter exige que ce hé- « ros affronte encore les périls de la mer. Ce- « pendant je ne puis le renvoyer moi-même; « car je n'ai ni vaisseaux ni rameurs pour l'ai- « der à franchir l'immensité des flots; seule- « ment je l'assisterai de mes conseils, et ne lui « cacherai pas les moyens de retourner heu- « reusement dans sa patrie. »

« Oui, répond le céleste messager, hâtez- « vous de renvoyer Ulysse, songez à la colère « de Jupiter, et craignez d'allumer un jour con- « tre vous sa vengeance. »

Mercure s'éloigne en achevant ces paroles, et l'auguste nymphe se rend auprès du valeu-

reux Ulysse pour accomplir les ordres de Jupiter. Elle trouve sur le rivage ce héros dont les yeux ne cessoient de verser des pleurs. Il consumoit sa vie dans la tristesse, soupirant après son retour, auquel Calypso ne vouloit pas consentir. Toutes les nuits, contraint de se reposer dans la grotte, il ne cédoit qu'avec peine aux desirs de la déesse; mais pendant le jour, assis sur les rochers qui bordent la plage, il s'abandonnoit à sa douleur: c'est là qu'il soupiroit avec amertume, et, le cœur dévoré de chagrins, il jetoit ses regards sur la vaste mer, en répandant des larmes. En ce moment la plus belle des nymphes s'approche du guerrier, et lui tient ce discours:

« Prince infortuné, cessez de pleurer sur ce « rivage, et de consumer votre vie dans la tris- « tesse; aujourd'hui je consens volontiers à vo- « tre départ: hâtez-vous donc de couper les « chênes élevés de la forêt; construisez un large « bateau, vous le recouvrirez de fortes planches « pour qu'il puisse vous porter sur l'océan téné- « breux. Je mettrai dans cette barque du pain, « une eau pure, un vin fortifiant; et ces provi- « sions suffiront à vos besoins. Enfin je vous

« donnerai des vêtements, je ferai souffler pour « vous un vent favorable, et vous aborderez « heureusement aux rivages de la patrie; si tou- « tefois les dieux le permettent, ces dieux habi- « tants de l'Olympe qui l'emportent sur moi « par leur intelligence et leur sagesse.

À ces mots, le prudent Ulysse frémit de terreur, et répond à l'instant :

« Ah! sans doute, ce n'est point mon départ « que vous venez de résoudre, vous qui m'or- « donnez d'affronter sur un simple bateau les « écueils de cette mer dangereuse, que ne peu- « vent franchir les meilleurs navires, même avec « un vent favorable. Non, jamais, malgré vous, « je ne monterai dans une frêle barque, si par « un serment vous ne jurez, ô déesse, que vous « n'avez point résolu ma perte en me donnant « ce conseil. »

Alors Calypso, souriant avec bonté, flatte Ulysse d'une main caressante, le nomme, et lui dit :

« Homme rusé, dont rien n'égale la méfiance, « quelle parole avez-vous proférée? Eh bien, je « le jure par la terre, par les cieux élevés, et « par les eaux souterraines du Styx, serment le

« plus fort et le plus terrible que puissent faire « les dieux; je n'ai point résolu votre perte en « vous donnant ce conseil. Ulysse, je vous ex- « horte à faire ce que je ferois si j'étois soumise « à la même destinée. Croyez que mon esprit « est plein de justice; mon sein ne renferme « point un cœur de fer, mais un cœur sensible à « la pitié. »

Ayant ainsi parlé, Calypso se hâte d'abandonner le rivage, et le héros suit les pas de cette divinité; bientôt l'un et l'autre arrivent dans l'intérieur de la grotte. Ulysse aussitôt se place sur le siége que venoit de quitter Mercure, et la nymphe lui présente le breuvage et les aliments qui sont la nourriture des hommes; puis elle-même s'asseyant en face du divin Ulysse, ses esclaves lui servent le nectar et l'ambroisie. Tous les deux alors portent les mains vers les mets qu'on leur a servis, et quand ils ont satisfait la faim et la soif, la déesse fait entendre ces paroles :

« Noble fils de Laërte, vous voulez donc re- « tourner sans délai dans votre chère patrie; « ah! soyez heureux malgré cette cruelle résolu- « tion! Mais si vous saviez combien de maux

« vous aurez encore à souffrir avant d'arriver « aux terres paternelles, sans doute vous reste- « riez près de moi, vous ne quitteriez point « cette demeure où l'immortalité vous est pro- « mise, quel que soit votre desir de revoir cette « épouse que vous regrettez tous les jours; ce- « pendant je ne lui suis point inférieure, ni par « la taille, ni par les traits de mon visage. Certes « il sieroit mal à des mortelles de disputer aux « déesses les avantages de la grace et de la « beauté. »

« Nymphe auguste, ne vous irritez pas contre « moi, répond aussitôt le sage Ulysse. Oui, je « sais combien vous l'emportez sur Pénélope « par votre beauté ravissante, et par cette no- « blesse qui frappe les regards dès qu'on vous « aperçoit; Pénélope n'est qu'une foible mor- « telle, et vous une divinité qui n'est point « sujette à la vieillesse. Cependant tous mes « vœux sont de revoir Ithaque, et je soupire « après l'instant heureux du retour. Si quelque « dieu me poursuit encore à travers l'immensité « des flots, je supporterai tout, mon sein ren- « ferme une ame patiente dans les douleurs. « J'ai sans doute enduré de grands maux, j'ai

« couru de nombreux dangers, et sur les mers,
« et dans les combats; eh bien, ajoutons encore
« ces nouveaux malheurs à ceux que j'ai déja
« soufferts. »

A peine eut-il achevé de parler que le soleil se couche au sein de l'océan, et que les ténèbres couvrent la terre. Alors Ulysse et Calypso se retirent au fond de la grotte obscure, et tous deux oublient leurs peines au sein de l'amour et du sommeil.

Le lendemain, dès que l'aurore brille dans les cieux, Ulysse se couvre de sa tunique et de son manteau. La nymphe prend une robe éclatante de blancheur et d'un tissu délicat; c'étoit l'ouvrage des graces : elle l'entoure d'une riche ceinture d'or, met sur sa tête un long voile, et prépare tout pour le départ du héros. D'abord elle lui donne une grande hache d'acier à deux tranchants qu'il peut manier sans efforts : à cette cognée s'adaptoit solidement un superbe manche d'olivier. Elle lui donne encore une scie aux dents acérées, et le conduit à l'extrémité de l'île où croissoient des arbres magnifiques : des aunes, des peupliers, des pins à la haute chevelure, qui, desséchés et brûlés par

le soleil, offroient un bois léger propre à naviguer sur les ondes. Quand la déesse eut montré cette vaste forêt au héros, elle retourne aussitôt dans sa demeure.

Alors Ulysse, desirant avec ardeur terminer promptement son ouvrage, se hâte de couper les arbres de la forêt; il en abat vingt des plus élevés, qu'il polit avec le fer, et qu'il aligne au cordeau. La déesse apporte encore au héros de fortes tarières: aussitôt il perce les poutres énormes; et pour les réunir il emploie de longs clous et de fortes chevilles. Comme un ouvrier habile dans son art construit la base d'un navire qui doit porter de pesants fardeaux sur les mers; de même Ulysse construit son large bateau. Puis il place au-dessus un tillac formé de nombreux madriers, recouvert de planches étroitement unies: c'est là que s'élève le mât traversé par une antenne. Il façonne ensuite le gouvernail qui le dirigera sur les ondes; il l'attache à la poupe avec des liens d'osier pour résister à la violence des vagues; et jette dans le fond de cet esquif une grande quantité de bois. La déesse Calypso lui remit aussi les toiles destinées à former les voiles: Ulysse les taille, les attache

au mât, et leur adapte des courroies qui servent à les retenir pliées autour des antennes; enfin, à l'aide de leviers puissants, il lance cette barque au milieu des flots.

Le quatrième jour, Ulysse eut achevé son ouvrage, et le cinquième la belle Calypso lui permit de quitter son île, après l'avoir fait entrer dans le bain, et l'avoir revêtu d'habits parfumés d'essences. Elle place dans le navire deux outres; l'une est remplie d'un vin délectable, et l'autre bien plus grande contient une eau limpide: elle renferme dans un sac de cuir les provisions du voyage, et tous les aliments qui soutiennent les forces de l'homme; enfin elle envoie au héros un vent doux et propice. Ulysse plein de joie abandonne les voiles à ce vent favorable: assis près de la poupe il dirige avec habileté le gouvernail, et le sommeil n'approche point de ses paupières; mais sans cesse il contemple les Pleïades, le Bouvier si lent à se coucher, la grande Ourse qu'on appelle aussi le chariot, tournant toujours aux mêmes lieux en face d'Orion, et la seule de toutes les constellations qui ne se plonge point dans les flots de l'océan; car la déesse lui recommanda de

laisser toujours cette constellation à sa gauche. Durant dix-sept jours il traverse l'immensité des vagues; enfin, le dix-huitième, il découvre les montagnes ombragées du pays des Phéaciens: c'étoit là son chemin le plus court. Cette île dans le lointain lui paroissoit comme un vaste bouclier qui s'élève au sein des vapeurs de la mer.

Cependant le puissant Neptune, revenant d'Ethiopie, jette au loin ses regards du haut des montagnes de Solyme, et reconnoît Ulysse qui naviguoit heureusement sur les ondes. A cette vue, la colère s'allume dans son ame, il agite sa tête divine et s'écrie :

« Que vois-je? quoi! tandis que j'étois en « Ethiopie les dieux ont changé de résolution « en faveur d'Ulysse! Le voilà près d'arriver « dans le pays des Phéaciens, où les destins « ont marqué le terme de ses malheurs. Mais, « avant que d'aborder, je pense qu'il doit éprou- « ver encore bien des misères. »

En achevant ces mots, il rassemble les nuages, bouleverse les mers, et, les mains armées de son trident, il excite le souffle impétueux de tous les vents opposés. D'affreuses ténèbres couvrent

en un instant et la terre et les eaux, une nuit épaisse tombe des cieux. Soudain l'Eurus, le Notus, le violent Zéphyr, et Borée qui chasse les nues, s'élancent à-la-fois et soulèvent des vagues énormes. Ulysse alors sent ses genoux trembler, son cœur défaillir, et, s'adressant à lui-même, il laisse échapper ces paroles entrecoupées de gémissements.

« Malheureux, que vais-je devenir! Com-« bien je redoute que la déesse Calypso ne « m'ait prédit la vérité lorsqu'elle m'annonça « qu'au milieu des mers j'éprouverois de grands « maux avant que d'arriver dans ma patrie: « c'est maintenant que s'accomplissent ses pa-« roles. De quels affreux nuages Jupiter obscur-« cit la vaste étendue des cieux! comme il « bouleverse les ondes! comme se précipitent « tous les vents déchaînés! mon trépas est iné-« vitable. Ah! trois et quatre fois heureux les « enfants de Danaüs qui succombèrent dans « les plaines d'Ilion en défendant la cause des « Atrides. Plût aux dieux que je fusse mort, que « j'eusse accompli ma destinée en ce jour où « de nombreux Troyens dirigeoient leurs lances « contre moi, quand je combattois pour le ca-

« davre d'Achille; du moins, alors j'aurois ob-
« tenu les honneurs de la tombe, et les Grecs
« auroient célébré ma mémoire, mais aujour-
« d'hui mon destin est de périr d'une mort
« ignorée. »

A peine il achevoit ces mots, qu'une vague énorme et furieuse fond sur la poupe, et fait tourner le fragile esquif. Soudain Ulysse est renversé, le gouvernail échappe de ses mains, et le mât vole en éclats, brisé par l'effort des vents. La voile et les antennes tombent dans la mer; le héros lui-même reste long-temps enseveli sous les eaux. Il ne peut lutter contre l'impétuosité des vagues, car il est encore appesanti par les riches vêtements que lui donna la déesse. Enfin à force de courage il parvient à surnager, et rejette de sa bouche l'onde amère qui coule en longs ruisseaux sur sa tête. Cependant, malgré ses fatigues, il n'a point oublié la frêle barque; il s'élance du sein des flots, la saisit, et s'assied au milieu pour éviter le trépas. Cet esquif est le jouet de la tempête sur la mer orageuse. Ainsi que les vents d'automne emportent à travers un champ des épines desséchées qu'on avoit rassemblées en monceaux, de

même les vents emportent de tous côtés la nacelle d'Ulysse; tantôt le Notus la livre à Borée qui la rejette au loin, tantôt l'Eurus l'abandonne au Zéphyr qui la poursuit avec fureur.

Cependant la fille de Cadmus aperçoit Ulysse; c'étoit la belle Ino, jadis foible mortelle, qui maintenant sous le nom de Leucothée est au rang des divinités de la mer. Cette déesse prend pitié du héros qu'elle voit ballotté par la tempête et souffrant mille douleurs. Telle qu'un oiseau rapide, elle s'élance des gouffres de l'océan, se place auprès d'Ulysse, et lui dit ces mots:

« Homme infortuné, qui donc inspira contre
« vous une colère si terrible au puissant Nep-
« tune, pour qu'il vous accable de tant de maux?
« Toutefois, il ne peut vous perdre malgré sa
« haine. Faites donc ce que je vais vous dire,
« car il me semble que la prudence ne vous a
« point abandonné. Quittez ces vêtements,
« laissez les vents emporter votre barque, et
« nagez avec effort jusqu'aux terres des Phéa-
« ciens, où vous éviterez le trépas. Recevez aussi
« cette écharpe immortelle que vous mettrez
« autour de votre sein, et ne redoutez ni les fa-

« tigues ni la mort. Lorsque vous aurez atteint « le rivage, rejetez au loin l'écharpe que je « vous confie, mais en la jetant songez à dé- « tourner la tête. »

En parlant ainsi, la déesse lui remet l'écharpe; puis, semblable au plongeon, elle se précipite dans la mer, et se cache au sein des vagues profondes. Cependant le noble et patient Ulysse hésite au fond de son cœur, et s'écrie en gémissant:

« Malheureux que je suis! peut-être que cette « divinité me tend un nouveau piége, en me « conseillant d'abandonner ma nacelle. Je ne « puis m'y résoudre; mes yeux découvrent en- « core trop loin de moi la terre qui doit être « mon refuge. Voici donc le parti qui me sem- « ble préférable; je resterai sur cette barque « tant que les planches en seront réunies, et « supporterai mes douleurs avec constance. Mais « sitôt que le flot brisera mon esquif, alors seu- « lement j'aurai recours à la nage; oui, c'est là « le parti qui me paroît le plus prudent. »

Tandis qu'il rouloit ces pensées dans son ame, le formidable Neptune soulève une vague furieuse, terrible, et la pousse contre le héros

Ainsi que le souffle des vents emporte un amas de paille desséchée, et le disperse de toutes parts; de même sont dispersées les planches de la nacelle. Ulysse alors s'élance sur une énorme poutre, et la dirige comme un coursier. Soudain il se dépouille des habits que lui donna la déesse, entoure son sein de l'écharpe divine, et s'abandonne à la mer en étendant les mains pour gagner la rive à la nage; alors Neptune, qui l'aperçoit, agite sa tête immortelle, et dit au fond de son cœur:

« Va, malheureux, souffre mille tourments, « sois le jouet des flots jusqu'à ce que tu par- « viennes au milieu de ces peuples issus de Ju- « piter; et même alors je ne pense pas que tu « perdes le souvenir de tes maux. »

Aussitôt il frappe ses coursiers à la flottante crinière, et se dirige vers la ville d'Aigue, où s'élève en son honneur un temple magnifique.

Cependant Minerve, la fille de Jupiter, se livre à d'autres soins; elle enchaîne la violence des vents, leur commande à tous de s'apaiser et d'assoupir leur fureur. Seulement elle excite le rapide Borée, qui brise l'impétuosité des flots,

jusqu'au moment où le noble Ulysse, échappant à la mort, arriva chez les Phéaciens.

Durant deux jours et deux nuits entières, Ulysse erre au milieu des ondes, et sans cesse la mort est présente à ses yeux. Mais dès que l'Aurore à la blonde chevelure fait briller le troisième jour, le vent s'apaise, et le calme renaît sur les flots : alors, du sommet d'une vague énorme, le héros porte au loin ses regards, et découvre la terre. Lorsque des enfants voient revenir à la vie un tendre père, qui long-temps fut en proie au mal dévorant dont l'accabloit une divinité funeste, ils ressentent une vive joie de ce que les dieux l'ont enfin délivré de ses douleurs : telle est la joie d'Ulysse, quand il aperçoit la terre et les forêts. Il nage avec de nouveaux efforts pour atteindre la rive; mais, lorsqu'il n'en est plus éloigné que de la distance où la voix peut s'étendre, un bruit affreux s'élève des gouffres de la mer, et les vagues retentissantes se précipitent avec horreur contre le rivage qu'elles couvrent d'écume. Là, ne se trouvoit aucun port favorable aux navires, aucune plage où l'on pût arriver; ces bords escarpés étoient tout hérissés de rochers et d'écueils. A cette vue,

Ulysse perd à-la-fois la force et le courage, et, gémissant, il dit en son cœur magnanime:

« Hélas! malheur à moi! Quand Jupiter m'ac-
« corde enfin de voir cette terre inespérée,
« quand, après tant d'efforts, j'ai pu franchir
« l'immensité des ondes; voilà que maintenant
« aucun accès ne s'offre à mes yeux. De toutes
« parts s'élèvent à pic des roches aiguës et d'une
« surface unie, où viennent se briser les flots
« courroucés; la mer est profonde, et je ne sais
« où reposer mes pieds pour éviter la mort. Si
« je m'avance, je crains d'être poussé par une
« vague contre cet âpre rocher, et de perdre en
« un instant le fruit de mes peines; si je nage dans
« l'espoir de trouver quelque plage tranquille,
« quelque port favorable, je crains que la tem-
« pête ne me rejette au milieu des mers reten-
« tissantes, et qu'un dieu ne me livre à l'un de
« ces monstres nombreux qu'Amphitrite nour-
« rit dans son sein; oui, je vois à présent com-
« bien je suis en butte à toute la colère du
« puissant Neptune. »

Tandis qu'il agite ces pensées en lui-même, une vague énorme le pousse contre les rochers du rivage. Là, tout son corps auroit été meur-

tri, ses os brisés, si la bienveillante Minerve n'eût rempli de sagesse l'ame de ce héros. Aussitôt de ses deux mains il saisit le rocher, et l'embrasse en soupirant jusqu'à ce que le flot soit passé. C'est ainsi qu'il se dérobe aux fureurs de la tempête. Mais la vague, se précipitant de nouveau, l'enlève du rivage, et le rejette au loin dans la mer. Comme le polype arraché de sa demeure entraîne un grand nombre de petits cailloux, de même sont déchirées les mains vigoureuses d'Ulysse, et la peau s'attache au rocher. Il reste long-temps englouti sous les ondes, où sans doute il auroit trouvé la mort, si la puissante Minerve ne l'eût rempli de force et de prudence. Il s'élève au-dessus des ondes, et, sans trop s'approcher de la rive, il nage avec effort, toujours en regardant la terre, dans l'espoir de découvrir quelque port favorable. Enfin il arrive à l'embouchure d'un fleuve limpide; il aperçoit une plage hospitalière qui n'est point hérissée de rochers, et qui cependant offre un abri contre les vents. Dès qu'Ulysse a reconnu le courant du fleuve, il l'implore du fond de son cœur, et s'écrie:

« Divinité puissante, qui que vous soyez,

« écoutez ma prière, puisque je touche enfin à « vos bords tant desirés, et que, du sein des « mers, il m'est permis d'échapper aux menaces « de Neptune. Oui, sans doute, il doit être un « objet de pitié pour les dieux immortels, l'in- « fortuné qui, long-temps, ainsi que moi, de- « venu le jouet des tempêtes, arrive jusque dans « votre sein. J'embrasse vos genoux, après avoir « souffert bien des maux. Laissez-vous toucher, « grand roi; car je m'honore d'être aujourd'hui « votre suppliant. »

Il dit. Aussitôt le dieu modère son cours, arrête ses ondes, répand le calme autour du héros, et le reçoit à l'embouchure du fleuve. Ulysse, en touchant la terre, sent foiblir ses genoux et ses bras vigoureux; son cœur est près d'être suffoqué par les eaux de l'Océan; tout son corps est enflé; l'onde amère coule à longs flots de sa bouche et de ses narines; sans respiration et sans voix, il tombe en défaillance, tant il est accablé de fatigues. Mais enfin il revient à lui, s'efforce de rassembler ses esprits, et délie l'écharpe divine; il la jette dans le fleuve qui l'entraîne au sein des mers, où la belle Ino la ressaisit à l'instant. Ulysse alors

quitte le fleuve, s'asseoit parmi les roseaux, et, baisant la rive protectrice, il exhale avec un profond soupir ces plaintes amères:

« Malheureux que je suis! qu'ai-je encore à « souffrir? que deviendrai-je maintenant? Si je « passe la nuit entière près de ce fleuve, sans « doute le froid et la rosée du matin briseront « mes forces; car toujours un air vif et piquant « s'élève du sein des fleuves au retour de l'au- « rore. Si je me rends vers cette colline, si je pé- « nètre dans ce bois touffu pour dormir au sein « de la forêt, si même le froid et la fatigue me « permettent de goûter les douceurs du som- « meil, je crains alors de devenir la proie des « bêtes sauvages. »

Il parloit ainsi; pourtant ce dernier parti lui semble préférable; et se dirigeant vers la forêt, il trouve, non loin du fleuve, sur une hauteur, deux arbres qui croissoient ensemble: l'un étoit un olivier franc, et l'autre un olivier sauvage. Jamais ni le souffle glacé des vents, ni les rayons brillants du soleil, ni les eaux de la pluie, n'avoient pénétré leur feuillage, tant les branches étoient épaisses et fortement entrelacées. Le héros se place sous ces arbres, et fait un vaste

lit avec des feuilles desséchées; car elles étoient répandues en si grande abondance qu'elles auroient pu couvrir deux et même trois hommes dans la saison de l'hiver, malgré la rigueur du froid. A cette vue, le noble et patient Ulysse ressent une douce joie dans son cœur; il se couche au milieu de ces feuilles, et de ses deux mains en ramasse encore une grande quantité, qu'il répand autour de lui. Comme un homme dont la demeure se trouve à l'extrémité d'un champ, loin de tout voisinage, cache soigneusement un tison sous la cendre pour conserver la semence du feu qu'il ne pourroit rallumer ailleurs; de même Ulysse se cache tout entier sous les feuilles. Minerve alors répand le sommeil sur les yeux du héros, et lui ferme la paupière pour le délasser de ses longues fatigues.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT SIXIÈME.

TANDIS qu'Ulysse reposoit appesanti par la fatigue et le sommeil, Minerve arrive dans la ville des Phéaciens; ils habitoient jadis les vastes plaines d'Hypérées, et se trouvoient alors voisins des Cyclopes, hommes fiers et cruels qui les accabloient d'outrages; car ceux-ci leur étoient supérieurs en force. Le divin Nausithoüs engagea donc ses peuples à quitter ce pays, et lui-même les conduisit dans l'île de Schérie, loin des perfides mortels. Il bâtit une ville, l'entoura de murailles, éleva des maisons, construisit des temples aux dieux, et fit le partage des terres. Mais, déja vaincu par le destin, il étoit descendu dans la demeure de Pluton. Après lui son fils régna sur les Phéaciens, Alcinoüs, à qui les dieux eux-mêmes enseignè-

rent la sagesse. Ce fut dans le palais de ce roi que descendit Minerve, impatiente de hâter le retour du magnanime Ulysse. D'abord elle pénètre dans une chambre magnifique où dormoit une jeune vierge, que son esprit et sa beauté rendoit l'égale des immortelles, Nausicaa, la fille du généreux Alcinoüs. Dans la même chambre, deux esclaves aussi belles que les Graces se tenoient près de la porte, dont les battants étoient étroitement fermés. La déesse s'introduit comme une légère vapeur, s'approche du lit, et se repose sur la tête de Nausicaa. Pallas est en tout semblable à la fille du pilote Dymanthe, jeune vierge du même âge que la princesse, et sa compagne la plus chérie. Minerve, ayant revêtu cette image, parle en ces mots:

« Chère Nausicaa, quelle coupable indolence!
« Vous abandonnez négligemment vos plus ma-
« gnifiques habits. Cependant le jour de votre
« hymen approche, ce jour où vous devez pren-
« dre vos parures les plus belles, et donner les
« autres à ceux qui vous conduiront auprès de
« votre époux. C'est par de tels soins que notre
« renommée s'établit parmi les hommes, et que

« nous comblons de joie l'ame de nos parents.
« Demain donc, sitôt que brillera l'aurore, al-
« lons ensemble laver vos riches vêtements; je
« vous aiderai pour hâter ces préparatifs; car
« maintenant vous ne serez plus long-temps
« vierge; les plus illustres des Phéaciens vous
« recherchent en mariage, eux qui s'honorent
« d'avoir la même origine que vous. Ainsi,
« de grand matin, demandez à votre noble
« père qu'il fasse préparer les mules et le char
« pour transporter vos tuniques, vos voiles et
« vos superbes manteaux. Vous-même il est plus
« convenable d'y monter que d'aller à pied; vous
« le savez, les lavoirs sont éloignés de la ville. »

En achevant ces paroles, Minerve remonte dans l'Olympe, où s'élèvent, dit-on, les demeures immortelles des dieux, séjour que jamais n'agitent les vents, qui jamais n'est inondé par la pluie, et même où la neige ne tombe jamais. En ces lieux règne un air pur et serein qu'environne le plus brillant éclat, et les divinités y goûtent sans cesse un bonheur inaltérable; c'est là que se retire Minerve, après avoir donné de sages conseils à la fille d'Alcinoüs.

Dès que l'aurore paroît sur son trône d'or, Nausicaa s'arrache au sommeil, et, surprise d'un tel songe, elle se hâte de traverser le palais pour en prévenir son pere et sa mère vénérable, qu'elle trouve retirés dans l'intérieur de leur appartement. La reine, assise près du foyer, entourée des femmes qui la servent, s'occupoit à filer une laine couleur de pourpre; mais Alcinoüs, prêt à franchir le seuil de la porte, accompagné des plus illustres de la nation, se rendoit à l'assemblée où l'avoient appelé les généreux Phéaciens. Alors Nausicaa, s'approchant du roi:

« Mon père, lui dit-elle, ne me ferez-vous « point préparer un char? Je veux aller vers le « fleuve pour y laver de riches vêtements qui « reposent à l'écart tout couverts de poussière: « il convient à votre rang que vous soyez re- « vêtu de vos habits les plus somptueux, lors- « qu'au milieu de nos plus illustres chefs vous « présidez à leurs conseils. D'ailleurs vous avez « cinq fils dans vos palais; deux, il est vrai, « sont mariés, mais les trois plus jeunes ne le « sont point encore. Cependant ils veulent des « parures toujours propres, quand ils se ren-

« dent à nos fêtes, et c'est sur moi que reposent « tous ces soins. »

Elle dit; la pudeur l'empêche de parler de son mariage; mais Alcinoüs, pénétrant la pensée de sa fille, lui répond en ces mots:

« Non, mon enfant, je ne vous refuse ni mes « coursiers, ni rien de ce que vous desirez. Al- « lez; mes serviteurs vous prépareront un char « superbe formé de planches solides. »

Soudain Alcinoüs donne des ordres à ses serviteurs; ils s'empressent d'obéir: les uns sortent le char; les autres conduisent les mules, et les mettent sous le joug. La jeune vierge arrive du palais, en portant les riches habits qu'elle arrange elle-même sur le char. Sa mère dépose dans une corbeille des aliments de toute espèce, verse le vin dans une outre, et, quand sa fille est montée, elle lui donne une fiole d'or pour se parfumer après le bain avec ses compagnes. Nausicaa saisit alors le fouet et les rênes, et frappe les mules qui partent avec un grand bruit, traînant à-la-fois et les vêtements et la princesse: elle n'est point seule; à ses côtés sont les femmes destinées à la servir.

Arrivées sur les bords du fleuve, près des

larges bassins où coule avec abondance une eau limpide qui doit enlever la poussière, elles délient les mules, et les laissent en liberté sur la rive brouter les gras paturages. Aussitôt elles sortent du char les riches vêtements, les plongent dans l'onde, et se hâtent à l'envi de les fouler dans ces larges réservoirs. Dès qu'ils sont suffisamment nettoyés, elles les étendent sur une plage couverte de petits cailloux qu'avoient lavés et polis les flots de la mer. Elles-mêmes alors se baignent dans le fleuve, et, s'étant parfumées d'essences, elles prennent le repas sur ce rivage, tandis que les vêtements sèchent aux rayons du soleil. Quand le repas est terminé, toutes quittent leurs voiles, et lancent en se jouant une paume légère. Au milieu de ces jeux, Nausicaa fait entendre sa voix mélodieuse. Ainsi Diane, en parcourant les hautes montagnes du Taygète et de l'Érymanthe, se plaît à poursuivre les sangliers et les cerfs rapides; près d'elle sont rassemblées les nymphes des bois, filles du puissant Jupiter: à cette vue le cœur de Latone est comblé d'allégresse, car Diane élève majestueusement son front au-dessus des nymphes, et, quoique toutes

brillent d'une beauté ravissante, on reconnoît aisément la reine des forêts. Telle au milieu de ses compagnes se distingue la jeune princesse libre encore du joug de l'hyménée.

Mais lorsqu'elles se disposent à retourner au palais, qu'elles sont près d'atteler les mules et de plier les vêtements, Minerve songe au moyen de réveiller Ulysse pour qu'il aperçoive la jeune vierge qui doit le conduire dans la ville des Phéaciens. En ce moment Nausicaa jette à l'une de ses suivantes la paume légère, qui s'égare et va tomber dans le rapide courant du fleuve. Toutes alors poussent un grand cri. Le divin Ulysse se réveille à ce bruit; il s'assied sur son lit de feuillage, et dit en lui-même :

« Hélas, malheureux! quels peuples habitent « ces contrées? Suis-je parmi des sauvages cruels « qui méprisent la justice, ou parmi des hommes « hospitaliers dont l'ame soit pleine de respect « pour les dieux? Je viens d'entendre la voix per- « çante des jeunes nymphes qui, sans doute, « habitent les sommets de ces montagnes, les « sources de ce fleuve et ces humides prairies. « Ou peut-être seroit-ce la voix des hommes? Ap- « prochons, je tenterai tout pour le savoir. »

Aussitôt il quitte sa retraite, et, de sa forte main, rompant une branche chargée de feuilles, il en couvre son corps, et voile sa nudité; puis il s'avance, semblable au lion des montagnes, qui, tout trempé de pluie et battu par l'orage, se confie en sa propre force; ses yeux étincellent, il fond sur les bœufs, sur les brebis, sur les cerfs de la forêt, et pressé par la faim il ose pénétrer jusque dans l'étable des troupeaux. De même, Ulysse, contraint par la nécessité, se présente à ces jeunes filles, quoiqu'il soit sans vêtement. Comme il étoit couvert d'écume, il leur parut un monstre horrible; soudain elles s'enfuient, et se dispersent de toutes parts dans les endroits les plus cachés du rivage. La fille d'Alcinoüs reste seule, ce fut Minerve qui lui donna cette force, et qui l'affranchit de toute crainte; elle s'arrête donc pour attendre Ulysse. Cependant le héros hésite s'il doit embrasser les genoux de la jeune fille, ou, si de loin, par de douces paroles, il doit la supplier de lui dire le chemin de la ville, et de lui donner quelques vêtements. Dans sa pensée, il croit préférable de l'implorer à quelque distance, craignant, s'il s'approche, d'irriter cette aimable vierge; élevant donc la voix, il

prononce ce discours insinuant et flatteur.

« O vous, déesse ou mortelle, grande reine,
« je tombe à vos pieds. Si vous êtes l'une des
« divinités qui résident dans le vaste Olympe,
« en voyant votre beauté, votre port majes-
« tueux, et votre noble démarche, je ne puis
« que vous comparer à Diane, la fille du puis-
« sant Jupiter. Mais si vous êtes née parmi les
« femmes qui vivent sur la terre, ah! trois fois
« heureux votre père, et votre mère vénérable.
« Trois fois heureux vos frères; oui sans doute
« leur ame doit être comblée de la joie la plus
« vive lorsqu'ils vous contemplent parcourant
« les chœurs des danses dans tout l'éclat de
« la jeunesse. Mais plus heureux mille fois l'é-
« poux qui vous donnera le riche présent des
« noces, et vous conduira dans sa demeure.
« Non, parmi les mortels, jamais aucun hom-
« me, aucune femme ne m'apparut d'une si
« grande beauté; j'en suis frappé d'étonnement.
« A Délos, près de l'autel d'Apollon, j'ai vu s'é-
« lever un jeune palmier dans les airs; car
« jadis je suis allé dans cette île suivi d'un peu-
« ple nombreux, voyage qui devoit être pour
« moi la source des plus grands malheurs!

« mais ainsi qu'à la vue de ce palmier je res-
« tai muet de surprise, car jamais arbre si ma-
« jestueux ne s'éleva du sein de la terre; de
« même, en vous voyant je demeure immo-
« bile d'admiration, et n'ose embrasser vos ge-
« noux, quoique je sois accablé d'une douleur
« affreuse. Après vingt jours, hier seulement
« j'échappai du sein des mers : durant tout ce
« temps je fus emporté par les vagues et par les
« tempêtes loin de l'île d'Ogygie. Une divinité
« maintenant me jette sur ce rivage, où je dois
« peut-être encore éprouver bien des maux; je
« ne puis croire qu'ils soient à leur terme; et sans
« doute que les dieux me préparent de nom-
« breux tourments. Cependant, ô reine, prenez
« pitié de moi, puisqu'au sein de mes infortunes
« c'est vous que j'implore la première. Je ne
« connois aucun des hommes qui peuplent ces
« contrées; daignez donc m'enseigner le che-
« min de la ville, et me donner un manteau
« pour me couvrir, si toutefois en venant ici
« vous avez apporté des vêtements. Ah! puis-
« sent les dieux exaucer tous vos desirs, vous
« accorder un époux, et vous donner une fa-
« mille où règne toujours une parfaite union!

« Il n'est pas de plus grand bonheur sur la terre
« que celui de deux époux qui gouvernent leur
« maison dans des sentiments de concorde et
« de paix. Ils sont le désespoir de leurs envieux,
« la joie de leurs amis; mais eux seuls connois-
« sent toute leur félicité. »

« Étranger, répondit la belle Nausicaa, vous
« ne me semblez point un homme criminel, ni
« d'une naissance obscure. Jupiter, roi de l'O-
« lympe, distribue à son gré l'infortune, soit
« aux bons, soit aux pervers; s'il vous envoie
« des malheurs, supportez-les avec courage;
« mais aujourd'hui, puisque vous abordez dans
« notre patrie, vous ne manquerez point de
« vêtements, ni de tous les secours que l'on doit
« aux suppliants qui s'offrent à nous. Je vous
« enseignerai le chemin de la ville, et vous dirai
« le nom de ces peuples. Ce sont les Phéaciens
« qui résident en ces contrées; moi, je suis
« la fille du magnanime Alcinoüs, auquel ils
« ont remis la puissance pour les gouverner. »

Ainsi parle Nausicaa; puis, s'adressant aux femmes qui l'ont suivie, elle leur dit :

« Arrêtez, ô mes compagnes, pourquoi fuyez-
« vous à la vue de cet étranger? Le prendriez-

« vous pour l'un de nos ennemis? Non, il n'est « aucun mortel, il n'en sera jamais qui vienne « dans le pays des Phéaciens pour y porter la « guerre; car nous sommes chéris des dieux; « nous habitons une île lointaine, située aux « extrémités de l'Océan; et nul parmi nous n'a « de commerce avec les autres hommes. Hélas! « après avoir erré long-temps sur les flots, cet « infortuné touche enfin à ce rivage; nous de- « vons en prendre soin: les étrangers et les pau- « vres nous sont envoyés par Jupiter; le plus « léger présent leur est agréable. Mes compa- « gnes, offrez à l'étranger la nourriture et le « breuvage, conduisez-le dans le fleuve pour se « baigner, et choisissez un lieu qui soit à l'abri « des vents. »

Aussitôt elles s'arrêtent, et s'encouragent mutuellement; puis elles conduisent Ulysse dans un endroit écarté, comme l'avoit ordonné Nausicaa, la fille du magnanime Alcinoüs. Elles placent près de lui des vêtements, une tunique, un manteau, lui remettent l'essence odorante renfermée dans une fiole d'or, et l'engagent à se plonger dans le courant du fleuve: mais alors Ulysse leur adresse ces paroles :

« Jeunes filles, éloignez-vous pendant que « j'ôterai l'écume qui couvre mes épaules, et « que je me parfumerai d'essence. Hélas! depuis « bien long-temps l'huile n'a pas coulé sur mon « corps. Mais je ne me baignerai point devant « vous; je craindrais de paroître en cet état au « milieu de jeunes filles remplies de pudeur. »

Il dit; les Phéaciennes s'éloignent et rapportent ce discours à Nausicaa. Bientôt Ulysse entre dans le fleuve; il ôte la fange qui souilloit son dos et ses larges épaules, puis enlève l'écume des mers qui couvroit sa tête; après avoir lavé tout son corps, il se parfume d'essences, et prend les superbes habits que lui donna la jeune vierge. Minerve alors fait paroître la taille du héros plus grande et plus majestueuse; ses cheveux tombent sur ses épaules en boucles ondoyantes, semblables à la fleur d'Hyacinthe. Comme un ouvrier habile, instruit dans son art par Minerve et Vulcain, fait couler l'or autour de l'argent, et forme un ouvrage admirable; de même la déesse répand un charme divin sur les traits et sur la démarche d'Ulysse; il se tient un instant à l'écart et s'avance ensuite sur le rivage de la mer, tout resplendis-

sant de gloire et de majesté. La princesse à cette vue est frappée d'admiration, et s'adressant à ses femmes :

« Écoutez-moi, dit-elle, je veux vous dire « toute ma pensée; non, ce n'est point sans la « volonté des dieux que cet étranger est venu « parmi les Phéaciens; il ne m'a paru d'abord « qu'un homme obscur, et maintenant il est « égal aux immortels. Puisse l'époux qui m'est « destiné lui ressembler! puisse ce héros habiter « toujours cette île, et se plaire à demeurer « parmi nous. O mes compagnes, hâtez-vous « d'offrir à l'étranger la nourriture et le breu- « vage. »

Les suivantes s'empressent d'obéir à cet ordre, et placent les viandes et le vin auprès d'Ulysse; le héros apaise alors sa faim et sa soif avec une grande avidité; car depuis long-temps il n'avoit pris aucune nourriture.

Cependant la belle Nausicaa songe à partir. Elle plie les vêtements, les arrange avec soin, attelle ses mules, et monte sur le char; puis, se tournant vers Ulysse, elle lui parle en ces mots :

« Venez maintenant, noble étranger, il est

« temps de nous rendre à la ville, et de vous
« conduire dans le palais de mon père, où sans
« doute vous trouverez rassemblés les plus il-
« lustres des Phéaciens; mais, puisque vous me
« semblez un homme sage, suivez en tout point
« mes avis : tant que nous parcourrons les
« champs et les travaux des laboureurs, vous
« suivrez le char avec mes compagnes; moi,
« je vous indiquerai le chemin, jusqu'à ce que
« nous soyons près de la ville; elle est entou-
« rée d'une haute muraille; aux deux extrémi-
« tés on voit un port magnifique, dont l'entrée
« est fort étroite; cependant les navires la fran-
« chissent aisément, et l'intérieur offre à chacun
« un abri commode. Près de la place publique,
« autour du temple de Neptune, sont de grands
« bâtiments construits avec de larges pierres
« de taille; c'est là qu'on prépare tous les agrès
« des navires, que l'on tresse les cordages, les
« câbles, et qu'on polit les rames. Les Phéa-
« ciens ne s'occupent point à façonner des arcs,
« des carquois, mais ils fabriquent des mâts,
« des rames, et de grands vaisseaux sur lesquels
« ils vont joyeusement tenter les mers les plus
« lointaines. Quand donc nous approcherons

« de la ville, séparons-nous; je crains pour ma
« réputation les discours piquants de la multi-
« tude; parmi ce peuple, plusieurs sont enclins
« à la raillerie; et si quelqu'un nous rencon-
« troit il ne manqueroit pas de dire: Quel est
« cet homme si grand et si beau qui suit la
« princesse? où l'a-t-elle rencontré? Peut-être
« c'est celui qui sera son époux, ou bien c'est
« quelque étranger arrivé d'un pays lointain,
« et qu'elle aura recueilli sur nos bords; car il
« n'existe pas de peuples voisins de cette île; ou
« même, pour se rendre à ses desirs, est-ce un
« dieu venu de l'Olympe, et que Nausicaa re-
« tiendra toujours en ces lieux. Toutefois il est
« heureux que dans ses courses elle ait trouvé
« cet époux étranger; sans doute elle méprise
« les Phéaciens, puisqu'il en est plusieurs, même
« des plus illustres, qui la demandent en ma-
« riage. Tels seroient leurs discours; ils me cou-
« vriroient de honte. Moi-même je blâmerois
« celle qui tiendroit une pareille conduite, et
« qui, sans l'aveu de ses parents, paroîtroit en
« public avec des hommes, avant que son hy-
« men eût été célébré solennellement. Étran-
« ger, recueillez donc mes paroles, afin que

« mon père facilite votre retour. Vous verrez
« près du chemin le bois charmant de Minerve,
« planté de hauts peupliers; il est arrosé par
« une fontaine, et tout autour est une belle
« prairie. En ces lieux se trouvent les domaines
« de mon père, et ses jardins verdoyants. Ils ne
« sont éloignés de la ville qu'à la distance où
« la voix peut s'étendre. Reposez-vous dans ce
« bois; vous y resterez tout le temps qu'il nous
« faudra pour nous rendre au palais; quand
« vous jugerez que nous sommes arrivées, diri-
« gez-vous aussi vers la ville, et demandez qu'on
« vous indique la maison du grand Alcinoüs;
« elle est facile à connoître, un enfant pourroit
« vous y conduire; car il n'est aucune demeure
« qui soit comparable à celle de ce héros. Dès
« que vous aurez franchi les cours et les por-
« tiques, hâtez-vous de traverser les apparte-
« ments et d'arriver auprès de ma mère; vous
« la trouverez appuyée contre une colonne,
« filant à la lueur du foyer des laines couleur
« de pourpre d'une admirable beauté. Derrière
« elle sont les femmes qui la servent. Près de
« là s'élève le trône éclatant où mon père boit
« le vin à pleine coupe, et se repose comme

« une divinité. Ne vous arrêtez point à lui, mais « embrassez les genoux de ma mere, pour qu'elle « s'intéresse à votre retour. Oui, si dans le fond « de son ame la reine vous est favorable, li- « vrez-vous à l'espérance de revoir bientôt vos « amis, votre superbe palais, et les rivages de la « patrie. »

En achevant ces mots, Nausicaa frappe ses mules avec son fouet éclatant; soudain elles quittent le rivage, et, courant avec rapidité, leurs pieds touchent légèrement la terre. Cependant la jeune vierge retient les rênes, et ménage ses coups avec adresse, pour qu'Ulysse et ses femmes puissent la suivre à pied. Le soleil terminoit sa carrière, lorsqu'ils arrivent au bois de Minerve. C'est là que s'arrête le noble Ulysse; il s'assied, et fait cette prière à la fille du puissant Jupiter:

« Exaucez-moi, déesse invincible; écoutez « ma voix maintenant, ô vous, qui ne l'avez « point écoutée lorsque, battu par la tempête, « j'étois en proie à toutes les fureurs de Nep- « tune; faites que je sois reçu favorablement « chez les Phéaciens, et qu'ils prennent pitié de « mes malheurs. »

Tels étoient ses vœux : Pallas l'exauça : mais elle ne se découvrit point à lui, redoutant son frère Neptune, qui dans son courroux avoit résolu de poursuivre Ulysse jusqu'au jour où ce héros arriveroit dans sa patrie.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT SEPTIÈME.

TANDIS qu'en ces lieux prioit le noble et patient Ulysse, les fortes mules entraînoient vers la ville le char de Nausicaa, qui bientôt arrive près des riches demeures de son père. Elle s'arrête sous les portiques; alors ses frères, aussi beaux que les dieux, s'empressent autour d'elle; les uns délient les coursiers, les autres portent les habits dans l'intérieur du palais, et la jeune vierge monte à son appartement, où le foyer étoit préparé par les soins d'une femme avancée en âge, Euryméduse, que jadis des vaisseaux amenèrent d'Épire, pour être le partage d'Alcinoüs qui régnoit sur les Phéaciens, et que le peuple écoutoit comme une divinité. Cette femme prudente avoit elle-même élevé Nausicaa dans le palais; maintenant elle allume un

grand feu pour la princesse, et dispose le repas du soir.

En ce moment Ulysse se léve, et prend le chemin de la ville. Alors Minerve, sa protectrice, le couvre d'un épais nuage, de peur que les Phéaciens ne l'insultent par des railleries, ou ne le questionnent sur son arrivée. Lorsqu'il est près d'entrer dans la ville, la déesse se présente à lui sous la forme d'une jeune fille qui tenoit une cruche à la main; elle s'arrête devant Ulysse, et le héros l'interroge ainsi :

« Jeune fille, ne pourriez-vous pas me con-
« duire à la maison d'Alcinoüs, roi de ces peu-
« ples? Je suis un malheureux étranger; j'arrive
« d'une terre lointaine, et je ne connois aucun
« des hommes qui résident en cette contrée. »

« Oui, sans doute, noble étranger, répond
« la déesse, je peux vous conduire à cette de-
« meure; elle est voisine de celle de mon père.
« Je vous montrerai le chemin; mais gardez le
« silence, et si vous rencontrez quelqu'un ne le
« questionnez pas; car nos citoyens n'accueil-
« lent pas volontiers les étrangers, et n'aiment
« point à recevoir ceux qui viennent des pays
« éloignés. Les Phéaciens, pleins de confiance

« en leurs vaisseaux, ne se plaisent qu'à fran-
« chir les mers; Neptune leur en a donné la
« puissance; leurs navires sont aussi rapides
« que l'aile des oiseaux, ou que la pensée de
« l'homme. »

Aussitôt Pallas précède Ulysse qui suit les pas de la déesse. Les Phéaciens ne l'aperçurent point lorsqu'au milieu d'eux il traversa la ville, parceque Minerve couvrit d'un divin nuage le héros qu'elle protégeoit. Cependant Ulysse contemploit avec étonnement le port, les vaisseaux, la place publique où s'assembloient les chefs, et les hautes murailles garnies de pieux : spectacle admirable. Lorsqu'ils arrivent près des riches palais du roi, la déesse parle en ces mots :

« Voilà, cher étranger, la maison où vous
« m'avez ordonné de vous conduire. C'est là
« que vous trouverez tous les rois, enfants de
« Jupiter, rassemblés pour le festin; entrez dans
« cette demeure, et que votre ame ne soit point
« troublée par la crainte. L'homme intrépide
« réussit toujours en toutes ses entreprises,
« quels que soient ses desseins. D'abord, adressez-
« vous à la reine; on la nomme Areté, son ori-
« gine est la même que celle d'Alcinoüs. Nausi-

« thoüs étoit fils du puissant Neptune et de « Péribée, la plus belle des femmes, et la plus « jeune des filles du vaillant Eurymédon qui « régna jadis sur les superbes géants. Ce héros « anéantit son peuple impie dans les guerres « qu'il entreprit, mais il y perdit aussi la vie. « Neptune s'unit alors à la fille d'Eurymédon ; « elle donna le jour à Nausithoüs roi des Phéa- « ciens; Nausithoüs fut le père d'Alcinoüs et de « Rhexenor; ce dernier n'eut point de fils, et, « peu de temps après son mariage, il fut frappé « dans son palais par les flèches d'Apollon, ne « laissant après lui qu'une seule fille, Aréte, « qu'Alcinoüs a choisie pour épouse; le roi l'ho- « nore comme nulle autre femme ne fut jamais « honorée sur la terre. De toutes les épouses « qui gouvernent avec sagesse leur maison, « Aréte, sans doute, reçoit les plus grands hom- « mages, soit de ses enfants, soit d'Alcinoüs, « soit de tous nos citoyens, qui la contemplent « comme une divinité favorable, et la saluent par « des paroles respectueuses chaque fois qu'elle « paroît dans la ville. Jamais son esprit n'a man- « qué de prudence; et, remplie de justice envers « tous, souvent elle termine les différents qui

« s'élèvent parmi les hommes. Si cette reine « s'intéresse à vous, conservez l'espérance de « revoir bientôt vos amis, votre superbe palais, « et les douces terres de la patrie. »

La déesse ayant ainsi parlé, s'élance sur le vaste océan, abandonne les riantes campagnes de Schérie, traverse les plaines de Marathon, arrive à la ville d'Athènes, et se rend dans les vastes demeures d'Erechthée. Ulysse alors s'approche du palais d'Alcinoüs, et, le cœur agité de mille soins, il s'arrête un instant avant de franchir le seuil. Comme resplendit l'éclat de la lune et du soleil, ainsi brille le séjour du magnanime Alcinoüs. Les murailles des deux côtés étoient revêtues d'airain depuis la base jusqu'au sommet. Tout autour régnoit une corniche d'azur. Des portes d'or fermoient cette demeure, et les montants d'argent reposoient sur un seuil d'airain. Les linteaux étoient aussi d'argent, mais l'anneau des portes étoit d'or. Aux deux côtés on voyoit des chiens formés des mêmes métaux, par le génie industrieux de Vulcain; ces gardiens immortels de la maison d'Alcinoüs n'étoient point sujets à la vieillesse. Dans l'intérieur, depuis l'entrée jusqu'aux extrémités de

la salle, se trouvoient des siéges affermis le long de la muraille; on les avoit recouverts de tapis moelleux, ouvrage des femmes phéaciennes. C'est là que tous les jours s'asseyoient les chefs des peuples, s'abandonnant à la joie des festins dans des fêtes continuelles; des statues d'or, qui représentoient de jeunes hommes debout, tenoient entre leurs mains des flambeaux allumés pour éclairer les convives pendant la nuit. Cinquante femmes esclaves habitoient ce palais; les unes s'occupoient à broyer sous la meule le pur froment; les autres, assises en ordre, ou tissoient la toile, ou filoient la laine; leurs mains s'agitoient à-la-fois comme les feuilles d'un haut peuplier que balancent les vents; et le tissu de ces étoffes délicates étoit semblable aux flots d'une huile éclatante. Car, de même que les Phéaciens sont les plus habiles des hommes à guider sur la mer un léger navire, de même leurs femmes excellent à tisser la toile. Minerve elle-même les instruisit à façonner ces beaux ouvrages, et forma leur esprit industrieux. Non loin de la cour et des portes du palais est un jardin de quatre arpents entouré d'une haie vive; là s'élèvent de

grands arbres d'une végétation vigoureuse : des poiriers, des grenadiers, des orangers, des figuiers d'une rare espéce, et des oliviers toujours verts. Ces arbres ne manquent jamais de donner des fruits ni l'hiver ni l'été. Sans cesse au souffle du zéphyr, quand les uns commencent à pousser, les autres sont déja mûrs. La poire est remplacée par une poire nouvelle, l'orange succéde à l'orange, la grappe fait place à d'autres grappes, et la figue se forme sur la figue qu'on va cueillir. Dans une même vigne chargée de raisins, les uns mûrissent aux rayons du soleil, les autres sont vendangés, et les autres sont foulés dans le pressoir ; on voit des grappes en fleur près de celles qui sont déja remplies d'un jus délicieux. A la suite de cette vigne, un potager soigneusement cultivé fournit, chaque saison, des légumes de toute espéce ; là sont aussi deux fontaines : l'une par mille canaux arrose tout le verger, et l'autre répand ses eaux près des portes du palais dans un bassin spacieux où viennent puiser les citoyens de la ville. Tels étoient les riches présents qu'Alcinoüs avoit reçus des dieux.

A cette vue, le noble Ulysse restoit immobile

d'étonnement; mais, après avoir long-temps considéré ces merveilles, il franchit le seuil du palais, et trouve les Phéaciens faisant des libations à Mercure, car c'étoit à lui qu'on offroit les derniers sacrifices quand on se disposoit à goûter le repos. Le héros, toujours enveloppé du nuage que Minerve répandit autour de lui, s'avance sans être aperçu; dès qu'il arrive près d'Antinoüs et d'Arété, de ses deux mains il embrasse les genoux de la reine, et le nuage qui le couvre se dissipe aussitôt. Tous les Phéaciens étonnés gardent le silence, et contemplent ce héros avec admiration; alors Ulysse fait entendre ces paroles suppliantes.

« Noble Arété, fille de Rhexenor, après avoir
« souffert des maux cruels, je me jette à vos
« pieds, j'implore votre époux et ces augustes
« convives. Puissent les dieux vous donner à
« tous une vie heureuse! puisse chacun de vous
« laisser à ses enfants les richesses renfermées
« dans son palais, et les honneurs qu'il a reçus
« du peuple! Mais, je vous en conjure, hâtez
« l'instant de mon départ, faites que je retourne
« bientôt dans ma patrie, car loin de mes amis
« je supporte d'amères douleurs. »

En achevant ces mots, le héros s'éloigne, et va s'asseoir sur la cendre du foyer: tous les assistants restent en silence; mais enfin le vieux guerrier Echenus élève la voix; c'étoit le plus âgé des Phéaciens, il l'emportoit sur tous par la sagesse de ses discours, et connoissoit les faits nombreux des temps passés. Plein de bienveillance pour ses concitoyens, il parle ainsi:

« Non, sans doute, Alcinoüs, il ne seroit « point généreux à vous, ni même convenable, « de laisser un étranger assis sur la cendre du « foyer. Tous les assistants attendent vos or- « dres. Faites donc asseoir votre hôte sur un « siége, ordonnez à vos hérauts de verser le vin « pour offrir des libations au puissant Jupiter, « qui toujours accompagne les suppliants; et « que l'intendante du palais serve à l'étranger « les mets qui sont en réserve. »

A peine Alcinoüs a-t-il entendu ces paroles, qu'il présente la main au sage Ulysse, le relève, et le place sur un siége que céde par son ordre le valeureux Laodamas, assis à ses côtés, et celui de tous ses enfants qu'il chérissoit avec la plus vive tendresse. Une jeune esclave, portant une aiguière d'or, verse l'eau dans un bassin

d'argent, pour qu'Ulysse lave ses mains. Puis elle place devant le héros une table soigneusement polie, où l'intendante du palais sert les mets nombreux qu'elle tient sous sa garde. Tandis qu'Ulysse apaise la faim et la soif, le roi dit à l'un de ses hérauts :

« Pontonoüs, mettez le vin dans l'urne, et « vous le distribuerez à nos convives pour faire « des libations en l'honneur de Jupiter, qui tou- « jours accompagne et protége les suppliants. »

Il dit. Pontonoüs se hâte d'obéir, et distribue les coupes aux convives; quand ils ont offert les libations, tous boivent au gré de leurs desirs. Alors Alcinoüs se lève, et leur adresse ce discours :

« Princes et chefs des Phéaciens, écoutez mes « paroles, et connoissez ma pensée; maintenant « que le repas est terminé, retournez dans vos « demeures goûter le repos. Demain nous ras- « semblerons les vieillards; et, pour honorer « l'étranger dans ce palais, nous immolerons « les victimes sacrées. Nous préparerons ensuite « le départ de notre hôte, afin que par nos « soins, libre de toute inquiétude, il arrive heu- « reusement dans sa patrie. Lors même qu'il

« habiteroit un pays lointain, nous ferons tout
« pour qu'il n'éprouve aucun accident, aucun
« malheur, avant de toucher à ce rivage desiré.
« C'est là qu'il subira sans murmure les destins
« que les Parques inexorables filèrent á sa nais-
« sance, alors que sa mère lui donna le jour.
« Mais si c'est une divinité descendue de l'O-
« lympe, sans doute que les dieux ont conçu
« quelque dessein pour l'avenir : souvent déja
« les immortels nous ont apparu quand nous
« immolions d'illustres hécatombes, et même
« alors, assis au milieu de nous, ils ont pris
« part à nos festins; enfin, si l'un de nos voya-
« geurs solitaires s'étoit égaré, parfois ils n'ont
« pas dédaigné de lui servir de guide; car nous
« sommes autant rapprochés des dieux que les
« Cyclopes de la race impie des géants. »

« Alcinoüs, ayez d'autres pensées, reprend
« aussitôt Ulysse; je ne suis en rien semblable
« aux dieux, ni par la taille, ni par les traits :
« je ne suis qu'un foible mortel, et de tous les
« hommes que vous avez connus, je pourrois
« égaler en souffrance le plus infortuné. Vous
« apprendriez des malheurs jusqu'alors inouis,
« si je vous racontois tout ce que j'ai souffert

« par la volonté des dieux. Mais permettez que « j'achève ce repas, malgré ma tristesse. La « faim est pour nous le plus cruel et le plus im- « périeux de tous les besoins; la nécessité nous « oblige à le satisfaire, quoique nous soyons « accablés de fatigues, et que notre ame soit « plongée dans la douleur : ainsi moi-même je « suis contraint, malgré mes peines, d'apaiser « la faim et la soif, et j'oublie tous les tour- « ments que j'ai supportés, pour réparer mes « forces. Cependant, mes hôtes, demain, au « lever de l'aurore, daignez reconduire dans sa « patrie un malheureux qui jusqu'à ce jour a « couru tant de dangers. Oui, que je perde la « vie, mais que du moins je revoie encore une « fois ma famille, mes serviteurs, et mon su- « perbe palais. »

Il dit. Les Phéaciens applaudissent à ce discours, conviennent entre eux de procurer un prompt retour à l'étranger qui venoit de parler avec tant de sagesse; et, quand ils ont achevé les dernières libations, tous retournent à leurs demeures pour y goûter le repos. Ulysse resta seul dans le palais; alors Alcinoüs et la belle Arété vinrent s'asseoir auprès de lui, tandis que

les serviteurs enlevoient les restes du festin. Arété fut la première à l'interroger : elle avoit reconnu la tunique et le manteau que portoit Ulysse; et, considérant ses riches habits qu'elle-même avoit brodés avec ses esclaves, elle adresse au héros ces paroles :

« Étranger, je desire vous interroger la pre-
« mière; dites-moi qui vous êtes; quels peuples
« venez-vous de quitter? qui vous a donné ces
« habits? n'avez-vous pas dit qu'après avoir erré
« long-temps sur les mers, vous fûtes jeté par
« la tempête sur ce rivage. »

« Grande reine, répond aussitôt le sage Ulys-
« se, il me seroit difficile de vous raconter toutes
« mes infortunes, tant les dieux m'ont accablé
« de nombreuses douleurs; cependant je vais
« répondre à ce que vous me demandez. Loin
« de ces contrées est une île située au sein des
« mers; on la nomme Ogygie. C'est là que règne
« la fille d'Atlas, Calypso, déesse redoutable.
« Nul parmi les dieux ni parmi les hommes
« n'habite avec elle. Moi seul infortuné je fus
« conduit par une divinité dans cette demeure,
« après que Jupiter de sa foudre étincelante eut
« brisé mon navire au milieu de l'Océan, où je

« vis périr tous mes valeureux compagnons.
« Saisissant alors entre mes bras une planche
« de mon vaisseau, je fus pendant neuf jours
« porté sur les ondes, et la dixième nuit seule-
« ment les dieux me firent aborder dans l'île
« d'Ogygie, où règne cette déesse redoutable.
« Elle m'accueillit avec amitié, prit soin de ma
« vie; même elle promit de me rendre immor-
« tel, et de m'affranchir de la vieillesse; mais
« ces promesses ne touchèrent point mon cœur.
« Je demeurai sept années entières en ces lieux,
« et sans cesse j'arrosois de mes larmes les
« riches habits que m'avoit donnés Calypso.
« Lorsque la huitième année fut venue, elle
« m'ordonna de tout préparer pour mon dé-
« part; soit qu'elle en eût reçu l'ordre de Jupi-
« ter, soit que son esprit eût changé de pensée.
« Elle me renvoya sur une foible nacelle, me
« donna de nombreux présents : du vin, des
« aliments, des vêtements immortels; et fit
« souffler dans mes voiles un vent doux et pro-
« pice. Je voguai durant dix-sept jours, et pour-
« suivis heureusement ma route à travers les on-
« des; le dix-huitième jour j'apercevois déja les
« montagnes ombragées de cette île, et mon cœur

« s'abandonnoit à la joie. Infortuné! je devois
« éprouver bien des maux par la volonté du
« terrible Neptune. Bientôt il excita contre moi
« les vents impétueux, me ferma tous les che-
« mins, et bouleversa le vaste empire des mers.
« La fureur des vagues ne me permit pas de
« rester sur mon navire; en un instant il fut
« brisé par la tempête. Alors, nageant avec ef-
« fort, je fendis l'onde amère, jusqu'au moment
« où les vents et les flots me poussèrent contre
« le rivage; j'étois prêt à sortir de l'eau, lors-
« qu'une vague me jeta contre un roc énorme,
« endroit difficile et périlleux; j'évitai cet écueil,
« et, m'efforçant de nager encore, je parvins
« à l'embouchure du fleuve qui m'offrit un
« abord favorable, entièrement dégagé de ro-
« chers, et cependant à l'abri des vents. J'arri-
« vai sur cette plage en respirant à peine; lors-
« que la nuit fut venue, je m'éloignai du fleuve,
« je me couchai dans d'épaisses broussailles, et
« me couvris d'un grand amas de feuilles; alors
« un dieu fit couler dans mon sein le plus pro-
« fond sommeil. Là, caché sous ces feuilles,
« bien que mon cœur fût dévoré d'inquiétudes,
« je dormis toute la nuit, et presque tout le

« jour suivant. Le soleil étoit près de terminer « sa course quand je me réveillai. Ce fut alors « que j'aperçus les suivantes de votre fille, « jouant sur le rivage; cette princesse au mi- « lieu d'elles paroissoit comme une divinité. « J'implorai son secours, et lui reconnus cet es- « prit de sagesse qu'on n'espère pas rencontrer « dans un âge aussi tendre; car toujours les « jeunes gens manquent de prudence. Elle s'em- « pressa de m'offrir une nourriture abondante, « un vin fortifiant, et, m'ayant fait baigner « dans le fleuve, elle me donna ces habits. Telles « sont mes aventures; malgré mon chagrin, je « les ai racontées sans déguisement. »

« Étranger, reprit Alcinoüs, ma fille n'a point « accompli tout ce qu'elle devoit, puisqu'elle- « même ne vous a point conduit avec ses fem- « mes jusque dans mon palais; c'est elle cepen- « dant que vous avez implorée la première. »

« Grand roi, ne blâmez point votre fille gé- « néreuse, répond le sage Ulysse; elle m'avoit « ordonné de la suivre avec ses femmes, et c'est « moi qui ne l'ai pas voulu, par respect pour « cette princesse; je craignois aussi qu'à ma vue « la colère ne s'allumât dans votre ame; car

« nous tous, foibles humains qui rampons sur « la terre, nous sommes pleins de défiance. »

« Étranger, lui dit Alcinoüs, ne pensez pas « que mon cœur s'abandonne si légèrement à « la colère; le parti le plus juste est toujours le « meilleur. Ah! plût aux dieux, plût à Jupiter, « à Minerve, au puissant Apollon, qu'un héros « tel que vous, qui montre les mêmes senti- « ments que moi, voulût épouser ma fille, être « appelé mon gendre, et rester en ce pays! je « vous donnerois un palais, de grandes riches- « ses, si vous vouliez habiter parmi nous; mais « aucun des Phéaciens ne vous retiendra mal- « gré vos desirs : un tel dessein seroit odieux à « Jupiter. Demain donc je préparerai tout pour « votre départ; jusqu'à ce moment goûtez en « paix les douceurs du sommeil. Mes nauto- « niers, sillonnant les plaines liquides, vous « conduiront dans votre patrie, quel que soit « le pays où vous desiriez arriver, fût-il même « au-delà de l'Eubée, qui, dit-on, est bien « éloigné de nous. Déja plusieurs de nos Phéa- « ciens ont parcouru ces contrées, lorsqu'ils ac- « compagnèrent Rhadamanthe qui s'y rendoit « pour visiter Tityus, fils de la terre. En un seul

« jour ils firent sans peine ce long voyage, et « ramenèrent le héros dans ses foyers. Vous « connoîtrez vous-même combien mes vais- « seaux sont rapides, et combien mes jeunes « matelots sont habiles à frapper la mer de leurs « rames légères. »

A ces mots, Ulysse, transporté de joie, s'écrie en implorant les dieux :

« Grand Jupiter, puisse Alcinoüs accomplir « ses promesses! Sans doute alors il jouiroit sur « la terre d'une gloire immortelle, et moi je « pourrois enfin revoir ma patrie. »

C'est ainsi que ces deux héros discouroient ensemble. Cependant la belle Arété commande à ses femmes de dresser sous les portiques un lit recouvert de riches manteaux de pourpre, de tapis délicats, et de tuniques où brille un léger duvet. A l'instant, les captives sortent de la salle en portant des flambeaux. Quand elles ont avec le plus grand soin dressé cette couche moelleuse, elles viennent prévenir Ulysse.

« Hâtez-vous, étranger, lui disent-elles; ve- « nez goûter le repos, votre lit est préparé. »

Aussitôt le sage Ulysse se retire, impatient

de s'abandonner au sommeil, et se couche sur le lit superbe qui lui fut destiné sous le portique retentissant. Alcinoüs se retire aussi dans l'appartement le plus reculé du palais; et la reine son épouse, ayant préparé sa couche, repose auprès de lui.

FIN DU SEPTIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT HUITIÈME.

Dès que l'aurore, la fille du matin, eut brillé dans les cieux, Alcinoüs et le valeureux Ulysse s'arrachent au sommeil. Le roi s'empresse de conduire son hôte au lieu de l'assemblée qui devoit se tenir près des vaisseaux; et les deux héros s'asseyent sur des pierres que le temps a polies. Cependant la puissante Minerve parcouroit la ville sous la figure d'un des hérauts d'Alcinoüs; et, toujours occupée du retour d'Ulysse, elle adresse ces paroles à ceux qu'elle rencontre:

« Hâtez-vous, princes et chefs des Phéaciens,
« de vous rendre à l'assemblée, pour apprendre
« quel est cet étranger tout nouvellement arrivé
« dans le palais d'Alcinoüs. Il a long-temps erré

« sur les flots, et, par sa taille majestueuse, il « est semblable aux immortels. »

En parlant ainsi, la déesse excite l'intérêt et le desir des Phéaciens. Bientôt toute la place, tous les siéges, sont remplis d'hommes rassemblés; et chacun contemple avec admiration le noble fils de Laërte. Minerve répand une grace divine sur la tête et sur les épaules du héros; elle le fait paroître plus grand et plus fort, pour qu'il s'attire l'estime et le respect des Phéaciens, et qu'il triomphe dans les jeux où ces peuples devoient éprouver l'adresse et la vigueur d'Ulysse. Quand tous les citoyens sont réunis, Alcinoüs fait entendre ces mots au sein de l'assemblée :

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéa- « ciens; je vous dirai ce que m'inspire mon « cœur. Je ne sais quel est cet étranger qui, « battu par la tempête, est arrivé dans mon « palais; j'ignore s'il vient de quitter les peuples « de l'aurore ou du couchant; mais il nous de- « mande de le ramener dans sa patrie, et nous « supplie d'être favorables à ses vœux. Soyons « ce que nous avons été jusqu'à présent, et « songeons à lui procurer un heureux retour.

« jamais aucun étranger, venu dans ma maison,
« n'eut long-temps à gémir parmi nous dans
« l'attente de son départ. Hâtez-vous donc de
« lancer à la mer le meilleur de nos vaisseaux;
« choisissez cinquante-deux jeunes gens les plus
« habiles à fendre les vagues; qu'ils attachent
« les rames sur les bancs du navire, et vien-
« nent ensuite dans mon palais participer au
« festin que je veux donner à tous. Tels sont
« les soins que je confie aux plus jeunes; pour
« vous, princes, venez avec moi dans mes ri-
« ches demeures, m'aider à recevoir honora-
« blement cet étranger; qu'aucun de vous ne
« refuse de s'y rendre. Maintenant appelez Dé-
« modocus, ce chantre divin à qui les dieux
« inspirent les plus doux accents, et qui nous
« charme quand il fait entendre sa voix mélo-
« dieuse. »

En achevant ces mots, Alcinoüs s'avance vers son palais, et les princes suivent ses pas, tandis qu'un héraut va chercher Démodocus. Cinquante-deux jeunes gens, dociles aux ordres du roi, se rendent sur le rivage. Quand ils sont arrivés, ils lancent un navire sur les flots, dressent le mât, passent les rames dans des an-

neaux de cuir, déploient les blanches voiles, et conduisent le navire vers la haute mer. Puis ils se hâtent de se rendre dans les vastes demeures d'Alcinoüs; tous les citoyens remplissent les cours, les portiques et les salles du palais; les jeunes gens et les vieillards y sont rassemblés en foule. Alors Alcinoüs immole douze brebis, huit porcs aux dents éclatantes, et deux taureaux vigoureux. Bientôt on dépouille les victimes, on les divise en morceaux, et l'on prépare un festin splendide.

En ce moment arrive un héraut conduisant le chantre divin; les Muses qui le chérissoient lui dispensèrent à-la-fois et les biens et les maux; elles le privèrent de la vue, mais lui donnèrent une voix mélodieuse. Pontonoüs le place au milieu de l'assemblée, sur un siège enrichi de clous d'argent, et l'appuie contre une haute colonne; il suspend la lyre sonore au-dessus de la tête de Démodocus, et lui montre avec la main comment il pourra la prendre. Le héraut apporte ensuite une table polie, sur laquelle il dépose les viandes avec une coupe remplie de vin, pour que Démodocus boive au gré de ses desirs. Alors tous les convives portent les mains

vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, une Muse inspire à Démodocus de célébrer les faits éclatants des héros, et de redire un chant dont la renommée étoit montée jusque dans les cieux. D'abord il chante la querelle d'Ulysse et d'Achille, qui s'adressèrent des paroles injurieuses durant le festin d'un sacrifice. Le roi des hommes, Agamemnon, se réjouissoit que les chefs des Argiens fussent divisés : c'étoit l'accomplissement d'un oracle que lui révéla jadis Apollon, lorsque le heros, dans la ville sacrée de Pytho, franchit le seuil du temple pour consulter cette divinité; même alors il prévoyoit déja les malheurs qui menaçoient et les Troyens et les enfants de Danaüs par la volonté du grand Jupiter.

Tels étoient les chants de l'illustre Démodocus. Cependant Ulysse, de ses deux mains prenant son manteau de pourpre, en couvroit sa tête et cachoit son noble visage, de peur que les Phéaciens ne vissent les larmes qui couloient de ses yeux. Lorsque le chantre suspendoit ses accents, le héros séchoit ses pleurs, découvroit sa tête, et, remplissant une large coupe, il faisoit des libations aux dieux. Si Démodocus re-

commençoit, si les chefs des Phéaciens, charmés de l'entendre, l'engageoient à chanter encore, alors Ulysse de nouveau couvroit sa tête, et continuoit à pleurer. Il déroba la vue de ses larmes à tous les Phéaciens; mais Alcinoüs, assis près de lui, s'en aperçut: il entendoit son hôte soupirer avec amertume; et, s'adressant aussitôt à tous les convives:

« Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, puis-
« que nous avons assez long-temps goûté les
« plaisirs du repas et de la lyre, cette aimable
« compagne des festins, allons maintenant
« nous livrer à de nouveaux jeux, afin que l'é-
« tranger, de retour dans sa maison, puisse
« dire à ses amis combien nous surpassons tous
« les autres peuples dans les exercices du pu-
« gilat, de la lutte, de la course, et de la
« danse. »

A ces mots, il sort le premier de la salle, et tous les convives se hâtent de le suivre. Un héraut suspend à la colonne la lyre harmonieuse; ensuite tenant la main de Démodocus, il le conduit par la même route qu'avoient prise les plus illustres Phéaciens pour aller admirer les jeux. Bientôt ils arrivent dans une place publique,

où tous les citoyens étoient rassemblés en foule. Là paroissoient un grand nombre de jeunes gens pleins de force et d'adresse : Acronée, Ocyale, Élatrée, Nautès, Prymnée, Anchiale, Éretmès, Pontéus, Prorée, Thoon, Anabésine, Amphiale, fils de Polynée issu de Tectonis; Euryale, semblable au terrible Mars, et Naubolide qui par sa taille et sa beauté l'emportoit sur tous les Phéaciens après le généreux Laodamas. Là se trouvoient aussi les trois fils d'Alcinoüs: Laodamas, Halius, et le divin Clytonée. D'abord ils s'avancent pour disputer de vitesse à la course : une longue carrière s'étend devant eux. Tous les concurrents avec rapidité partent à-la-fois, en faisant voler la poussière dans la plaine; mais le plus prompt à franchir l'espace est le valeureux Clytonée. Autant que des mules traçant un sillon devancent les bœufs tardifs, autant Clytonée, lorsqu'il atteint le but, laisse derrière lui tous ses rivaux. Ensuite ils se livrèrent au terrible combat de la lutte: Euryale l'emporta sur les plus vaillants; Amphiale se montra le plus léger à la danse; Élatrée fut le plus habile à lancer le disque; au pugilat ce fut Laodamas, fils vaillant d'Alci-

noüs. Lorsque tous eurent pris part aux plaisirs de ces jeux divers, Laodamas s'adresse à ses compagnons, et leur dit :

« Mes amis, demandons à l'étranger s'il est « instruit dans nos jeux; il n'a point l'extérieur « d'un homme foible. Ses jambes, ses cuisses, « ses bras, son cou nerveux, annoncent une « mâle vigueur, et même il ne manque point « de jeunesse; mais peut-être est-il affoibli par « ses nombreuses fatigues; il n'est rien comme « les travaux de la mer pour épuiser les forces « d'un homme, quelque robuste qu'il puisse « être. »

« Laodamas, tu viens de parler avec sagesse, « reprend aussitôt Euryale. Va donc toi-même « provoquer l'étranger, et l'exciter par tes dis- « cours. »

A peine le fils d'Alcinoüs a-t-il entendu ces paroles, qu'il s'avance au milieu de l'assemblée, et se tournant vers le héros :

« Vénérable étranger, dit-il, entrez dans cette « lice, si vous savez quelqu'un de nos jeux; « mais sans doute vous les connoissez tous; « car il n'est pas de plus grande gloire pour un « homme que de triompher, soit à la course,

« soit à la lutte. Venez donc tenter quelque « combat nouveau, bannissez la tristesse de « votre ame, et croyez que votre départ ne sera « pas long-temps différé. Déja l'on a lancé le « navire à la mer, et vos rameurs sont tout « prêts. »

Alors le sage Ulysse lui répond en ces mots :

« Laodamas, pourquoi m'exciter à partager « vos jeux? mon esprit est bien plus occupé de « mes malheurs que de ces combats. Jusqu'à « ce jour j'ai beaucoup souffert; j'ai supporté « bien des peines, et maintenant, songeant sans « cesse à mon retour, je ne suis assis dans cette « assemblée que pour supplier Alcinoüs et tout « le peuple d'exaucer mes vœux. »

Alors Euryale se lève, et fait entendre ces paroles insultantes :

« Étranger, non sans doute tu n'es point un « de ces hommes vaillants dans les combats où « se distinguent les héros. Toujours sur les bancs « d'un navire, chef de quelques pirates obscurs, « tu ne songes qu'à tes profits; tu ne veilles que « sur les provisions du voyage, sur les produits « de tes rapines, et tu n'as point l'air d'un ath- « lète vigoureux. »

Ulysse, regardant Euryale avec des yeux remplis d'indignation :

« Jeune homme, lui dit-il, vous parlez inconsidérément, et sans doute, vous êtes sans expérience; je le vois, les dieux n'accordent point à chacun des mortels toutes leurs faveurs : la beauté, la sagesse et l'éloquence. Ainsi tel homme n'a point l'extérieur agréable; mais un dieu l'embellit du charme de la parole. A sa vue on est saisi de joie et d'admiration; il parle avec assurance, et cependant ses discours respirent une douce modestie; il triomphe dans les assemblées, et, quand il marche par la ville, on le regarde comme une divinité. Tel autre au contraire est par sa beauté semblable aux immortels; mais les graces du langage ne sont point répandues sur ses lèvres. Ainsi, jeune homme, vous êtes d'une beauté si parfaite qu'un dieu même n'y pourroit rien ajouter, mais votre esprit manque de sagesse; vos paroles outrageantes ont blessé mon cœur. Non, je ne suis point inhabile aux combats, comme vous l'avez dit; jadis je me distinguois entre les plus vaillants, lorsque, jeune encore, je me confiois en la force de mon bras; mais

« aujourd'hui je suis vaincu par l'infortune et « les douleurs; j'ai supporté les nombreux tra- « vaux de la guerre, et j'ai traversé des mers « orageuses; cependant, malgré les maux que « j'ai soufferts, je tenterai de nouveaux combats; « car vos reproches sont pleins d'amertume, et « vos discours ont réveillé mon courage. »

Il dit; et, sans quitter son manteau, le héros saisit un disque plus grand, plus épais et plus pesant que ceux des Phéaciens; il le fait tourner avec violence, et le jette d'un bras vigoureux. La pierre gronde dans les airs, et les Phéaciens, ces fiers navigateurs, étonnés d'une telle impétuosité, s'inclinent jusqu'à terre. Le disque vole, franchit ceux de tous les concurrents, et Minerve, sous la figure d'un mortel, marque elle-même la place que ce roc a frappée; puis elle s'écrie:

« Étranger, un aveugle pourroit en tâtonnant « distinguer votre disque; il n'est point con- « fondu dans la foule. Vous avez de beaucoup « devancé tous vos rivaux. Rassurez-vous sur la « victoire de ce combat; aucun des Phéaciens « ne pourra vous surpasser ni même vous at- « teindre. »

A ces mots, le sage Ulysse est rempli de joie, heureux de trouver dans l'assemblée un juge qui lui soit favorable. Alors, d'une voix plus douce, il dit aux Phéaciens :

« Atteignez ce but, jeunes héros; bientôt, je « l'espère, je lancerai tout aussi loin un disque « plus pesant encore. Mais si quelqu'un parmi « les Phéaciens est animé d'un noble courage, « qu'il vienne avec moi tenter un nouveau « combat. Je l'avouerai, vous avez allumé ma « colère. Je ne refuse aucun de vous, excepté « Laodamas : il est mon hôte; et quel homme « pourroit combattre celui qui l'accueille avec « amitié? Ce ne peut être qu'un méchant, un « insensé, qui dispute à son hôte le prix des « jeux chez un peuple étranger; c'est vouloir « son propre malheur. Pour tous les autres, je « n'en méprise, et n'en redoute aucun; je veux « montrer à tous ma force et mon adresse; je « ne suis point inhabile dans tous les jeux où se « distinguent les mortels; je sais manier avec « dextérité l'arc étincelant, et le premier de tous « je frapperois un héros ennemi, quoique je « fusse entouré de valeureux compagnons, tout « prêts à lancer leurs flèches. Le seul Philoctète

« l'emportoit sur moi, lorsqu'au milieu du peu-
« ple troyen les Grecs faisoient voler une grêle
« de dards ; mais je crois pouvoir triompher
« aujourd'hui de tous les hommes qui se nour-
« rissent des fruits de la terre; pourtant je ne
« le disputerois point en valeur aux héros des
« premiers âges, tels que fut Hercule ou le fort
« Euryte l'Échalien, eux qui luttèrent au com-
« bat de l'arc avec les immortels. Aussi le fier
« Euryte est-il mort, avant d'avoir atteint la
« vieillesse, dans son palais; Apollon irrité l'im-
« mola; car ce héros avoit osé le provoquer.
« Avec mon javelot j'atteins le but plus vite
« qu'un autre avec sa flèche. Toutefois à la
« course je craindrois d'être vaincu; j'ai con-
« sumé mes forces au milieu des flots; je suis
« resté long-temps sans nourriture quand la
« tempête eut submergé mon navire, et mes
« membres sont brisés de fatigues. »

Il dit; et tous les assistants gardent le si-lence; le seul Alcinoüs reprend en ces mots :

« Étranger, vos discours ne peuvent nous
« déplaire, vous avez voulu montrer quelle
« force vous est échue en partage, indigné que
« cet audacieux se soit levé dans l'assemblée

« pour vous outrager; il n'est personne ici qui
« ne reconnoisse votre valeur, et quiconque
« parle avec sagesse vous rendra justice. Mais
« écoutez, je vous en prie, afin qu'un jour,
« quand vous serez à table, entouré de votre
« épouse et de vos enfants, pour redire vos aven-
« tures à quelque héros, vous rappeliez à votre
« souvenir quelles furent nos vertus, et les de-
« voirs que nous a toujours imposés Jupiter de-
« puis les temps reculés où vécurent nos ancê-
« tres. Nous ne sommes point habiles au combat
« du ceste et de la lutte; mais nous sommes ra-
« pides à la course, et nous excellons à diriger
« un navire. Nous aimons les festins, le son de
« la lyre et les chœurs des danses; nous recher-
« chons les parures nouvelles; nous goûtons
« avec joie les délices du bain, et les douceurs
« du repos. Allons, jeunes danseurs phéaciens,
« commencez les jeux; que du moins l'étranger,
« de retour chez lui, puisse dire à ses amis com-
« bien nous l'emportons sur tous les autres peu-
« ples dans l'art de conduire un vaisseau, dans
« les danses et les chants mélodieux. Hâtez-vous
« d'apporter à Démodocus la lyre qui sans doute
« est restée dans mon palais. »

Ainsi parla le divin Alcinoüs. Aussitôt un héraut se léve pour aller chercher dans le palais du roi la lyre sonore; et l'on choisit neuf juges chargés de présider aux jeux. Ils font aplanir l'espace où doivent s'exécuter les danses, et tracent une vaste enceinte. Le héraut s'approchant, remet la lyre à Démodocus, qui se tient dans le milieu de l'assemblée. Autour de lui se rassemblent tous les jeunes gens à la fleur de l'âge et les plus exercés à la danse; bientôt leurs pieds frappent la terre. Alors Ulysse contemple avec surprise la brillante rapidité de ces mouvements, et son ame est saisie d'admiration.

Démodocus, en s'accompagnant avec sa lyre, chantoit les amours de Mars et de la belle Vénus, qui s'unirent en secret dans le palais de Vulcain. Vénus accepta de riches présents, et déshonora la couche de son époux; mais le soleil surprit ces deux amants, et se hâta de prévenir Vulcain. A cette nouvelle affreuse, le dieu vole à sa forge, en méditant une terrible vengeance. Il place sur un trône son énorme enclume, et forge des liens éternels que rien ne pouvoit ni rompre ni détacher. Quand il a préparé ces piéges, dans sa colère

contre le dieu Mars, il se rend à la chambre où fut placée sa couche nuptiale; il l'enveloppe depuis les pieds jusqu'au sommet, et répand de toutes parts ces nombreux liens aussi légers que les fils de l'araignée. Nul parmi les hommes, nul même parmi les dieux, n'auroit pu les apercevoir, tant ils étoient subtils et placés avec adresse. Ayant ainsi disposé ces rêts trompeurs, il feint d'aller à Lemnos, ville superbe, et de toutes ses contrées celle qu'il chérissoit davantage. Mars ne laisse point échapper cette occasion favorable; à peine l'a-t-il vu s'éloigner qu'il accourt dans les demeures de Vulcain, et brûle de s'unir à la belle Cythérée. En ce moment elle venoit de quitter son père, le puissant Jupiter, et se reposoit éloignée de tout témoin. Aussitôt Mars pénètre dans le palais, prend la main de Vénus, et lui dit ces mots:

« Venez sur cette couche, ô divinité chérie;
« et nous dormirons ensemble. Vulcain a quitté
« ces lieux; il est allé dans la ville de Lemnos,
« pour visiter les Sinthiens au barbare langage. »

Il dit; et ce doux repos parut plein de charmes à la déesse; tous les deux montent sur la couche nuptiale, et sont à l'instant enveloppés

par les filets qu'avoit forgés l'industrieux Vulcain. Leurs membres restent enchaînés; ils ne peuvent se dégager, et reconnoissent bientôt que toute fuite est impossible. Vulcain arrive auprès d'eux avant d'être allé dans la ville de Lemnos, car le soleil, observateur attentif, l'avoit prévenu. Le dieu se rend à sa demeure; son cœur est dévoré de chagrins; il s'arrête sur le seuil, saisi d'indignation; et, s'adressant à tous les dieux, il s'écrie d'une voix formidable:

« Puissant Jupiter, vous tous, dieux immor-
« tels, venez et soyez témoins des actions les
« plus honteuses, des attentats les plus inouis;
« parceque je suis boiteux, la fille de Jupiter, Vé-
« nus, ne cesse de m'accabler d'outrages; mais
« elle se livre au farouche Mars, parcequ'il est
« beau, rapide à la course; et je n'ai pas ces avan-
« tages. Pourtant ce n'est point à moi, mais à
« mes parents qu'il faut en attribuer la cause.
« Ah! devoient-ils me donner le jour! Accourez
« tous, voyez comme ils sont unis d'amour sur
« ma couche nuptiale; j'en frémis de rage. Cer-
« tes, je ne pense pas qu'ils veuillent désormais
« rester encore dans ce lâche repos, quelle que
« soit leur ardeur; les perfides voudroient bien

« maintenant ne plus dormir ensemble; mais ils « seront enchaînés par mes ruses jusqu'au jour « où le père de Vénus me rendra tous les pré- « sents que je lui donnai pour obtenir cette in- « digne épouse. Sa fille est belle sans doute, « mais elle est sans pudeur. »

Ainsi parle Vulcain. Tous les immortels alors se rassemblent dans ses brillants palais; on y voit accourir Neptune qui ceint la terre de ses ondes, le bienveillant Mercure, et le puissant Apollon; mais les déesses, retenues par la honte, ne quittèrent point leurs demeures. Cependant les dieux, source de toutes nos félicités, s'arrêtent sur le seuil de la chambre. Un rire bruyant éclate au sein de la troupe immortelle, lorsqu'ils aperçoivent les ruses de Vulcain; et tous disoient entre eux :

« Non, les méchantes actions ne prospèrent « jamais : la lenteur a vaincu la rapidité. Voilà « que le pesant Vulcain a saisi Mars, le plus « vite de tous les habitants de l'Olympe. Quoi- « que boiteux, Vulcain triomphe par ses arti- « fices, et Mars doit payer la dette de son crime. »

Tels étoient leurs discours. Alors Apollon adresse à Mercure ces paroles :

« Mercure, fils de Jupiter, vous le dispensa-
« teur de tous les biens, voudriez-vous, ainsi
« renfermé dans d'étroits liens, reposer sur cette
« couche auprès de la belle Vénus? »

« Oui, sans doute, puissant Apollon, répond
« le messager céleste, que je sois enchaîné dans
« des liens trois fois plus forts; dieux, et vous,
« déesses, soyez-en tous les témoins, je consens
« volontiers à dormir près de Vénus à la blonde
« chevelure. »

Il dit; et le rire éclate de nouveau parmi les habitants des cieux. Le seul Neptune, qui ne partage point cette joie, supplioit Vulcain de délivrer le dieu Mars.

« Moi-même, disoit-il, je garantis que Mars
« paiera la dette réclamée avec justice, en pré-
« sence de tous les immortels. »

« Formidable Neptune, reprend l'industrieux
« Vulcain, ne me donnez point de tels ordres.
« C'est une méchante caution que de répondre
« pour des méchants. Comment pourrai-je vous
« contraindre, même en présence des immor-
« tels, si par sa fuite il s'affranchit à-la-fois de
« sa dette et de ses liens? »

« O Vulcain, interrompt Neptune, si Mars

« en fuyant refuse de payer sa rançon, c'est moi-
« même qui l'acquitterai. »

« Certes, répond Vulcain, il ne seroit ni juste
« ni convenable de me refuser à votre parole. »

En disant ces mots, le dieu rompt les nœuds qu'il avoit formés. A peine les deux amants sont-ils délivrés de ces funestes liens, qu'ils s'échappent avec rapidité : Mars s'élance vers les contrées de la Thrace; Vénus, la déesse des ris, s'envole à Cypre, et se rend dans la ville de Paphos : c'est là qu'un bois sacré s'élève en son honneur, avec un autel chargé de parfums. Les Graces aussitôt s'empressent de la baigner, et de répandre sur elle une essence divine, qui même ajoute à la beauté des immortels; puis elles la revêtent d'une parure élégante et magnifique.

Ainsi chantoit l'illustre Démodocus; Ulysse goûtoit à l'entendre un charme ravissant, et tous les Phéaciens éprouvoient le même plaisir.

Cependant Alcinoüs engage ses deux fils, Halius et Laodamas à figurer seuls une danse dont nul ne pouvoit leur disputer le prix. Alors ils saisissent un superbe ballon couleur de pourpre, ouvrage de Polybe. Soudain l'un des deux,

se renversant en arrière, le jette jusqu'aux nues; l'autre, s'élançant de terre avec légèreté, l'atteint, et le renvoie sans efforts avant qu'il tombe à ses pieds. Après s'être essayés à lancer le ballon dans les airs, ils dansent en effleurant le sol, et font mille tours variés; les jeunes gens debout dans le cirque applaudissent à grand bruit, et de toutes parts s'élève un joyeux tumulte.

« Alcinoüs, ô le plus illustre des Phéaciens, « s'écrie Ulysse, vous m'aviez promis les plus « merveilleux danseurs, et c'étoit à juste titre; « je suis, en les voyant, saisi de surprise et d'ad- « miration. »

Il dit; et le héros Alcinoüs, ravi de cet éloge, fait entendre ces paroles au milieu de l'assemblée:

« Écoutez mes conseils, princes des Phéa- « ciens, cet étranger me semble être un homme « rempli de sagesse; il est juste de lui présenter « les dons de l'hospitalité. Douze chefs gouver- « nent le peuple, moi je suis le treizième, eh « bien! que chacun de nous lui donne un man- « teau superbe, une tunique et de plus un ta- « lent d'or. Hâtons d'apporter ici ces richesses,

« afin qu'après les avoir reçues l'étranger se « rende au repas du soir, en goûtant une douce « joie dans son cœur. Pour Euryale, il apai- « sera notre hôte par des excuses et par des pré « sents; car le discours qu'il a tenu n'étoit point « selon l'équité. »

Ainsi parle Alcinoüs; tous les Phéaciens approuvent son avis. Alors chacun envoie un héraut pour apporter les présents; mais Euryale, s'adressant au roi, lui parle en ces mots:

« Illustre Alcinoüs, oui je réparerai l'injure « faite à l'étranger. Je lui donnerai ce glaive « d'airain dont la poignée est d'argent, et le « fourreau d'un ivoire nouvellement travaillé; « sans doute qu'un tel présent sera pour lui d'un « grand prix. »

Aussitôt Euryale remet entre les mains d'Ulysse un glaive à la poignée d'argent, et lui dit:

« Salut, ô vénérable étranger; si j'ai proféré « quelques paroles inconsidérées, qu'elles s'en- « volent sur les ailes de la tempête. Puissent les « dieux vous accorder de revoir votre épouse, « votre patrie, ô vous, qui loin de vos amis avez « souffert tant de maux! »

« Vous aussi, cher Euryale, répond Ulysse à « l'instant, soyez heureux, et que les dieux vous « comblent de tous les biens. Puissiez-vous n'a- « voir jamais besoin du glaive que vous m'avez « offert, en apaisant mon ressentiment par de « douces paroles. »

Il dit, et met à son côté le glaive d'Euryale. Le soleil terminoit sa carrière, lorsque parurent les présents qu'apportoient les hérauts d'Alcinoüs. Ses fils reçoivent ces dons magnifiques, et les placent auprès de leur mère. Bientôt, précédés du roi, les Phéaciens entrent dans la salle, et s'asseyent sur des trônes; alors Alcinoüs dit à la reine :

« Ordonnez, chère épouse, qu'on apporte un « coffre précieux, le plus beau de tous, pour y « déposer à votre tour une tunique avec un « manteau. Commandez aussi qu'on mette sur « la flamme un vase d'airain, et faites tiédir « l'eau. Quand notre hôte se sera baigné, quand « il aura vu les présents que lui destinent les « Phéaciens, il goûtera les délices du repas, en « écoutant l'hymne qui sera chanté. Je veux en « outre lui donner aussi ma belle coupe d'or, « afin que toujours il se ressouvienne de moi

« quand il fera des libations aux dieux immor-
« tels. »

Aussitôt Arété commande à ses femmes de placer sur le foyer un large bassin; celles-ci s'empressent d'apporter un vase à trois pieds; elles y versent de l'eau, puis allument au-dessous le bois qu'elles ont rassemblé. Le feu bientôt enveloppe les flancs du large trépied, et l'onde commence à frémir. En ce moment on apporte des appartements d'Arété le coffre magnifique; la reine y dépose les habits et les talents d'or que les Phéaciens donnent à l'étranger. Elle y place aussi son présent, une riche tunique, un manteau; puis elle adresse au héros ces paroles:

« Examinez cette cassette précieuse; hâtez-
« vous de la sceller avec des nœuds secrets, pour
« qu'on ne vous dérobe rien pendant le voyage,
« lorsque, emporté sur votre navire, vous goû-
« terez les douceurs du sommeil. »

Ulysse aussitôt ferme cette riche cassette, et la scelle d'un nœud merveilleux que lui fit connoître l'ingénieuse Circé. Bientôt après l'intendante du palais le conduit au bain; il s'aperçoit avec joie qu'on a fait tiédir l'onde, plaisir

qu'il n'a point goûté depuis qu'il s'est éloigné des demeures de la belle Calypso. Maintenant on a pour Ulysse les mêmes soins que pour une divinité. Quand les esclaves ont baigné le héros, elles le parfument d'essences; puis le revêtent d'une tunique et d'un manteau superbe. Il quitte alors la chambre du bain, et se rend au milieu des chefs dans la salle du festin. Nausicaa, qui reçut des dieux une beauté ravissante, se tenoit debout à l'entrée de cette salle magnifique; dès qu'elle aperçut Ulysse, elle fut frappée d'étonnement, et lui dit :

« Je vous salue, noble étranger; quand vous « serez dans votre patrie, ressouvenez-vous de « moi; car c'est à moi la première que vous de- « vez d'avoir conservé la vie. »

« Nausicaa, fille du magnanime Alcinoüs, « lui répond le sage Ulysse, puisse Jupiter, le « formidable époux de Junon, me permettre « d'aborder dans ma patrie, de revoir l'instant « desiré du retour, et sans cesse je vous implo- « rerai comme une divinité! car c'est vous qui « m'avez sauvé la vie, jeune vierge. »

Il dit, et va s'asseoir sur un trône auprès d'Alcinoüs. Bientôt on distribue les parts du festin,

et l'on verse le vin dans les coupes. Alors un héraut s'approche en conduisant le chantre mélodieux Démodocus honoré par tous les Phéaciens; il le place au milieu des convives, et l'appuie contre une colonne élevée. Ulysse appelle ce héraut, et, divisant le dos succulent d'un sanglier, morceau d'honneur qu'on venoit de lui servir:

« Héraut, dit-il, portez cette chair délicate à « Démodocus; dites-lui combien je suis touché « de ses accents, malgré la tristesse qui m'ac- « cable. De tous les mortels, ces chantres mer- « veilleux sont les plus dignes de nos respects et « de nos honneurs; les Muses leur enseignent « des chants sublimes, et prodiguent toutes « leurs faveurs à ces hommes divins. »

Aussitôt le héraut prend le dos du sanglier, et le place devant Démodocus, qui le reçoit avec reconnoissance. Alors tous les convives étendent les mains vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont apaisé la faim et la soif, le prudent Ulysse, se tournant vers Démodocus, lui parle en ces mots:

« Démodocus, de tous les hommes c'est vous « que j'honore le plus; car vous fûtes instruit

« par une Muse, fille de Jupiter, ou par Apollon « lui-même; vous racontez admirablement les « funestes destinées des Grecs, tout ce qu'ils « ont entrepris, tout ce qu'ils ont souffert, et « les travaux qu'ils accomplirent. On diroit que « vous étiez témoin de ces aventures, ou que « vous les avez apprises de quelque Argien. « Continuez vos récits, chantez-nous ce cheval « de bois que construisit Épéus avec le secours « de Minerve. Dites-nous par quel stratagème « Ulysse emmena jusque dans la citadelle cette « vaste machine toute remplie des guerriers il- « lustres qui renversèrent Ilion. Si vous nous « rapportez ces faits avec exactitude, je procla- « merai par toute la terre qu'Apollon lui-même « vous inspira ces chants sublimes. »

Aussitôt Démodocus, plein du dieu qui l'inspire, fait entendre sa voix. Il dit d'abord comment les Grecs feignirent de s'embarquer, après avoir livré leur camp aux flammes; mais déja les plus hardis, sous la conduite du vaillant Ulysse, étoient au milieu de la ville, tous enfermés dans les flancs du cheval que les Troyens eux-mêmes avoient traîné jusqu'à la citadelle. C'est là qu'il fut placé. Les citoyens d'Ilion assis

à l'entour délibéroient sur le parti qu'il falloit prendre, et proposèrent trois avis différents: les uns vouloient qu'avec le fer on sondât les profondeurs de ce colosse énorme; d'autres, que du haut de la citadelle on le précipitât sur les rochers; d'autres enfin demandoient qu'il fût considéré comme une offrande agréable aux dieux. C'est le dernier avis qui devoit l'emporter; car le destin avoit résolu la ruine de Troie, sitôt que ses murs recéleroient cet énorme cheval où s'étoient cachés les plus illustres des Argiens, pour porter à leurs ennemis le carnage et la mort. Démodocus redit comment les fils des Grecs, sortis en foule de ces embûches ténébreuses, ravagent le malheureux Ilion; il peint tous ces héros renversant à l'envi cette cité superbe; mais sur-tout il chante les exploits d'Ulysse, qui, semblable au dieu Mars, se précipite, avec le divin Ménélas, contre le palais de Déiphobe; il dit quels affreux combats ce guerrier eut à soutenir, et comment il en sortit vainqueur par l'assistance de la bienveillante Pallas.

Tels sont les chants de Démodocus. A ces souvenirs, Ulysse fond en larmes; elles s'échap-

pent de ses yeux, et baignent son visage. Ainsi pleure une femme attachée au corps de son époux qui périt au pied des remparts en repoussant l'heure fatale loin de ses enfants et de sa patrie. A l'aspect de ce cadavre encore palpitant, elle pousse des cris lamentables. Les ennemis lancent contre elle une grêle de traits, la saisissent, l'emmènent en esclavage pour la livrer à d'indignes travaux, et dans sa douleur amère ses joues sont inondées de pleurs; de même Ulysse verse des larmes abondantes. Cependant il dérobe son trouble à tous les convives; le seul Alcinoüs, assis près de lui, s'en aperçoit, et, l'entendant soupirer avec amertume, il parle en ces mots:

« Écoutez-moi, princes et chefs des Phéa-
« ciens, que Démodocus suspende les accents
« de sa lyre harmonieuse; ses chants ne plai-
« sent pas également à tous. Depuis que le re-
« pas est terminé, depuis que ce chantre divin
« a fait entendre sa voix, notre hôte n'a pas
« cessé de soupirer. Sans doute un profond cha-
« grin s'est emparé de son ame. Que Démodocus
« cesse donc de chanter. Tous ensemble goû-
« tons ici le même plaisir, ceux qui donnent

« l'hospitalité comme celui qui la reçoit; c'est
« le parti le plus généreux et le meilleur, puis-
« que déja pour ce vénérable étranger nous
« avons ordonné les apprêts du départ, et pré-
« paré ces doux présents que nous lui donnons
« avec amitié. Le suppliant est comme un frère
« pour quiconque garde encore quelques senti-
« ments dans son ame. Mais vous, étranger, ne
« me dissimulez point ce que je vous deman-
« derai. Vous devez parler avec franchise. Dites
« moi de quel nom vous appeloit votre père,
« votre mère, et vos plus proches voisins. Il
« n'est personne parmi les mortels, soit un
« homme obscur, soit un homme illustre, qui
« reste sans nom au moment de sa naissance :
« tous nous en recevons un quand nos parents
« nous donnent le jour. Dites-moi quel est votre
« pays, quels sont vos concitoyens, quelle ville
« vous habitez, afin que de leur propre mou-
« vement nos vaisseaux vous y conduisent. Les
« navires phéaciens n'ont besoin ni de pilote,
« ni de gouvernail, comme ceux des autres na-
« tions, mais ils devinent la pensée des hom-
« mes; ils connoissent les villes et toutes les
« contrées de la terre; ils sillonnent avec ra-

« pidité les vagues, et, toujours enveloppés d'un
« nuage épais, ils ne redoutent ni les écueils ni
« les orages. Cependant mon père Nausithoüs
« me prédit autrefois que Neptune s'irriteroit
« contre nous, parceque, sans crainte du péril,
« nous reconduisions tous les étrangers dans
« leur patrie; il ajoutoit qu'un de nos vaisseaux
« à son retour périroit au sein des mers, et
« qu'une haute montagne, tombant sur notre
« ville, la couvriroit tout entière. Telles étoient
« les prédictions du vieillard. Mais Neptune à
« son gré peut exécuter ses menaces, ou les
« laisser sans effet, j'accomplirai mon dessein.
« Racontez-nous donc avec détail tous les lieux
« que vous avez parcourus, tous les hommes
« que vous avez visités; parlez-nous de ces peu-
« ples divers, et de leurs villes opulentes; dites-
« nous s'ils étoient cruels, sauvages, injustes,
« ou s'ils exerçoient l'hospitalité, si leurs mœurs
« étoient agréables aux dieux; expliquez-nous
« enfin pourquoi vous pleurez, pourquoi vous
« gémissez au fond de l'ame quand vous en-
« tendez parler des Argiens, des enfants de Da-
« naüs, et de la chute d'Ilion. Les dieux ont
« permis sa ruine, et la mort d'un grand nom-

« bre de héros, afin que la poésie en tirât des
« leçons utiles aux siècles à venir. Auriez-vous
« perdu sous les remparts de Troie quelque pro-
« che parent, ou bien un beau-père, un gendre
« valeureux, objets qui nous sont les plus chers
« après ceux de notre sang et de notre famille?
« Auriez-vous vu périr un compagnon géné-
« reux et vaillant? car ce qui pour nous n'est
« pas moins précieux qu'un frère, c'est un ami
« plein de sagesse et de prudence. »

FIN DU HUITIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT NEUVIÈME.

« Illustre et puissant Alcinoüs, lui répondit « Ulysse, combien il est doux d'entendre un « homme tel que Démodocus, qui par le charme « de sa voix est égal aux dieux mêmes. Non, « rien, je pense, n'est plus agréable que le spec- « tacle de tout un peuple se livrant à la joie, et « de ces convives assis autour d'une table char- « gée de pains et de mets délicats, écoutant « avec admiration ce chantre harmonieux, « tandis que l'échanson puise le vin dans les ur- « nes, le porte de toutes parts, et remplit les « coupes en abondance. Oui, c'est là pour mon « cœur l'image d'une félicité parfaite. Mais, hé- « las! puisque votre desir est d'apprendre mes « lamentables infortunes, c'est vouloir redou- « bler mes larmes et mes soupirs. Par où com-

« mencer, comment poursuivre et terminer ce « récit ? Les dieux m'ont accablé de tant de « maux! Toutefois je vous dirai quel est mon « nom; car, si j'évite un destin funeste, je veux « que nous restions toujours unis par les nœuds « de l'hospitalité, quoique mes demeures soient « éloignées de ces lieux. Je suis Ulysse, fils de « Laërte; mes nombreux stratagèmes m'ont ac- « quis quelque renommée parmi les hommes, « et ma gloire est parvenue jusque dans l'O- « lympe. J'habite l'île d'Ithaque où s'élève le « mont Nérite, qui porte sur son sommet des « arbres chargés de feuillages. Ma patrie est en- « vironnée d'autres îles nombreuses et fertiles, « toutes rapprochées entre elles : Dulichium, « Samé, Zacynthe ombragée de forêts; ces îles « sont situées vers l'orient et le midi; celle d'I- « thaque, plus voisine du pôle et peu distante du « continent, est hérissée d'âpres rochers; mais « elle nourrit une jeunesse vigoureuse. Je ne « puis voir un autre pays qui me soit plus doux « que ma patrie. La nymphe Calypso m'a long- « temps retenu dans ses grottes profondes, de- « sirant avec ardeur que je devinsse son époux; « de même l'astucieuse Circé, qui règne dans

« l'île d'Éa, vouloit aussi me retenir dans son « palais, et s'unir à moi pour toujours; mais « elles ne persuadèrent point mon cœur. Non, « rien n'est plus cher à l'homme que sa patrie « et ses parents, quand bien même il habite- « roit les plus riches demeures dans une terre « étrangère. Mais, puisque vous le desirez, je « vous raconterai mes pénibles voyages, et tous « les malheurs que m'envoya Jupiter quand j'a- « bandonnai les rivages de Troie.

« En quittant Ilion, les vents me portèrent « vers la ville d'Ismare dans le pays des Cico- « niens. Je ravageai cette ville, et fis périr ses « habitants. Nous enlevâmes leurs épouses; « nous recueillîmes d'immenses richesses, et « nous les partageâmes avec tant de justice que « nul de mes compagnons ne se retira sans avoir « une part égale au butin. Je les exhortois à « fuir promptement; mais les insensés ne vou- « lurent point m'obéir, et, buvant le vin à plei- « nes coupes, ils immoloient sur le rivage les « troupeaux de bœufs et de brebis. Cependant « quelques Ciconiens échappés à notre glaive « appellent d'autres Ciconiens leurs voisins les « plus proches; ceux-ci, nombreux et vaillants,

« habitoient l'intérieur des terres : pleins d'a-
« dresse à combattre leurs ennemis du haut
« d'un char, ils savoient de même les attaquer
« de pied ferme. Bientôt ils accourent en aussi
« grand nombre que les feuilles et les fleurs
« dans la saison du printemps. Alors la terrible
« volonté de Jupiter se déclare contre nous,
« malheureux! et nous menace des plus grands
« maux. Mes compagnons, rangés en ordre de-
« vant la flotte, soutiennent un violent com-
« bat; les deux partis, armés de lances d'airain,
« s'attaquent avec fureur. Durant tout le ma-
« tin, et tant que s'éléve l'astre sacré du jour,
« nous résistons à nos ennemis, quoique supé-
« rieurs en nombre; mais quand cet astre dé-
« cline, et raméne l'heure où l'on délie les bœufs,
« les Ciconiens fondent sur les Grecs, et les
« mettent en fuite. Chacun de mes vaisseaux
« perdit six guerriers, les autres échappèrent à
« la mort.

« Nous nous rembarquons, heureux d'éviter
« le trépas, mais le cœur navré d'avoir perdu
« nos compagnons; et nous ne nous éloignons
« de ces bords qu'après avoir appelé trois fois ces
« amis infortunés qui périrent sur le champ de

« bataille par le fer des Ciconiens. Peu d'instants
« après, Jupiter excite contre nous l'impétueux
« Borée, accompagné d'une affreuse tempête.
« D'épais nuages enveloppent en même temps et
« la terre et les ondes; la nuit tout-à-coup tombe
« des cieux. Nos vaisseaux emportés au loin ne
« tiennent plus de route certaine; les voiles sont
« déchirées en lambeaux par la violence de l'o-
« rage; nous les plions aussitôt, et, pour éviter
« la mort, nous dirigeons la flotte vers le plus
« prochain continent. Pendant deux jours et
« deux nuits, nous restons sur cette rive, acca-
« blés de fatigues et de douleurs; le troisième
« jour, dès que brille l'aurore, nous dressons
« les mâts, nous déployons les voiles, et remon-
« tons dans les navires, guidés par les vents et
« les pilotes. J'espérois enfin arriver heureuse-
« ment dans ma patrie, lorsqu'en doublant le
« cap Malée, Borée et les rapides courants de la
« mer m'égarent une seconde fois, et m'éloi-
« gnent de Cythère.

« Pendant neuf jours je fus emporté par les
« vents contraires, et le dixième j'abordai dans
« l'île des Lotophages, qui se nourrissent de la
« fleur d'une plante. Nous descendons sur le

« rivage; nous puisons l'eau des fontaines, et mes « compagnons prennent le repas près des na- « vires. Quand ils ont achevé de manger, je « choisis deux hommes vaillants; je les envoie « avec un héraut, afin de reconnoître cette con- « trée, et de s'informer quels mortels l'habi- « toient. Ces peuples se nommoient Lotopha- « ges: bien loin de donner la mort à mes com- « pagnons, ils leur présentent du lotos; et ceux « d'entre eux qui goûtèrent de ce fruit délec- « table ne vouloient plus y renoncer, ni se rem- « barquer avec moi; mais desirant rester avec « les Lotophages, pour se nourrir de lotos, ils « avoient oublié la patrie; cependant je les force, « malgré leurs desirs, de rentrer dans leurs « vaisseaux, et les attache avec des liens d'osier « aux bancs des rameurs. J'ordonne aussitôt à « mes autres compagnons de monter sur nos « légers navires, de peur qu'eux-mêmes, en « mangeant du lotos, n'oublient aussi la patrie. « Alors tous se placent sur les bancs, et de leurs « rames frappent en ordre la mer blanchis- « sante.

« Nous quittons à regret ce rivage, et bientôt « nous abordons dans l'île des Cyclopes, géants

« énormes qui vivent sans lois. Pleins de con-
« fiance envers les dieux, ils ne sément au-
« cune plante, et ne labourent point la terre:
« en ces lieux, l'orge, le froment, et les vignes
« qui, chargées de grappes, leur donnent un
« vin délicieux, croissent naturellement, fécon-
« dés par les pluies de Jupiter. Jamais ils ne s'as-
« semblent entre eux, ni pour tenir le conseil,
« ni pour rendre la justice; mais ils vivent dis-
« persés ou sur les sommets des montagnes, ou
« dans les grottes profondes. Chacun d'eux gou-
« verne à son gré ses enfants et son épouse, sans
« prendre aucun soin des autres habitants.

« Vis-à-vis du port, à quelque distance du
« pays des Cyclopes, est une île de peu d'éten-
« due, ombragée de forêts, où naissent en grand
« nombre les chèvres sauvages; elles n'y sont
« jamais troublées par la présence des hom-
« mes, et jamais les chasseurs, qui parcou-
« rent avec tant de fatigues les bois et les som-
« mets des montagnes, n'ont visité cette île. On
« n'y voit aucun berger conduisant ses trou-
« peaux, aucune trace de labourage. Le pays,
« privé d'hommes, reste toujours sans semence
« et sans culture; mais les chèvres y paissent en

« grande abondance; car les Cyclopes ne pos-
« sèdent point de navires dont les proues bril-
« lent d'un rouge éclatant; et chez eux il n'est
« point d'ouvrier qui sache construire les vais-
« seaux. S'ils avoient équipé des flottes, ils au-
« roient accompli de grandes entreprises, au-
« roient visité des terres lointaines, comme la
« plupart des mortels qui tour-à-tour avec leurs
« navires franchissent l'étendue des mers, et
« bientôt ils auroient peuplé cette île : elle
« n'est point stérile, et porteroit aisément les
« fruits de chaque saison. Là, sur le rivage de
« la mer s'étendent de riches prairies arrosées
« par mille ruisseaux. Là, sans doute, les vi-
« gnes donneroient des raisins pendant toute
« l'année, le labourage seroit facile, et produi-
« roit au temps des blés de vastes moissons,
« tant le terrain est d'une heureuse fécondité.
« Cette île possède encore un port commode
« où jamais il n'est besoin de cordages. Jamais
« on y jette l'ancre; jamais par aucun lien on
« n'attache les navires : quand ils abordent en
« ces lieux, ils y restent jusqu'à ce que les nau-
« toniers desirent partir, et qu'ils soient poussés
« par les vents favorables.

« A l'extrémité de ce port, une fontaine rou-
« lant ses eaux limpides s'échappe du creux d'un
« rocher, et tout autour s'élévent de hauts peu-
« pliers. C'est en ces lieux que nous arrivâmes. Un
« dieu nous y conduisit durant la nuit obscu-
« re : aucun objet ne frappoit alors notre vue;
« d'épais brouillards enveloppoient nos vais-
« seaux, et la lune cachée par les nuages ne
« brilloit plus dans les cieux. Nul d'entre nous
« n'avoit découvert cette île, et même nous
« n'aperçûmes point avant d'être abordés les
« flots énormes qui se brisoient contre le ri-
« vage. Dès que nos navires sont entrés dans le
« port, nous descendons sur le bord de la mer,
« et goûtons le sommeil jusqu'au retour de
« l'aurore.

« Le lendemain, aux premiers rayons du jour,
« nous parcourons la contrée, ravis d'étonne-
« ment. Alors les nymphes, ces filles du puis-
« sant Jupiter, nous envoient du haut des mon-
« tagnes un grand nombre de chévres pour le
« repas de mes compagnons. Aussitôt nous ap-
« portons de nos vaisseaux les arcs recourbés,
« les longues flèches, et nous nous partageons
« en trois bandes. Un dieu nous accorde en peu

« de temps une chasse abondante. J'avois douze
« navires; chacun d'eux obtint neuf chèvres en
« partage; mes compagnons en choisirent dix
« pour moi seul. Pendant tout le jour, jusqu'au
« coucher du soleil, nous savourons les mets
« abondants, et le vin délectable; celui qui res-
« toit dans notre flotte n'étoit point épuisé;
« car nous en remplîmes une grande quantité
« d'urnes profondes quand nous ravageâmes la
« ville des Ciconiens. Cependant nous décou-
« vrions à quelque distance le pays des Cyclo-
« pes; nous apercevions la fumée qui s'élevoit
« de leurs demeures, et nous entendions leurs
« voix mêlées aux bêlements des chèvres et des
« brebis. Quand le soleil eut terminé sa carrière,
« et que vinrent les ténèbres du soir, nous nous
« couchâmes sur le rivage de la mer; mais dès
« le retour de la brillante aurore, je rassemble
« tous les miens, et leur dis:

« Restez en ces lieux, ô mes amis fidèles,
« tandis qu'avec mon navire, et suivi seulement
« des compagnons qui le montent avec moi,
« j'irai reconnoître quel est ce peuple voisin. Je
« saurai si ce sont des hommes cruels, sauvages,
« et méprisant la justice, ou s'ils accueillent les

« étrangers, et s'ils forment des pensées agréa-
« bles aux dieux. »

« En achevant ces mots, je monte dans le
« navire; j'ordonne à mes compagnons de me
« suivre, et de délier les cordages. Aussitôt ils
« exécutent mes volontés, et tous, assis en or-
« dre, ils frappent de leurs rames la mer blan-
« chissante. Lorsque nous touchons à l'île voi-
« sine, nous apercevons sur le bord de la mer
« une vaste grotte, ombragée par un bois épais
« de lauriers, dans laquelle reposoient de nom-
« breux troupeaux de chèvres et de brebis; cette
« grotte étoit fermée par une haute enceinte de
« rochers enfoncés dans le sein de la terre; tout
« autour s'élevoient de grands pins et des chênes
« à la verte chevelure. Là demeuroit un énorme
« géant, qui solitaire faisoit paître au loin ses
« troupeaux. Il ne fréquentoit point les autres
« Cyclopes; mais, vivant toujours à l'écart, il
« ne connoissoit que la violence, et ressembloit
« bien moins aux hommes qui se nourrissent
« des fruits de la terre, qu'à ces hautes monta-
« gnes dont le sommet couvert de forêts domine
« toutes les montagnes voisines.

« Je dis à mes compagnons de m'attendre et

« de garder le navire; seulement j'en choisis
« douze des plus vaillants, et je descends avec
« eux sur le rivage; mais j'emporte une outre
« remplie d'un vin délicieux que m'avoit donné
« Maron, fils d'Évanthée, et prêtre d'Apollon.
« Il vivoit dans la ville d'Ismare; pour honorer
« son divin caractère, nous le protégeâmes, lui,
« son épouse, et ses enfants; ce pontife habi-
« toit le bois sacré d'Apollon. Il me combla de
« présents magnifiques; il me donna sept ta-
« lents d'or, une coupe d'argent, et remplit
« douze urnes d'un vin délectable et pur, breu-
« vage digne des dieux. Aucune de ses esclaves,
« aucun de ses serviteurs, mais lui, sa femme,
« et l'intendante du palais, étoient les seuls qui
« le connoissoient. Lorsqu'il buvoit de ce vin dé-
« licieux, quoiqu'on n'en versât qu'une mesure
« sur vingt mesures d'eau, la coupe exhaloit
« encore un suave parfum; nul ne pouvoit ré-
« sister au charme de cette douce liqueur. J'en
« remplis donc une outre, et l'emporte avec les
« autres provisions; car j'avois quelques pres-
« sentiments au fond du cœur que nous allions
« rencontrer un homme d'une force extraordi-
« naire, un cruel méprisant la justice et les lois.

« Bientôt nous arrivons près de son antre,
« mais nous ne l'y trouvons point; car il avoit
« conduit aux pâturages ses superbes troupeaux.
« Alors, pénétrant dans la caverne, nous ad-
« mirons tous les objets qu'elle contient : les
« paniers de jonc plioient sous le poids des fro-
« mages; les chevreaux et les agneaux remplis-
« soient la bergerie, mais ils étoient séparés
« dans différentes enceintes. D'un côté se trou-
« voient ceux qui naquirent les premiers; d'un
« autre étoient les moins grands; enfin il avoit
« mis à part les plus foibles qui ne venoient
« que de naître. On voyoit rangés en ordre de
« grands vases remplis de crême, et de vastes
« bassins où le Cyclope devoit traire le lait. Mes
« compagnons me supplioient d'enlever quel-
« ques fromages, et de partir; ils m'exhortoient
« à conduire dans notre vaisseau des chèvres,
« des brebis, et de me rembarquer à l'instant :
« je ne me laissai point persuader; c'étoit pour-
« tant le parti le plus sage; mais je voulois con-
« noître ce Cyclope, et savoir s'il m'accorderoit
« l'hospitalité; sa présence, hélas! devoit être
« bien funeste à mes compagnons.

« Nous allumons du feu; nous faisons les sa-
« crifices, et mangeons quelques uns de ses fro-
« mages; puis, restant assis dans l'intérieur de
« la caverne, nous attendons jusqu'à ce qu'en-
« fin le Cyclope arrive des champs. Il portoit
« un énorme fardeau de bois desséché pour ap-
« prêter son repas; il le jette à terre en dehors
« de la caverne, et sa chute produit un bruit si
« terrible, que tous épouvantés nous fuyons
« jusqu'au fond de l'antre. Puis il fait entrer
« avec lui dans cette vaste grotte les troupeaux
« dont il veut traire le lait, laisse les boucs et
« les beliers errer dans l'enceinte extérieure; et,
« pour fermer sa demeure, il soulève un énorme
« rocher; vingt-deux chariots à quatre roues
« n'auroient pu l'arracher du sol, tant étoit im-
« mense cette pierre qu'il place à l'entrée de la
« caverne. Alors il s'assied, et commence par
« traire les brebis, les chèvres bêlantes, et rend
« ensuite les agneaux à leurs mères. Il fait cail-
« ler la moitié de ce lait, le dépose dans des
« corbeilles tressées avec soin, et met l'autre
« moitié dans des vases pour se désaltérer; c'est
« la boisson qu'il destine à son repas du soir.

« Ces apprêts terminés, près d'allumer le feu,
« le Cyclope nous aperçoit, et nous adresse aus-
« sitôt ces paroles :

« Étrangers, qui donc êtes-vous? D'où venez-
« vous à travers les plaines humides? Voyagez-
« vous pour votre négoce; ou bien errez-vous
« comme des pirates qui parcourent les mers
« en exposant leur vie, et portant le ravage
« dans des contrées lointaines? »

« Il dit; nos cœurs sont glacés d'épouvante
« quand nous entendons cette voix formidable,
« et que nous apercevons cet affreux colosse;
« pourtant je me rassure, et lui réponds ainsi :

« Nous sommes des Grecs qui depuis notre
« départ d'Ilion, emportés par les vents con-
« traires, avons parcouru la vaste étendue de
« l'Océan. Malgré notre impatience de revoir
« nos foyers, après avoir perdu notre route, nous
« arrivons en ces lieux par des chemins incon-
« nus; ainsi l'a voulu Jupiter. Nous nous glo-
« rifions d'être les soldats d'Agamemnon, fils
« d'Atrée, dont la gloire aujourd'hui retentit
« de toutes parts sous la voûte des cieux, tant
« est grande la ville qu'il a renversée, et nom-
« breuses les armées qu'il a vaincues. Nous ve-

« nons cependant embrasser vos genoux; ac-
« cordez-nous l'hospitalité; donnez-nous les
« présents qu'il est juste d'offrir aux étrangers.
« Puissant héros, respectez les dieux; songez
« que nous sommes vos suppliants. Jupiter hos-
« pitalier est le vengeur des hôtes malheureux;
« ce dieu protége les étrangers, et les rend di-
« gnes de nos respects. »

« Telles furent mes paroles; mais lui, dont le
« cœur étoit sans pitié, me répondit aussitôt:

« Étranger, tu n'es qu'un insensé; sans doute
« il faut que tu viennes des pays les plus loin-
« tains, toi qui m'ordonnes de craindre et de
« respecter les dieux; sache que les Cyclopes ne
« s'inquiètent point de Jupiter, ni de tous les
« immortels; nous sommes plus puissants que
« ces divinités. Ne pense pas que, pour éviter
« le courroux de Jupiter, j'épargne ni toi, ni
« tes compagnons, si tel n'est point mon desir.
« Mais dis-moi maintenant où tu laissas ton
« navire; apprends-moi s'il est à l'extrémité de
« l'île, ou sur la rive prochaine; je veux le sa-
« voir. »

« Il me parloit ainsi pour m'éprouver; mais
« ma prudence ne m'abandonna point, et je lui

« répondis à mon tour par ces paroles trom-
« peuses :

« Le puissant Neptune a brisé mon navire
« contre un rocher, au moment où j'allois tou-
« cher le promontoire qui s'élève sur les bords
« de votre île; les vents et les flots en ont dis-
« persé les débris : moi seul et ces infortunés
« avons évité le trépas. »

« Le cruel ne répond point à ce discours;
« mais il étend ses bras, en se précipitant sur
« mes compagnons. Il en saisit deux, et les
« écrase contre la pierre, comme de jeunes
« faons; leur cervelle rejaillit au loin, elle inonde
« la terre. Le Cyclope alors coupe les membres
« palpitants, prépare son horrible festin, et,
« semblable au lion des montagnes, il dévore
« mes compagnons, sans laisser aucun vestige
« ni de la chair, ni des os, ni des entrailles. A la
« vue de ces forfaits, nous élevons en pleurant
« les mains vers Jupiter, et le désespoir s'empare
« de nos ames. Quand le Cyclope a rempli son
« vaste corps de chair humaine, il boit un lait
« pur; puis il se couche dans la caverne, et s'é-
« tend au milieu de ses troupeaux. En ce mo-
« ment, poussé par ma valeur, je voulois, armé

« du glaive que je portois à mon côté, m'appro-
« cher du monstre, le frapper dans le sein, et
« lui percer le cœur; mais une autre pensée m'ar-
« rêta; notre mort étoit inévitable si j'eusse
« exécuté ce projet; car tous nos efforts réunis
« ne pouvoient ébranler cette énorme pierre
« qui fermoit la caverne. Nous attendîmes donc
« en soupirant le retour de l'aurore.

« Le lendemain, aux premiers rayons du jour,
« le Cyclope allume du feu, trait ses brebis avec
« le plus grand soin, et rend ensuite les petits
« agneaux à leurs mères. Ces apprêts terminés,
« il saisit encore deux de mes compagnons, et
« les dévore. Quand sa faim est assouvie, vou-
« lant faire sortir ses riches troupeaux, il enlève
« sans effort la porte de l'antre, et la replace avec
« autant de facilité que le couvercle d'un car-
« quois. Le Cyclope alors, au son prolongé d'un
« aigre sifflement, disperse ses grasses brebis par
« toute la montagne. Resté dans la caverne, je
« méditois d'affreux desseins de vengeance, es-
« pérant que Minerve m'en accorderoit la gloi-
« re. Voici le parti qui me sembla le meilleur:
« au fond de l'étable je découvris l'énorme
« branche d'un verdoyant olivier, que le Cy-

« clope avoit coupée pour aider ses pas quand « elle seroit desséchée; nous la comparions au « mât d'un large et pesant navire qui doit un « jour sillonner les flots, tant elle nous parut « immense. J'en coupe aussitôt la hauteur de « plusieurs coudées, et commande à mes com- « pagnons de la dégrossir; quand elle est suffi- « samment polie, j'en aiguise la pointe, la fais « durcir au feu d'un ardent foyer, et, pour la « cacher, je la place sous de grands tas de fu- « mier amoncelés dans la bergerie. J'ordonne « ensuite à mes compagnons de tirer au sort « ceux qui viendront avec moi plonger ce pieu « dans l'œil du Cyclope quand il goûtera les « douceurs du sommeil; le sort en désigne qua- « tre, que moi-même j'aurois voulu choisir, et « je suis le cinquième qui doit accomplir cette « entreprise. Vers le soir, le Cyclope revient « conduisant ses brebis à la toison éclatante; il « fait entrer tous ses troupeaux, et n'en laisse « aucun dans l'enceinte extérieure, soit que dès- « lors il conçût quelques soupçons, soit qu'un « dieu l'eût ainsi résolu. Puis il soulève et re- « place le rocher qui fermoit la grotte; il s'as- « sied, se met à traire ses brebis, ses chèvres

« bêlantes, et laisse ensuite revenir les agneaux
« près de leurs mères. Quand il a terminé tous
« ces préparatifs, il saisit une troisième fois
« deux de mes compagnons, et les dévore. En
« ce moment je m'approche de lui, tenant dans
« mes mains une coupe remplie du vin déli-
« cieux que j'avois apporté :

« Cyclope, lui dis-je, buvez de ce vin; c'est
« assez vous rassasier de chair humaine. Goûtez
« ce breuvage que j'avois caché dans mon na-
« vire; je vous apporte ce que j'ai sauvé pour
« vous offrir des libations; prenez pitié de ma
« misère, et renvoyez-moi dans ma patrie. Je
« vous en conjure, mettez un terme à vos fu-
« reurs. Hélas! qui parmi les hommes osera dé-
« sormais aborder dans cette île, puisque vous
« traitez les étrangers avec tant de barbarie? »

« A peine ai-je achevé de parler qu'il prend
« la coupe, boit le vin, et se réjouit en savou-
« rant cette douce liqueur; il m'en demande
« une seconde fois, en m'adressant ces pa-
« roles :

« Étranger, verse encore, mais dis-moi quel
« est ton nom; je veux, pour te combler de joie,
« t'offrir les dons de l'hospitalité. La terre des

« Cyclopes produit aussi du vin qui coule en « abondance, des grappes que fécondent les « pluies de Jupiter; mais, je l'avoue, ce breu- « vage est une émanation du nectar et de l'am- « broisie. »

« Il dit; aussitôt je lui verse de cette liqueur « étincelante. Trois fois j'en donne au Cyclope, « et trois fois il en boit avec excès. Sitôt que je « vois ses esprits troublés par les vapeurs du « vin, je fais entendre ces paroles :

« Cyclope, vous me demandez quel est mon « nom; je vais vous le dire, afin que vous m'ac- « cordiez les dons de l'hospitalité que vous m'a- « vez promis : je me nomme Personne; c'est « ainsi que m'appellent mon père, ma mère, et « tous mes compagnons. »

« Telle fut ma réponse; mais lui, toujours « plus féroce, s'écrie alors :

« Personne, je te dévorerai le dernier, après « tous tes amis; les autres périront avant toi : « tel est le don de l'hospitalité que j'ai résolu de « t'offrir. »

« En parlant ainsi, le monstre tombe à terre, « étendu sur le dos, et son énorme cou reste « incliné sur ses épaules. Bientôt il cède au som-

« meil qui dompte tout ce qui respire; et, plongé
« dans l'ivresse, il rejette de sa bouche avec un
« bruit affreux le vin et les lambeaux de chair
« humaine qu'il a dévorés. Aussitôt je prends
« le pieu; je l'introduis dans la cendre brûlante,
« et par mes discours j'encourage mes compa-
« gnons, de peur qu'effrayés ils ne m'abandon-
« nent dans cette entreprise. Sitôt que le pieu
« me paroît assez échauffé, quoique vert, quand
« il est près de s'enflammer, je le retire du foyer,
« et mes compagnons restent autour de moi;
« sans doute un dieu m'inspira cette audace.
« Eux alors, saisissant la branche d'olivier, en-
« foncent sa pointe aiguë dans l'œil du Cyclope.
« Soudain je m'appuie au-dessus de tout mon
« poids, et la fais tourner avec violence. Ainsi
« lorsqu'un homme armé d'une longue tarrière
« perce la poutre d'un navire, à ses côtés d'au-
« tres ouvriers, en tirant une courroie, préci-
« pitent le mouvement, et l'instrument tourne
« sans s'arrêter : de même nous faisons tourner
« le pieu dévorant dans l'œil du Cyclope. Le
« sang jaillit de la blessure. Toute la prunelle
« est consumée; une vapeur embrasée brûle en
« un instant les sourcils et les paupières : les ra-

« cines de l'œil crient, déchirées par la flamme.
« Ainsi quand un forgeron, pour durcir la poin-
« te d'une lance ou le tranchant d'une hache,
« plonge l'acier étincelant dans l'onde glacée,
« car c'est là que réside la force du fer, on en-
« tend un frémissement terrible : de même siffle
« et frémit cet œil percé par la branche d'oli-
« vier. Le Cyclope alors pousse d'affreux hurle-
« ments ; tout le rocher en retentit, et nous
« fuyons glacés d'épouvante. Il arrache de son
« œil ce bois dégouttant de sang, et dans sa dou-
« leur le rejette au loin. Cependant il appelle à
« grands cris les autres Cyclopes dont les de-
« meures étoient dispersées sur le sommet de la
« montagne. Dès qu'ils ont entendu sa voix, ils
« accourent en foule; ils se tiennent à l'entrée
« de la grotte, et lui demandent le sujet de sa
« douleur.

« Pourquoi, disent-ils, ô Polyphême, pousser
« ainsi de tristes clameurs, et pendant la nuit
« nous arracher au sommeil? Quelqu'un parmi
« les mortels auroit-il enlevé tes troupeaux?
« quelqu'un t'auroit-il vaincu par ruse ou par
« violence? »

« Personne, mes amis, reprend Polyphême

« du fond de son antre; je suis vaincu par la « ruse et non par la force. »

« Les Cyclopes lui répondent aussitôt :

« Puisque nul homme ne t'outrage dans ta « solitude, nous ne pouvons écarter les mal- « heurs que t'envoie Jupiter; mais adresse tes « vœux à ton père, le puissant Neptune. »

« A ces mots, tous les Cyclopes s'éloignent; « moi cependant je me réjouissois au fond de « mon cœur en voyant comme ils étoient abu- « sés par ce nom qu'avoit imaginé ma prudence. « Alors Polyphême soupire avec amertume; « tourmenté par de cruelles douleurs, il arrive « en tâtonnant près de la porte, et soulève le « rocher. Puis, se plaçant à l'entrée de la ca- « verne, il étend ses mains, afin de saisir ceux « d'entre nous qui voudroient s'échapper en se « confondant avec les troupeaux. Ainsi donc il « pensoit que mon esprit étoit dénué de toute « sagesse. Cependant je songeois à trouver les « meilleurs moyens d'arracher mes compagnons « à la mort, et de l'éviter moi-même. J'imagi- « nois mille ruses, mille stratagèmes; car notre « vie en dépendoit, et le danger étoit pressant. « Voici le parti qui me sembla préférable.

« Parmi les troupeaux du Cyclope se trou-
« voient de superbes beliers chargés d'une épais-
« se toison noire. Je les prends, et, gardant tou-
« jours un profond silence, je les lie trois à
« trois avec des branches flexibles qui servoient
« de lit à ce monstre impie et cruel. J'attache
« alors chacun de mes compagnons sous le be-
« lier du milieu, les deux autres servent à pro-
« téger sa fuite. Ainsi trois beliers sont destinés
« à porter un homme. Quant à moi, je m'em-
« pare du belier le plus grand et le plus fort
« du troupeau; le saisissant par le dos, je me
« cache dans la laine touffue qu'il porte sous
« le ventre : de mes deux mains je me sus-
« pends à cette épaisse toison; j'y reste immo-
« bile avec une constance inébranlable, et nous
« attendons impatiemment le retour de la lu-
« mière.

« Dès que l'aurore a brillé dans les cieux, les
« beliers sortent pour se rendre aux pâturages.
« Les brebis, que le Cyclope n'avoit pu traire,
« faisoient retentir de leurs bêlements l'inté-
« rieur de la grotte; car leurs mamelles étoient
« chargées de lait. Le roi de cet antre, toujours
« en proie à de vives douleurs, passe la main

« sur le dos des beliers qui s'élevoient au milieu « de son troupeau; mais l'insensé ne soupçon- « noit pas que sous leur ventre touffu j'avois « attaché mes compagnons. Enfin, le dernier « de tous, il franchit le seuil de la caverne, l'é- « norme belier à-la-fois chargé de son épaisse « toison et de moi malheureux que dévoroient « de cruelles inquiétudes. Alors le terrible Po- « lyphême l'arrête, le touche de la main, et lui « tient ce discours :

« O mon cher belier, pourquoi sors-tu le « dernier de ma grotte? Jusqu'à ce jour jamais « tu ne restas en arrière de mes nombreuses « brebis; mais toujours, marchant à grands « pas, tu paissois le premier les tendres fleurs « de la prairie, toujours le premier tu te désal- « térois dans le courant du fleuve, et le premier « encore tu rentrois dans l'étable quand arri- « voit le soir. Aujourd'hui cependant te voilà « le dernier de tous; regretterois-tu l'œil de ton « maître? Un vil mortel m'a privé de la vue, « après avoir dompté mes sens par la force du « vin; l'odieux Personne, qui, je l'espère, ne « pourra pas long-temps éviter le trépas. Ah! « puisque tu partages mes peines, que n'es-tu

« doué de la parole pour me dire en quel réduit
« l'infame échappe à ma fureur! Au même ins-
« tant son crâne seroit brisé contre la pierre,
« et sa cervelle, répandue de toutes parts, inon-
« deroit le sol de cette caverne. Du moins alors
« mon cœur seroit un peu soulagé de tous les
« maux que m'a causés ce misérable. »

« En achevant ces paroles, il le laisse fran-
« chir la porte, et s'éloigner. Quand nous som-
« mes à quelque distance de la grotte, je me
« détache de dessous le belier, et délie ensuite
« mes compagnons; aussitôt nous choisissons
« les plus grasses brebis, et les chassons devant
« nous jusque vers notre vaisseau. Là, nous
« fûmes reçus avec des transports de joie par
« nos amis, nous tous échappés au trépas; mais
« ils regrettent en gémissant ceux qui perdi-
« rent la vie. Cependant je ne leur permets
« point de pleurer; et, faisant signe de l'œil à
« chacun d'eux, j'ordonne de conduire promp-
« tement ces superbes troupeaux dans le na-
« vire, et de fendre les vagues. Ils s'embarquent
« soudain, se placent en ordre sur les bancs, et
« de leurs rames frappent la mer écumeuse.
« Quand nous sommes éloignés de toute la por-

« tée de la voix, j'adresse au Cyclope ces mots « outrageants :

« O Cyclope, devois-tu donc au fond de ton « antre abuser de tes forces, et dévorer les com- « pagnons d'un homme sans défense? Il est « juste que tu sois victime de tes forfaits. Mons- « tre cruel, puisque dans ta demeure tu n'as « pas craint d'immoler des étrangers malheu- « reux, reçois le châtiment dont te punit Ju- « piter. »

« A ce discours, le Cyclope sent au fond de « son cœur redoubler toute sa rage; il arrache « de la montagne un roc énorme, et le lance « au-delà même de la proue : les flots boulever- « sés par la chute de ce rocher couvrent mon « navire; la vague émue, refluant avec vio- « lence, le repousse contre la terre, et, soulevé « par les ondes, il est près de se briser contre « le rivage. Alors, de mes deux mains, saisis- « sant un fort aviron, je m'éloigne du bord, « j'exhorte mes compagnons, je leur commande « de se courber sur les rames, et, pour éviter le « malheur, je leur fais un signe de la tête. Ils se « hâtent de ramer avec effort, et, quand nous « fûmes en mer deux fois aussi loin qu'aupara-

« vant, j'éclate en reproches contre le Cyclope.
« Cependant mes compagnons tâchent à l'envi
« de m'en détourner par des paroles persua-
« sives.

« Malheureux, me disent-ils, pourquoi vou-
« loir irriter encore cet homme cruel, qui déja,
« saisissant une lourde masse, et la jetant dans
« la mer, a repoussé notre vaisseau vers le ri-
« vage, où nous avons pensé mourir? Ah! sans
« doute, s'il entend de nouveau ta voix et tes
« menaces, il va nous écraser, nous et notre
« navire, sous le poids d'un énorme rocher,
« tant il peut le lancer avec force. »

« Ainsi parlent mes compagnons; mais ils ne
« fléchissent point mon cœur magnanime, et,
« dans le courroux qui me dévore, je crie d'une
« voix terrible :

« Cyclope, si quelqu'un te demande quel mor-
« tel t'a fait cet outrage, et t'a privé de la vue,
« dis que c'est le fils de Laërte, Ulysse, le des-
« tructeur des cités, qui dans Ithaque possède
« un riche palais. »

« Grands dieux, s'écrie le Cyclope en gémis-
« sant, le voilà donc accompli cet oracle qui

« me fut révélé. Jadis en cette île existoit un
« devin d'une taille et d'une force prodigieuse;
« le fils d'Euryme, Télémus, qui parvint jus-
« qu'à la plus longue vieillesse en dévoilant l'a-
« venir aux Cyclopes: ce devin m'annonça tout
« ce qui m'arrive aujourd'hui; c'est lui qui m'a
« prédit que je perdrois la lumière par les mains
« d'Ulysse. Aussi m'attendois-je toujours à voir
« arriver dans ma demeure un héros grand,
« superbe, et revêtu d'une force indomptable.
« Cependant aujourd'hui c'est un homme petit,
« foible et misérable qui me prive de la vue,
« après m'avoir dompté par un doux breuvage.
« Reviens, Ulysse, reviens, je t'offrirai les dons
« de l'hospitalité; je supplierai Neptune qu'il
« t'accorde un heureux retour; je suis son fils,
« il s'honore d'être mon père; seul, si tel est
« son desir, il peut guérir ma blessure sans le
« secours ni des dieux ni des hommes. »

« Plût aux dieux qu'il fût vrai, lui dis-je alors,
« que je t'eusse arraché la vie, et plongé ton
« ame dans les royaumes de Pluton, comme il
« est vrai que Neptune ne pourra jamais guérir
« ta blessure. »

« Telle fut ma réponse; alors Polyphême, éle-
« vant les mains vers les cieux, implore Neptune
« en ces mots :

« Exauce-moi, divinité puissante, qui de ton
« trident ébranles le monde : puisque je suis ton
« fils, et que tu te glorifies d'être mon père, ne
« permets pas qu'Ulysse, le destructeur des ci-
« tés, rentre jamais dans son pays. Si pourtant
« les destins lui permettent de revoir ses amis,
« de retourner en ses riches demeures, aux
« champs de la patrie, fais du moins qu'il n'y
« parvienne qu'après de longs travaux, qu'après
« avoir perdu ses compagnons fidèles, et que,
« porté sur un navire étranger, il trouve le mal-
« heur et le désordre au sein de sa maison. »

« Ainsi prioit le Cyclope, et Neptune l'exau-
« ça. Soudain ce monstre saisit une roche plus
« grande que la première, et la lance en la fai-
« sant tourner dans les airs, pour lui donner
« toute sa force. Cette masse tombe près du na-
« vire, peu s'en faut qu'elle ne frappe la pointe
« du gouvernail. La mer, troublée par cette
« chute, inonde tout notre vaisseau ; mais les
« vagues agitées le poussent jusqu'au rivage que
« je voulois atteindre. Sitôt que nous touchons

« à l'île où j'avois laissé ma flotte, et nos amis
« qui pleuroient en attendant mon retour, nous
« entrons dans le port, nous tirons le navire
« sur la plage, et descendons à terre. Alors on
« se hâte d'amener les troupeaux de Polyphê-
« me; je les divise entre tous, et nul ne s'éloigne
« sans avoir une part égale aux autres. Mes
« compagnons réservent pour moi seul le be-
« lier qui m'avoit sauvé. Je l'immole ausssitôt
« sur la rive au puissant Jupiter, dieu des tem-
« pêtes, qui gouverne l'univers, et je brûle en
« son honneur les cuisses de la victime; cette
« divinité n'accueillit point mon sacrifice, mais
« songeoit aux moyens d'anéantir et mes vais-
« seaux et mes compagnons chéris.

« Pendant tout le jour, jusqu'au coucher du
« soleil, nous savourons les mets abondants et
« le vin délectable. Quand cet astre a terminé
« son cours, quand viennent les ténèbres, nous
« nous endormons sur le rivage de la mer. Dès
« que l'aurore, la fille du matin, éclaire la voûte
« des cieux, j'ordonne à mes compagnons de
« s'embarquer, et de délier les cordages qui re-
« tiennent les voiles. Ils se hâtent de monter
« dans le navire, se placent sur les bancs; et

« tous, assis en ordre, ils frappent de leurs ra-
« mes les ondes blanchissantes. Ainsi nous vo-
« guons loin de ces bords, en nous félicitant
« d'avoir évité le trépas, mais le cœur consumé
« de regrets au souvenir de nos compagnons
« qui perdirent la vie. »

FIN DU NEUVIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT DIXIÈME.

« Nous arrivâmes ensuite à l'île d'Éolie, où « règne le fils d'Hyppotas, Éole, cher aux dieux « immortels; il habite cette île flottante envi- « ronnée d'une forte muraille d'airain, et d'un « rocher inaccessible. Près de lui sont douze « enfants qui reçurent le jour dans ses palais : « six filles, et le même nombre de fils, tous à « la fleur de l'âge. Éole voulut que ses filles de- « vinssent les épouses de ses fils; eux, sans cesse « autour de leur père chéri, de leur auguste « mère, se livrent à la joie des festins, et leurs « tables sont chargées d'une grande abondance « de mets. Pendant le jour, ces demeures, où « s'exhalent les plus doux parfums, retentissent « des sons harmonieux de la flûte; et pendant « la nuit, près de leurs chastes épouses, les fils

« du roi dorment sur des lits que recouvrent « des tapis magnifiques. Bientôt nous entrons « dans leur ville, et parvenons jusqu'à ces ri- « ches palais. Éole durant un mois nous ac- « cueille avec bienveillance; il s'informe en dé- « tail de la ville d'Ilion, des navires argiens, « du retour des Grecs, et je lui raconte toutes « nos aventures; enfin, quand je lui parle de « mon retour, quand je le supplie de me ren- « voyer dans ma patrie, il ne se refuse point à « mes vœux, et dispose tout pour mon départ. « Il me donne une outre faite avec la peau d'un « bœuf de neuf ans, dans laquelle il avoit ren- « fermé le souffle des vents orageux; car le fils « de Saturne l'a rendu maître des vents, lui « seul peut les apaiser, ou les exciter à son gré. « Ce héros attache cette outre dans notre na- « vire avec une brillante chaîne d'argent, afin « qu'aucun des vents ne puisse agiter les va- « gues, même par le plus léger souffle. Il ne « laisse en liberté que le zéphyr pour guider nos « vaisseaux; mais cette pensée ne devoit point « s'accomplir, et l'imprudence de mes compa- « gnons causa notre perte.

« Pendant neuf jours nous naviguons sans

« relâche, et le dixième enfin les champs pater-
« nels s'offrent à notre vue; déja nous décou-
« vrons les feux qui brillent sur le rivage, tant
« ils sont rapprochés de nous. En ce moment
« un doux sommeil vient me délasser de mes
« longues fatigues; car j'avois constamment di-
« rigé le gouvernail du navire, ne le confiant à
« personne, pour arriver plus promptement aux
« terres de la patrie. Cependant mes compa-
« gnons, en discourant ensemble, s'imaginent
« que je rapporte dans mon palais une grande
« quantité d'or et d'argent, présents du géné-
« reux Éole; ils considèrent cette outre avec
« attention, et se disent entre eux :

« Grands dieux ! combien jusqu'à ce jour
« Ulysse fut chéri, fut honoré par tous les hom-
« mes dont il visita les contrées; c'est peu d'a-
« voir rapporté d'Ilion les plus grandes riches-
« ses, lors du partage des dépouilles, tandis que,
« condamnés aux mêmes travaux, nous ren-
« trons les mains vides dans nos demeures;
« voilà qu'Éole aujourd'hui le comble encore de
« présents, et se montre pour lui plein d'une
« tendre bienveillance. Mais hâtons-nous, sa-
« chons quels sont ces nouveaux trésors; voyons

« tout l'or, tout l'argent que cette outre doit « contenir. »

« C'est ainsi qu'ils parloient; cette funeste ré- « solution triomphe de leur sagesse : ils délient « l'outre, et tous les vents s'échappent avec ra- « pidité. Soudain la tempête furieuse rejette au « milieu des mers mes compagnons désolés, et « les emporte loin des rivages de la patrie. A « peine suis-je réveillé que j'hésite en mon cœur « magnanime, incertain si je dois me précipi- « ter de mon vaisseau pour terminer ma vie « dans les ondes, ou si je dois souffrir en si- « lence, et rester encore parmi les vivants. Je « consens à supporter ce nouveau malheur; « j'attends avec courage, et, m'enveloppant de « mon manteau, je reste couché sur le tillac « du navire. Cependant la flotte, poussée avec « violence, revient aux rivages d'Éolie, et mes « compagnons gémissent amèrement.

« Nous descendons à terre; nous puisons une « eau pure, et préparons un léger repas près « des vaisseaux. Quand nous avons apaisé la « faim et la soif, je me rends, suivi d'un hé- « raut et d'un compagnon fidèle, aux riches « palais d'Éole. Nous le trouvons, se livrant aux

« douceurs du festin, avec ses enfants et son « épouse. Arrivés à la porte de cette demeure, « nous nous asseyons sur le seuil. A cette vue, « les convives, frappés d'étonnement, nous « adressent aussitôt ces questions :

« D'où venez-vous donc, Ulysse? Quelle divi- « nité funeste vous poursuit et vous abuse? « Nous avions tout fait cependant pour favo- « riser votre retour dans votre patrie où vous « desirez arriver. »

« Tels étoient leurs discours. Alors, le cœur « consumé de regrets, je réponds en ces mots :

« Hélas! mes compagnons imprudents et le « perfide sommeil ont causé mon malheur; « mais vous, amis, apportez quelque soulage- « ment à mes peines, puisque ce bienfait est en « votre puissance. »

« Ainsi je tâchois de les fléchir par de douces « paroles; tous restent muets : leur père seul « fait entendre ce discours :

« Fuis promptement de ces lieux, ô le plus « misérable des mortels; il n'est pas juste d'ac- « corder des secours et de favoriser le départ « d'un homme en horreur aux dieux. Fuis, te « dis-je; car sans doute c'est pour avoir of-

« fensé les immortels que tu reparois en ces « lieux.

« A ces mots, il me chasse de son palais, que « je remplis de tristes gémissements, et nous « voguons loin de cette île, l'ame accablée de « douleur. Les matelots perdent tout courage « à la pensée de cette navigation, devenue si « difficile par notre propre faute; car nul main- « tenant ne favorisoit plus notre retour. »

« Pendant six jours entiers, nous continuons « notre route, et le septième jour nous abor- « dons près de la ville du roi Lamus, dans la « vaste Lestrigonie, où le berger, revenant du « pâturage, appelle un autre berger qui s'em- « presse de sortir à la voix de son compagnon. « En ces lieux, un homme vigilant gagneroit « un double salaire, s'il menoit paître tour-à- « tour les bœufs et les brebis, tant la chute du « jour est rapprochée du lever du soleil. Nous « arrivons à l'embouchure d'un port superbe, « formé par d'énormes rochers. Des deux côtés, « ces promontoires, s'avançant dans la mer, « ne laissent qu'un passage étroit et difficile. « Mes compagnons conduisent leurs vaisseaux « dans ce port, et les attachent rapprochés les

« uns des autres. Aucun flot, aucune vague de
« la haute mer, ne trouble cette enceinte, où
« régne toujours une paisible sérénité. Pour
« moi, je reste à l'entrée du port; j'attache mon
« navire au rocher avec des câbles, et monte
« sur une hauteur pour connoître le pays. Je
« n'aperçois aucune trace de labourage, ni des
« travaux des hommes, mais seulement je dé-
« couvre des tourbillons de fumée qui s'élèvent
« du sein de la terre. J'envoie alors mes compa-
« gnons s'informer quels hommes habitent ces
« contrées. Je choisis deux des plus vaillants,
« un héraut accompagne leurs pas, et tous les
« trois suivent le chemin tracé par les roues des
« chars qui conduisent à la ville le bois de ces
« montagnes élevées. Non loin des murs, ils
« rencontrent une jeune vierge, la fille du Les-
« trigon Antiphate, qui s'étoit rendue à la lim-
« pide fontaine Artacie, où chacun venoit pui-
« ser l'eau pour la porter à la ville. Ils s'adressent
« à cette jeune fille, et lui demandent quel est
« le roi qui règne sur ces peuples. Elle aussitôt
« leur montre les superbes demeures de son
« père. Ils se rendent au palais, et trouvent la
« reine, dont la taille, aussi haute qu'une mon-

« tagne, les glace d'horreur. A l'instant, elle « appelle et fait venir de la place publique le « terrible Antiphate, son époux, qui réservoit « à mes compagnons le plus cruel trépas. D'a- « bord il en saisit un, et le dévore sans pitié; « les deux autres s'enfuient en toute hâte vers « la flotte; mais Antiphate pousse d'horribles « cris par toute la ville, et les vigoureux Les- « trigons s'élancent en foule; leur troupe est « innomblable; ils ne ressemblent point à des « hommes, mais à d'immenses géants, et lan- « cent au loin des roches pesantes. Alors du « sein de la flotte s'élève un affreux tumulte « et d'hommes expirants et de navires brisés. « Comme de foibles poissons, mes compagnons « sont percés par les lances des ennemis, qui les « emportent et les destinent à leurs barbares « festins. Tandis que ces impies remplissent de « carnage l'intérieur du port, je tire mon glaive, « et coupe les câbles qui retiennent mon vais- « seau. J'ordonne aux matelots de saisir les « rames pour éviter de plus grands malheurs. « Soudain, redoutant le trépas, ils fendent les « vagues avec rapidité. Mon seul navire trouve « son salut au milieu des mers, loin de ces ro-

« chers menaçants, mais le reste de la flotte « périt dans le port.

« Nous franchissons la vaste étendue des mers, « heureux d'avoir évité le trépas, mais donnant « de vifs regrets aux compagnons que nous « avions perdus. Bientôt nous abordons dans « l'île d'Éa, qu'habitoit la blonde Circé, déesse « illustre à la voix mélodieuse; elle étoit sœur « d'Éétès : tous deux naquirent du soleil, qui « donne la lumière aux hommes, et de Persée, « la fille de l'Océan. Portés sur notre vaisseau, « nous arrivons en silence vers ce rivage, où « nous trouvons un port spacieux et commode. « Ce fut un dieu qui nous y conduisit. Nous des- « cendons à terre, et restons en ces lieux pendant « deux jours et deux nuits, le corps accablé de « fatigues, et l'ame navrée de douleur. Lorsque « la brillante aurore eut ramené le troisième « jour, je m'arme d'un javelot et d'un glaive; je « m'éloigne de mon navire, et monte sur une « hauteur, afin de découvrir les ouvrages des « hommes, ou d'entendre leur voix. Je m'ar- « rête au sommet de la montagne, et j'aperçois « une colonne de fumée qui sembloit sortir du « sein de la terre, à travers les arbres touffus

« d'une forêt, c'est là que s'élevoit le palais de « Circé. Je balance au fond de mon ame, in- « certain si je dois rejoindre les miens, ou bien « aller seul reconnoître de quels lieux partent « ces tourbillons de fumée. Mais le parti qui me « semble préférable est de retourner au rivage « pour ordonner le repas de mes compagnons, « et les envoyer ensuite à de nouvelles recher- « ches. J'étois près d'arriver à mon navire, « quand un dieu prend pitié de moi dans cette « solitude, et me fait rencontrer sur la route « un cerf d'une immense grosseur; accablé par « la violence du soleil, il venoit de quitter les « pâturages de la forêt pour se désaltérer dans « le courant du fleuve. A peine il s'élance que « je le frappe dans le dos, et le traverse tout « entier de mon javelot d'airain; il tombe sur « la poussière en gémissant, et sa vie l'aban- « donne; j'appuie aussitôt mon pied contre son « corps; je retire de la blessure l'arme terrible, « et laisse ma proie étendue sur la terre. Je « coupe ensuite les branches d'un osier flexi- « ble, et, les ayant tressées, j'en fais une corde « longue de trois coudées, pour attacher les « pieds de ce cerf énorme. Alors, passant ma

« tête entre ses jambes, je le porte jusqu'au ri-
« vage, en aidant mes pas avec mon javelot;
« je n'aurois pu le porter sur une épaule, ni
« d'une seule main, tant cet animal étoit d'une
« grandeur prodigieuse : j'arrive enfin, et, je-
« tant ce fardeau devant le navire, je ranime le
« courage de mes compagnons par ces douces
« paroles :

« Non, mes amis, malgré tant de maux, nous
« ne descendrons point dans les demeures de
« Pluton avant le jour marqué par les destins.
« Venez donc, puisqu'il nous reste encore des
« aliments et du breuvage. Songeons à prendre
« quelque nourriture, ne nous laissons point
« abattre par la faim. »

« Aussitôt ils obéissent à ma voix, ils quit-
« tent leurs retraites, se répandent sur le ri-
« vage, et regardent avec étonnement ce cerf
« d'une taille immense. Après l'avoir contem-
« plé long-temps, ils lavent leurs mains et pré-
« parent le repas. Durant tout le jour, et jus-
« qu'au coucher du soleil, nous savourons les
« chairs délicates et le vin délectable. Quand
« cet astre a terminé son cours, et qu'arrivent
« les ténèbres du soir, nous nous endormons sur

« le rivage de la mer. Dès que l'aurore aux doigts
« de rose brille dans les cieux, je réunis tous
« mes compagnons, et leur tiens ce discours :

« Écoutez mes paroles, ô mes amis fidèles,
« quelles que soient les peines qui vous acca-
« blent; nous ne savons point si ces contrées
« sont au nord, au midi, vers les lieux où se
« couche le soleil, vers ceux qu'il éclaire à son
« lever ; toutefois délibérons promptement ;
« voyons s'il est encore quelque parti salutaire.
« Hélas! je n'ose croire qu'il en existe désormais
« pour nous. J'ai découvert du haut de la mon-
« tagne un pays qu'environnent de toutes parts
« les flots de l'Océan; cette île est très basse, et
« vers le milieu j'ai vu des tourbillons de fumée
« s'élever à travers les arbres de la forêt. »

« A ces mots, leur ame est frappée de crainte;
« car ils rappellent à leur souvenir et les funestes
« exploits du Lestrigon Antiphate, et les cruau-
« tés du terrible Cyclope qui dévore les hom-
« mes; ils pleurent avec amertume, laissent
« couler un torrent de larmes; mais les larmes
« ne sont point une ressource aux infortunés.

« Cependant je les divise en deux troupes; je
« me mets à la tête de la première, et pour chef

« de la seconde je nomme Euryloque, beau
« comme un dieu; puis j'agite nos deux sorts
« dans un casque d'airain; le premier qui paroît
« est celui du magnanime Euryloque. Aussitôt
« il s'éloigne; vingt-deux de mes compagnons
« le suivent en gémissant, et nous laissent sur
« le rivage, livrés à des regrets amers. Ils dé-
« couvrent bientôt à l'extrémité d'un vallon les
« riches demeures de Circé, bâties en pierres
« magnifiques sur un tertre élevé. Mais à l'ins-
« tant ils sont entourés de loups nourris dans
« les montagnes, et de lions que la déesse avoit
« apprivoisés par ses enchantements; ces ani-
« maux, loin d'attaquer les hommes, les abor-
« dent en agitant leurs queues d'un air cares-
« sant : comme des chiens fidèles flattent le
« maître quand il sort de table; car celui-ci
« toujours apporte quelques restes du repas pour
« apaiser leur faim; de même les lions et les
« loups, armés d'ongles menaçants, entourent
« mes compagnons qui pourtant sont effrayés
« à la vue de ces monstres terribles. Euryloque
« et sa troupe s'arrêtent vers les portes de la
« déesse, qui chantoit d'une voix mélodieuse
« en brodant un tissu divin; tels sont les ou-

« vrages superbes, délicats et gracieux, formés « par les mains des divinités. Alors Politès leur « adresse la parole, Politès, chef de héros, celui « de tous mes compagnons que j'honorois le « plus, et qui m'étoit le plus cher. »

« O mes amis, dit-il, combien cette femme, « ou même cette déesse, occupée à broder la « toile, chante délicieusement; tout le palais en « retentit! Hâtons-nous de l'appeler en élevant « la voix. »

« Il dit; tous alors appellent la déesse; elle « accourt, franchit le seuil de la porte, et les « engage à venir dans ses demeures; ils la sui- « vent imprudemment: Euryloque seul reste en « dehors; car il soupçonnoit quelque embûche. « Circé les introduit, et les fait asseoir sur des « siéges magnifiques; puis elle mêle ensemble « du fromage, de la farine, du miel nouveau « dans le vin de Pramne, et répand sur leurs « mets des poisons funestes, pour qu'ils per- « dent entièrement le souvenir de la patrie. A « peine ont-ils goûté la nourriture qui leur est « présentée, qu'elle les frappe de sa baguette, et « les enferme dans l'étable des pourceaux. Hé- « as! ils en ont déja la tête, la voix, et même

« tout le corps couvert de longs poils; mais « leur esprit conserve sa force comme aupa- « ravant. Ainsi ces infortunés gémissent ren- « fermés dans une étable. Circé leur jette le « gland de l'yeuse, celui du chêne, et le fruit « du cornouiller, seuls aliments réservés à ces « animaux qui se plaisent à manger dans la « fange.

« Aussitôt Euryloque accourt vers le navire « nous annoncer le funeste destin de nos com- « pagnons. Malgré son desir de nous l'appren- « dre, il ne peut proférer une parole, tant son « ame est troublée par une douleur profonde. « Ses yeux sont noyés de larmes, et notre esprit « conçoit déja les plus grands malheurs. Saisis « de crainte, nous l'interrogeons avec empres- « sement, enfin il nous raconte ainsi le désastre « de nos compagnons :

« Nous traversions la forêt, dit-il, comme tu « l'avois ordonné, noble Ulysse, et bientôt « nous découvrons à l'extrémité du vallon de « riches demeures bâties en pierres magnifi- « ques sur un tertre élevé : c'est là que nous en « tendons une femme, ou peut-être une déesse, « chanter d'une voix mélodieuse, et nous l'ap-

« pelons à grands cris; aussitôt elle arrive,
« franchit le seuil de la porte, et nous engage à
« venir dans son palais. Nos amis la suivent
« imprudemment, moi seul je reste en dehors;
« car je soupçonnois quelque embûche. Hélas!
« tous auront péri sans doute au sein de ses de-
« meures; aucun d'eux n'a reparu, quoique je
« sois resté long-temps à les attendre. »

« A ces mots, je saisis mon arc, je suspends
« à mes épaules un glaive d'airain, et presse
« Euryloque de m'enseigner le chemin; mais il
« se jette à mes pieds, embrasse mes genoux, et
« laisse à travers des sanglots échapper ces pa-
« roles :

« Ne m'entraîne point malgré moi dans ce
« palais, noble enfant de Jupiter; laisse-moi
« sur ce rivage. Je suis certain que tu ne revien-
« dras jamais, ni même aucun de ceux que tu
« veux y conduire. Ah! plutôt fuyons prompte-
« ment, tandis que nous pouvons encore échap-
« per à notre heure fatale. »

« Euryloque, lui dis-je aussitôt, tu peux res-
« ter en ces lieux, et prendre ton repas dans
« l'intérieur du navire; pour moi, je pars; une
« dure nécessité m'y contraint. »

« En achevant ces mots, je m'éloigne du ri-
« vage. Comme je parcourois ces vallons mys-
« térieux pour me rendre dans le palais de l'en-
« chanteresse, quand je suis près d'arriver à
« cette demeure, Mercure, qui porte un sceptre
« d'or, se présente à ma vue; il avoit pris les
« traits d'un jeune héros brillant de fraîcheur
« et de beauté; ce dieu me présente alors la
« main, et me tient ce discours :

« Ah! malheureux, pourquoi t'engager dans
« ces routes dangereuses sans connoître ce sé-
« jour? Hélas! tous tes compagnons, retenus
« auprès de Circé, sont, comme de vils trou-
« peaux, renfermés au fond d'une étable ob-
« scure. Penses-tu donc les délivrer? Crains
« plutôt de ne jamais revenir et de rester pri-
« sonnier avec eux. Toutefois je veux t'affran-
« chir de ces maux; c'est moi qui te sauverai :
« prends cette plante salutaire; va dans le pa-
« lais, seule elle suffira pour éloigner de toi
« tout malheur. Mais, écoute, je te dirai quels
« sont les cruels desseins de Circé. Cette déesse
« doit te préparer un breuvage, et jeter sur tes
« mets de funestes poisons. Cependant elle ne
« te séduira point, la plante précieuse que je

« te donne triomphera de ses enchantements,
« je vais t'instruire de tout ce que tu dois faire.
« Lorsque Circé t'aura touché de sa baguette,
« saisissant le glaive que tu portes à ton côté,
« fonds sur elle, comme impatient de la frapper.
« Alors, toute tremblante, elle voudra s'unir à
« toi, ne refuse point de partager la couche
« d'une déesse, afin qu'elle délivre tes amis, et
« qu'elle te soit favorable; mais fais-lui jurer,
« par un serment terrible, de ne jamais te nuire,
« de peur qu'elle ne conçoive d'autres mauvais
« desseins, et qu'après t'avoir désarmé cette
« enchanteresse ne te rende foible et sans cou-
« rage. »

« Comme il finissoit de parler, Mercure me
« donne cette plante qu'il arrache du sein de la
« terre et m'en apprend toutes les vertus; sa
« racine étoit noire, mais sa fleur étoit blanche
« comme le lait. Les dieux la nomment le
« moly; sans doute il seroit difficile aux mor-
« tels de l'arracher, mais tout est possible aux
« immortels.

« Mercure alors abandonne cette île ombra-
« gée de forêts, remonte dans le vaste Olympe,
« et je me rends aux demeures de Circé. Pen-

« dant ce trajet, mon ame étoit agitée de mille « pensées diverses. J'arrive bientôt vers les por- « tiques de la nymphe à la blonde chevelure, « et l'appelle à grands cris; la déesse entend ma « voix, accourt, franchit le seuil de la porte, et « m'invite à venir dans son palais; je suis ses « pas, le cœur accablé de tristesse; elle m'in- « troduit, me fait asseoir sur un trône magni- « fique, orné de clous d'argent, et place une « riche escabelle pour reposer mes pieds. Bientôt « après elle me présente le breuvage dans une « coupe d'or, et, méditant d'affreux desseins, « elle y mêle ses poisons funestes. Je prends la « coupe, et bois sans hésiter, mais Circé ne me « séduit point par ses enchantements; alors, « me frappant de sa baguette :

« Va, me dit-elle, dans l'étable des pourceaux « languir avec tes autres compagnons. »

« A l'instant je tire mon glaive, et fonds sur « la déesse, comme impatient de la frapper. « Circé pousse un cri, tombe à mes genoux, « et gémissante elle m'adresse aussitôt ces pa- « roles :

« Qui donc êtes-vous? quels peuples venez- « vous de quitter? quelle est votre patrie? quels

« sont vos parents? O surprise, vous buvez ces
« poisons sans céder à mes enchantements; nul
« homme jusqu'à ce jour n'a soutenu la force
« de ce breuvage, non seulement celui qui l'a-
« vala tout entier, celui même qui l'approcha
« de ses lèvres. Ah! sans doute, vous portez en
« votre sein un cœur indomptable; mais seriez-
« vous cet ingénieux Ulysse que Mercure m'a
« de tout temps prédit devoir aborder en cette
« île à son retour d'Ilion? Ah! venez, remettez
« le glaive dans le fourreau, partageons la
« même couche, et tous les deux réunis par le
« sommeil et l'amour, goûtons ensemble les
« charmes d'une mutuelle confiance. »

« Quand elle eut cessé de parler, je lui ré-
« ponds en ces mots:

« O Circé, comment pourrois-je calmer ma
« colère? vous avez changé mes compagnons
« en de vils pourceaux, et maintenant que vous
« me retenez, ne m'engageriez-vous donc, per-
« fide, à partager votre couche que pour me
« priver de toute force et de tout courage, après
« m'avoir désarmé? Non, je ne m'unirai point
« à vous, si vous ne jurez, ô déesse, par un ser-
« ment irrévocable, que désormais vous ne mé-

« diterez point contre moi quelque mauvais « dessein. »

« Aussitôt elle se rend à mes vœux, et quand « le serment est terminé je consens à partager « la couche magnifique de Circé.

« La déesse avoit auprès d'elle quatre nym- « phes qui la servoient avec zèle dans ses pa- « lais. Elles étoient filles des fontaines, des fo- « rêts, et des fleuves sacrés qui se précipitent « dans la mer; l'une d'elles étend sur des siéges « de riches tapis de pourpre, et les recouvre « encore d'un tissu de lin; une autre devant les « siéges dresse des tables d'argent où sont des « corbeilles d'or; la troisième remplit une urne « profonde d'un vin aussi doux que le miel; la « quatrième apporte une eau pure, et, pour la « faire tiédir, allume du feu sous un vase à « trois pieds. A peine l'onde a-t-elle frémi dans « l'airain sonore que la belle nymphe me con- « duit au bain; elle puise cette eau salutaire au « sein du large trépied, et la répand sur ma tête « et sur mes épaules pour me délasser de mes « longues fatigues. Ensuite elle me parfume d'es- « sences, me donne un manteau superbe, une « tunique, me présente un siége enrichi de clous

« d'argent, et pose une escabelle sous mes pieds.
« Cependant une jeune esclave apporte une ai-
« guière d'or, verse l'eau dans un bassin d'ar-
« gent pour laver mes mains; puis devant moi
« plaçant une table polie, l'intendante du pa-
« lais y dépose le pain et les mets nombreux
« qu'elle tient sous sa garde. La déesse alors
« m'invite à manger; mais je n'y trouvois au-
« cun plaisir, et je restois assis en songeant à
« mes malheurs. Circé, me voyant, immobile
« et plongé dans une vive douleur, refuser les
« mets qu'on m'a servis, s'approche aussitôt, et
« me dit ces paroles :

« Ulysse, pourquoi rester en silence, et le
« cœur rongé de chagrins? pourquoi refuser
« ces aliments et ce breuvage? Soupçonnez-
« vous quelque embûche nouvelle? Vous n'avez
« rien à craindre; j'ai fait un serment irrévo-
« cable. »

« O Circé, lui répondis-je alors, quel homme,
« si peu qu'il ait une ame généreuse, consenti-
« roit à goûter les mets que vous m'offrez, avant
« d'avoir revu ses compagnons? Si donc, bien-
« veillante pour moi, vous desirez que je parti-
« cipe à ce festin, délivrez des infortunés, et

« que mes yeux contemplent encore des amis
« aussi chers. »

« A ces mots, Circé sort du palais; elle ouvre
« les portes de l'étable, et fait sortir mes com-
« pagnons, qui paroissent semblables à des porcs
« âgés de neuf ans. Tous s'arrêtent devant moi.
« La déesse alors s'approche d'eux, et les oint
« tour-à-tour d'une essence merveilleuse. Sou-
« dain de leurs membres tombent ces poils pro-
« duits par le funeste poison que leur donna
« cette divinité puissante. Ils redeviennent des
« hommes plus jeunes qu'auparavant, et me
« paroissent plus beaux et plus grands que je
« ne les vis jamais. A peine m'ont-ils reconnu,
« qu'ils se jettent dans mes bras; des cris de joie
« éclatent de toutes parts; les voûtes de ces ter-
« ribles demeures en retentissent, et la déesse,
« émue de pitié, m'adresse aussitôt ces mots :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, re-
« tournez au rivage, tirez votre navire sur le
« sable, cachez dans les grottes voisines vos ri-
« chesses et vos armes; puis revenez en ces lieux,
« et vous amènerez avec vous vos autres com-
« pagnons. »

« Elle dit, et mon cœur sans défiance se laisse

« aisément persuader. J'arrive bientôt sur les « bords de la mer, et là, près de mon navire, « je trouve mes amis qui soupiroient en versant « des larmes abondantes. Lorsque de tendres « génisses, parquées au milieu d'un champ, « voient revenir du pâturage le reste du trou- « peau, soudain elles se précipitent à sa ren- « contre; aucune barrière ne peut les retenir, « et toutes se pressent en bêlant autour de leurs « mères. Ainsi, dès qu'ils m'aperçoivent, mes « compagnons volent à ma rencontre; ils pleu- « rent de joie, et pensent être déja dans leur « patrie, au sein de la montueuse Ithaque, où « jadis ils reçurent le jour et passèrent leur en- « fance. Alors à travers les sanglots ils laissent « échapper ces paroles :

« Oui, ton retour, noble Ulysse, nous cause « autant de joie que si nous abordions aux ter- « res de la patrie; mais dis-nous quel sort fu- « neste ont éprouvé nos compagnons. »

« Cest ainsi qu'ils parloient, et moi je leur dis « avec bonté :

« Hâtons-nous, mes amis, de tirer le navire « sur le sable du rivage, cachons dans les grottes « voisines nos richesses et nos armes; puis sui-

« vez-moi tous, allons rejoindre nos compa-
« gnons qui mangent et boivent dans les de-
« meures sacrées de Circé; car ils jouissent en
« ces lieux d'une heureuse abondance. »

« Tous s'empressent d'obéir à mes ordres; le
« seul Euryloque veut les empêcher de me sui-
« vre, et leur tient ce discours:

« Ah! malheureux, où courons-nous? Quelles
« nouvelles infortunes allez-vous chercher en-
« core dans les demeures de Circé? Cette déesse
« nous rendra semblables à des porcs, à des
« loups, à des lions, et nous forcera de veiller
« à la garde de son palais. C'est ainsi que le Cy-
« clope nous accabla de maux lorsque nos amis
« pénétrèrent dans son antre pour accompa-
« gner l'audacieux Ulysse. Hélas! c'est par la
« folle témérité de ce héros qu'ils ont perdu la
« vie. »

« C'est ainsi qu'il parloit, et moi je balançois
« au fond de l'ame si, saisissant mon glaive,
« je ne ferois pas rouler sa tête sur la plage,
« bien qu'il fût mon proche parent. Mais tous
« mes autres compagnons s'empressent à l'envi
« de calmer ma colère par ces paroles flat-
« teuses:

« Illustre enfant de Jupiter, laissons, si tu le « permets, Euryloque sur ces bords pour garder « le navire, et conduis-nous dans les saintes « demeures de Circé. »

« Tous, en achevant ces mots, s'éloignent « du rivage; Euryloque lui-même ne reste point, « tant il est effrayé de mes menaces terribles. « Pendant ce temps, Circé dans son palais fai- « soit baigner mes compagnons, et les parfu- « moit d'essences; puis elle leur donne des tuni- « ques et des manteaux. Quand nous arrivons, « nous les trouvons qui prenoient le repas. A « peine ont-ils aperçu ceux qui m'ont suivi qu'ils « se racontent entre eux toutes leurs aventures « en versant des larmes, et le palais est rempli « de gémissements; alors la déesse se place à « mes côtés, et me dit:

« Fils de Laërte, et vous, ses compagnons « chéris, mettez un terme à vos longues dou- « leurs; je sais tous les maux que vous avez sup- « portés en traversant les mers orageuses, et « tous ceux dont sur la terre vous ont accablés « de cruels ennemis. Toutefois, il en est temps; « mangez la nourriture, buvez le vin que je « vous présente, et retrouvez ce mâle courage

« qui vous animoit, lorsque pour la première « fois vous abandonnâtes les rochers d'Ithaque, « votre patrie. Si maintenant vous êtes abattus « de tristesse, c'est que toujours vous rappelez « le souvenir de vos pénibles voyages. Mais il « ne faut pas que votre ame reste pour jamais « fermée à la joie, parceque vous avez éprouvé « de nombreuses infortunes. »

« Ainsi parloit la déesse, et notre cœur s'a- « bandonne à ses sages conseils. Nous restons « en ces lieux durant une année entière, savou- « rant avec délices l'abondance des mets et le « vin délicieux. Mais quand l'année est révolue, « lorsque les saisons dans leur cours et que les « mois en se succédant ont amené le terme de « ces longues journées, mes compagnons, me « tirant à l'écart :

« Ulysse, me disent-ils, ressouviens-toi de la « patrie, puisque les destins ont résolu de te « sauver, et de te ramener au sein de tes palais, « dans les champs paternels. »

« Je céde sans peine à leurs desirs. Pendant « tout ce jour encore, jusqu'au coucher du so- « leil, nous goûtons les douceurs du festin.

« Quand l'astre du jour a terminé sa course,

« que les ténèbres descendent sur la terre, mes « compagnons vont chercher le repos, et se « dispersent dans le palais enveloppé des om- « bres de la nuit.

« Moi cependant je monte dans les riches « appartements de la déesse, et j'embrasse ses « genoux en implorant sa pitié. Cette divinité « consent à m'écouter, et je lui parle en ces « mots :

« O Circé, daignez accomplir la promesse « que vous m'avez faite de me renvoyer dans « mes foyers; c'est là mon seul desir, c'est aussi « celui de mes compagnons, qui sans cesse affli- « gent mon cœur de leurs plaintes dès que vous « êtes absente. »

« Sage Ulysse, me répond la déesse, vous « n'êtes point forcé de rester malgré vous dans « ce palais; mais il vous faut tenter une route « nouvelle; il vous faut descendre dans les de- « meures de Pluton et de la terrible Proserpine, « pour consulter l'ame du Thébain Tirésias, ce « devin aveugle dont l'esprit est encore dans sa « première vigueur; car entre tous les morts « Proserpine accorde à lui seul de conserver

« son intelligence; les autres ne sont que des « ombres errantes. »

« A cette affreuse nouvelle, mon ame est « brisée de douleur. Étendu sur ma couche, je « l'arrosois de mes larmes; tout mon desir étoit « de ne plus vivre, de ne plus revoir la lumière « du soleil. Lorsque enfin, agité de ces affreux « tourments, je me fus rassasié de pleurs:

« O Circé, m'écriai-je, quel sera mon guide « en un tel voyage? Hélas! jusqu'à ce jour nul « mortel avec son navire ne pénétra dans les « royaumes de Pluton. »

« Noble fils de Laërte, reprend la nymphe « puissante, ne vous mettez point en peine de « trouver un guide pour votre vaisseau; dressez « le mât, déployez les blanches voiles, et restez « assis sur le navire que dirigera le souffle de « Borée. Après avoir franchi les plaines de l'O- « céan, vous trouverez une plage unie qu'om- « brage le bois sacré de Proserpine. Là croissent « en foule et les hauts peupliers et les saules « stériles; c'est vers ce rivage que s'arrêtera vo- « tre navire, porté sur les abymes de la mer. « Vous descendrez alors dans les sombres royau-

« mes, aux lieux mêmes où se précipitent, au « sein de l'Achéron, le Pyriphlégéton et le Co- « cyte qui s'échappe des eaux du Styx. Un ro- « cher s'élève à l'endroit qui réunit ces fleuves « retentissants. Quand vous aurez atteint le but « que j'indique, vous creuserez un fossé large « et profond d'une coudée; autour de ce fossé, « vous offrirez des libations à tous les morts : « la première sera de lait et de miel; la seconde « sera de vin pur, et la troisième d'une eau « limpide, sur laquelle vous répandrez la blan- « che fleur de farine. En offrant ces libations « implorez les ombres légères des morts. Pro- « mettez, quand vous serez dans Ithaque, de « leur immoler une génisse stérile, la plus belle « que possèderez, et de dresser dans votre pa- « lais un bûcher que vous remplirez d'offrandes « précieuses; enfin promettez d'immoler au « seul Tirésias un belier entièrement noir, qui « par sa taille l'emportera sur tout le reste du « troupeau. Après avoir adressé vos prières à « la troupe nombreuse des morts, immolez en « ces lieux mêmes un agneau mâle avec une « brebis noire, en vous tournant du côté de « l'Érèbe; et, pendant le sacrifice, tenez vos re-

« gards constamment attachés sur le rapide « courant du fleuve; c'est là que les morts ar- « riveront en foule; alors commandez à vos « compagnons de brûler les victimes immolées « en implorant tous les dieux, le redoutable « Pluton et la terrible Proserpine. Vous cepen- « dant, toujours armé de votre glaive, ne per- « mettez pas que les mânes s'approchent du « sang qui vient de couler, avant que Tirésias « vous ait instruit; car sitôt que ce devin vien- « dra devant vous, chef des peuples, il vous « dira la longueur de votre route, et quel che- « min vous devez prendre pour arriver à travers « les flots dans votre patrie. »

« A peine la déesse a-t-elle achevé de parler, « que l'Aurore paroît assise sur son trône d'or; « Circé me donne de riches vêtements, une tu- « nique, un manteau. Cette nymphe prend à « son tour une robe élégante, du tissu le plus « délicat; elle s'entoure d'une belle ceinture « d'or, et couvre sa tête d'un voile magnifique. « Cependant je parcourois en grande hâte tout « le palais pour exciter mes compagnons; je « m'adresse à chacun d'eux, et leur dis ces pa- « roles :

« Il n'est plus temps de goûter le repos, ar-
« rachez-vous au doux sommeil, quittez ces
« lieux; c'est l'auguste Circé qui me le conseille
« elle-même. »

« Aussitôt ils s'empressent d'obéir à mes or-
« dres; mais je ne pus ramener tous mes com-
« pagnons: Elpénor, le plus jeune d'entre eux,
« guerrier sans force dans les combats, et doué
« de peu de prudence, s'étoit éloigné de ses
« amis, et, desirant respirer la fraîcheur, il dor-
« moit sur le faîte du palais, la tête encore ap-
« pesantie par les vapeurs du vin; dès qu'il en-
« tend le bruit, le tumulte de ses compagnons,
« il se réveille en sursaut, et dans son trouble,
« au lieu de retourner pour prendre le chemin
« de l'escalier, il tombe du toit, se brise la tête,
« et son ame s'envole dans les demeures de Plu-
« ton; quand les autres sont réunis, je leur tiens
« ce discours:

« Vous pensez peut-être maintenant rentrer
« au sein de vos foyers dans les champs pa-
« ternels, mais Circé nous prescrit un autre
« voyage, et veut que nous descendions dans
« les royaumes de Proserpine pour consulter
« l'ame du Thébain Tirésias. »

« A ces mots, leur ame est brisée de douleur;
« immobiles, ils pleurent avec amertume, ar-
« rachent leur chevelure; mais les larmes ne
« sont d'aucun secours aux malheureux.

« Nous retournons alors sur le rivage de la
« mer, accablés de tristesse, et le visage baigné
« de pleurs; Circé qui nous précède attache
« près du navire un agneau mâle, avec une
« brebis noire; puis sans peine elle se dérobe à
« nos regards. Qui suivroit la trace d'une di-
« vinité, lorsqu'elle ne veut point dévoiler sa
« marche aux yeux des mortels? »

FIN DU DIXIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT ONZIÈME.

« Dès que nous sommes arrivés sur le rivage,
« nous lançons le navire à la mer, nous dres-
« sons le mât, déployons les voiles, et plaçons
« les victimes au sein du vaisseau; nous y mon-
« tons nous-mêmes, le cœur accablé de tris-
« tesse, et les yeux remplis de larmes. Bientôt
« derrière la poupe s'élève un vent propice qui
« gonfle nos voiles, guide favorable que nous
« envoie l'auguste déesse à la voix harmonieuse.
« Quand tous les agrès sont disposés dans l'in-
« térieur du navire, nous restons assis, tandis
« que les vents et le pilote dirigent seuls notre
« course rapide. Durant tout le jour, les voiles
« déployées, nous franchissons la vaste étendue
« des mers; mais enfin le soleil achève sa carrière,

« et le monde entier est enveloppé des ombres « de la nuit.

« Ce fut alors que nous parvînmes aux ex- « trémités de l'Océan, près des lieux où s'élève « la ville des Cimmériens, couverte de ténèbres « et de nuages. Jamais ces peuples ne sont éclai- « rés par les rayons du soleil, soit qu'il monte « dans la voûte étoilée, soit que du haut des « cieux il se précipite vers la terre; mais sans « cesse une nuit funeste couvre de son ombre « ces mortels infortunés. C'est là que nous ti- « rons le navire sur la plage; nous débarquons « les victimes, et parcourons les bords de l'O- « céan, jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé « les lieux que nous avoit indiqués la déesse.

« Aussitôt Euryloque et Périmède s'emparent « des animaux consacrés; et moi, saisissant « mon glaive aigu, je creuse un fossé large et « profond d'une coudée. Dans ce fossé, j'offre « des libations funèbres à tous les morts : la « première est de lait et de miel, la seconde de « vin pur, et la troisième d'une eau limpide, « sur laquelle je répands la blanche fleur de « farine. En faisant des libations, j'implore les « ombres légères des morts; je promets, quand

« je serai dans Ithaque, de leur immoler une « génisse stérile, la plus belle que je posséderai, « de dresser en mon palais un bûcher que je « remplirai d'offrandes précieuses, et d'immo- « ler en outre au seul Tirésias un belier entiè- « rement noir, qui par sa grosseur l'emportera « sur tout le reste de mes troupeaux. Après avoir « adressé mes prières et mes vœux à la foule « des morts, je prends les victimes, les égorge « dans la fosse, et leur sang noir coule à longs « flots. Soudain les ames des mânes s'échap- « pent de l'Érèbe; je vois rassemblés autour de « moi des épouses, des jeunes gens, des vieil- « lards accablés de misères, de tendres vierges « déplorant leur mort prématurée, et des guer- « riers qui, revêtus de leur armure ensanglan- « tée, furent percés par des lances d'airain. De « toutes parts, sur les bords du fossé, ces mânes « voltigent en foule en poussant de lamentables « cris. A cette vue, la crainte glace nos sens; « j'ordonne à mes compagnons de dépouiller « et de brûler les victimes étendues, que l'acier « cruel vient d'immoler; je leur commande « aussi d'implorer tous les dieux, le redoutable « Pluton et la terrible Proserpine. Ressaisissant

« alors l'épée étincelante suspendue à mon côté,
« je ne permets pas que les ombres légères des
« morts approchent du sang qui vient de cou-
« ler, avant que Tirésias m'ait instruit de ma
« destinée.

« La première ame qui s'offrit à moi fut celle
« d'Elpénor, mon compagnon, qui n'étoit point
« encore enseveli dans le sein profond de la
« terre. Hélas! nous avions laissé son cadavre
« privé de nos larmes et des derniers honneurs;
« car d'autres soins pressèrent notre départ;
« sitôt que je l'aperçois, je sens couler mes
« pleurs, et, le cœur ému de pitié, je lui dis ces
« mots :

« Cher Elpénor, comment as-tu pénétré dans
« ces demeures de ténèbres? Tu m'as devancé,
« quoique étant à pied, moi que portoit un lé-
« ger navire. »

« Noble fils de Laërte, répond Elpénor en
« gémissant, un destin cruel, et l'excès du vin,
« ont causé ma perte. Je m'étois couché sur le
« faîte du palais, mais, au lieu de retourner en
« arrière pour reprendre l'escalier, je me préci-
« pitai du toit; les nerfs du cou furent brisés,
« et mon ame descendit dans les royaumes de

« Pluton. Maintenant, ô généreux Ulysse, j'em-
« brasse tes genoux; je t'implore par tes amis
« absents, par ton épouse, par le père qui prit
« soin de ton enfance, et par Télémaque, ce
« fils chéri que tu laissas jadis dans ta maison.
« Je sais que tu dois quitter le séjour de la
« mort, et revoir encore l'île d'Éa. Quand donc
« tu seras de retour en ces lieux, je t'en supplie,
« ô mon roi, conserve de ma mémoire quelque
« souvenir, ne t'éloigne pas sans m'avoir ac-
« cordé des larmes et la sépulture, de peur que
« je n'attire sur toi le courroux des dieux. Après
« avoir consumé mon cadavre revêtu des armes
« que je possédois, élève une tombe en mon
« honneur sur les bords de la mer, pour ap-
« prendre mon infortune aux hommes des siè-
« cles à venir. N'oublie pas d'accomplir toutes
« ces choses, et place sur mon tombeau la rame
« qui me servoit à fendre les ondes, pendant
« que j'étois encore plein de vie au milieu de
« mes compagnons. »

« Ainsi parloit Elpénor, et je me hâtai de lui
« répondre :

« Oui, sans doute, infortuné, je ferai ce que
« tu desires, j'accomplirai tous tes vœux. »

« Tels étoient nos lugubres entretiens ; ce-
« pendant je tenois toujours mon glaive étendu
« sur le sang des victimes, tandis que, de l'autre
« côté du fossé, l'image de mon compagnon me
« racontoit ses malheurs.

« Ce fut alors que parut l'ame de ma mère,
« morte pendant mon absence, la fille du ma-
« gnanime Antolycus, Anticlée, qui respiroit
« encore quand je partis pour la ville sacrée
« d'Ilion. A cette vue, je sentis couler mes lar-
« mes, et j'éprouvai de vifs regrets dans mon
« cœur ; mais je ne permis pas, malgré mes
« peines, qu'elle approchât du sang avant que
« Tirésias m'eût fait connoître ma destinée.
« Enfin arriva l'ame du Thébain ; il portoit un
« sceptre d'or ; et, m'ayant reconnu, Tirésias
« me parle en ces mots :

« Illustre fils de Laërte, ingénieux Ulysse, hé-
« ros infortuné, pourquoi donc, abandonnant
« la lumière du soleil, venir ainsi visiter les
« mânes, et leur affreux séjour? Mais éloigne-
« toi de ce fossé, retire ton glaive, afin que je
« boive le sang des victimes, et que je te dise la
« vérité. »

« Il dit ; aussitôt je retire mon glaive, et le

« remets dans le fourreau ; quand il a bu le « sang noir des victimes, le devin irréprochable « fait entendre ces paroles :

« Tu desires un heureux retour, noble Ulysse, « mais un dieu te le rendra difficile; je ne pense « pas que Neptune apaise jamais son courroux, « tant il est irrité contre toi, qui privas de la « vue son fils chéri. Pourtant vous arriverez « tous dans Ithaque après bien des souffrances, « si toi-même sais réprimer tes desirs et ceux « de tes compagnons, quand ton navire, échap- « pant aux fureurs de la mer, abordera dans « l'île de Thrimacie. C'est là que vous trouverez « les bœufs du soleil, qui voit, qui connoît « toutes choses; oui, si tu peux empêcher qu'on « fasse aucun mal à ces troupeaux, vous devez « tous espérer un heureux retour, et, malgré les « obstacles, vous arriverez dans votre patrie. « Mais si les bœufs du soleil reçoivent quelque « outrage, je te prédis la perte de ton vaisseau, « celle de tous tes compagnons; toi seul pourras « te sauver, et même, quand les tiens auront « péri, tu ne reviendras au sein des terres pater- « nelles qu'après de longs travaux, et sur un « navire étranger. Tu trouveras alors ta maison

« livrée à d'affreux désordres; car des princes
« avides dévorent ton héritage, et, desirant
« s'unir à ton épouse, cherchent à la séduire
« par des présents. Toutefois tu te vengeras de
« ces audacieux; mais, après avoir immolé les
« prétendants, soit par ruse, soit ouvertement
« avec ton glaive, il faudra t'armer d'une large
« rame, et voyager encore jusqu'à ce que tu
« trouves un pays où les hommes, ne connois-
« sant point la mer, ne mêlèrent jamais le sel à
« leurs aliments, et jamais n'aperçurent ni les
« poupes colorées d'un rouge éclatant, ni les
« rames qui sont les ailes des navires. Je veux
« te donner un signe certain pour reconnoître
« cette contrée : c'est lorsqu'un voyageur, s'of-
« frant à ta vue, te demandera pourquoi tu
« portes un van sur tes épaules; alors enfonce
« ta rame dans la terre, et sacrifie au redouta-
« ble Neptune d'illustres victimes, un bèlier, un
« sanglier mâle, avec un taureau; puis retourne
« dans ta patrie pour offrir des hécatombes sa-
« crées aux immortels habitants de l'Olympe, à
« tous et dans l'ordre de leur puissance. Long-
« temps après, une mort prompte, s'élançant
« des flots de la mer, te ravira le jour au sein

« d'une douce vieillesse, entouré des peuples qui « te devront leur félicité; les oracles que je t'an- « nonce sont infaillibles. »

« O Tirésias, lui dis-je aussitôt, oui sans doute « c'est là ce qu'ont résolu les dieux; mais dai- « gnez me répondre; parlez-moi sans détour; « j'aperçois l'ombre de ma mère, morte pen- « dant que j'étois absent : elle est assise en si- « lence près du sang des victimes, et ne peut « ni voir son fils, ni lui parler; dites-moi com- « ment je pourrai me faire reconnoître. »

« Tirésias me répondit en ces mots :

« Je peux t'en instruire aisément, et je vais « déposer ce secret en ton sein. Ceux des mânes « auxquels tu permettras de toucher au sang « des victimes te parleront avec sincérité; ceux « à qui tu refuseras ce bienfait s'enfuiront et « s'éloigneront de toi. »

« C'est ainsi que parloit Tirésias, et son ame, « après m'avoir instruit des oracles, retourne « aussitôt dans les demeures de Pluton. Moi ce- « pendant je reste inébranlable jusqu'au mo- « ment où ma mère vient boire le sang des vic- « times; dès qu'elle me reconnoît, Anticlée s'é- « crie d'une voix gémissante :

« O mon fils, pourquoi descendre dans ce sé-
« jour de ténèbres, toi qui respires encore? Il
« est difficile aux vivants de découvrir ces som-
« bres retraites; elles sont séparées de la terre
« par de grands fleuves, par des courants im-
« pétueux, et sur-tout par l'Océan, qu'on ne
« peut franchir sans être porté sur un fort vais-
« seau. Seroit-ce qu'à ton retour de Troie tu
« viendrois en ces lieux, après avoir erré long-
« temps avec ta flotte et tes compagnons? N'es-
« tu point encore arrivé dans Ithaque? N'as-tu
« point encore au sein de ton palais revu ta
« fidéle épouse? »

« Ma mère, lui répondis-je aussitôt, une im-
« périeuse nécessité m'a conduit dans les royau-
« mes de Pluton pour consulter l'ame du Thé-
« bain Tirésias. Non, je ne suis point encore
« arrivé dans la Grèce, et n'ai point abordé sur
« nos rivages; mais, errant sans cesse, je suis
« en proie à de grands malheurs, depuis le jour
« où j'ai suivi le divin Agamemnon dans la ville
« d'Ilion, afin de combattre les Troyens. Ce-
« pendant, ô ma mère, daignez me répondre;
« racontez-moi tout sans déguisement. Par
« quelle fatalité fûtes-vous enchaînée sous les

« dures lois de la mort? Est-ce à la suite d'une « longue maladie? ou bien Diane, qui se plaît « à lancer des traits, vous a-t-elle percée de ses « douces flèches? Parlez-moi de mon père, de « cet enfant que j'ai laissé dans mon palais. « Dites-moi si mon bien est encore leur par- « tage, ou si quelque héros s'en est emparé, « pensant que je ne reviendrois jamais. Dites- « moi quels sont les sentiments et les pensées « de mon épouse; si Pénélope, restée près de « mon fils, conserve avec soin mon héritage; « ou bien si quelqu'un parmi les Grecs, et le « plus illustre de tous, l'a conduite dans ses de- « meures. »

« Telles furent mes questions, et mon au- « guste mère me répondit en ces mots:

« Ton épouse, accablée de chagrins, est res- « tée avec constance au sein de son palais; ses « tristes journées et ses longues nuits se consu- « ment dans les larmes. Aucun étranger ne pos- « sède tes biens. Télémaque règne encore sur « tes champs; on le voit assister aux festins des « principaux chefs, comme il appartient à ce- « lui qui doit un jour rendre la justice; et tous « s'empressent de l'inviter. Pour ton père, il

« reste dans ses campagnes, et ne vient jamais
« à la ville. Il ne repose point sur un lit orné
« de manteaux et de tapis magnifiques. Pendant
« l'hiver il dort environné de ses serviteurs,
« étendu sur la cendre tout près du foyer, et le
« corps enveloppé de grossiers vêtements. Mais
« quand arrive l'été, jusqu'à la fin de la riche sai-
« son de l'automne, il couche dans sa vigne fé-
« conde, sur un lit de feuilles amoncelées à terre;
« c'est en ces lieux qu'il demeure vaincu par les
« chagrins; une douleur profonde s'accroît à
« chaque instant dans son ame; il pleure sur
« ton malheureux sort, et gémit accablé d'une
« pénible vieillesse. Moi-même c'est ainsi que
« j'ai terminé mes jours, et vu finir ma triste
« destinée, Diane, qui se plaît à lancer des
« traits, ne m'a point frappée de ses flèches lé-
« gères. Il ne m'est point survenu de ces lon-
« gues maladies qui par de cruels tourments
« ravissent à notre corps le sentiment et la vie;
« mais le regret de t'avoir perdu, l'inquiétude
« où me plongeoit ton éloignement, le souvenir
« de ta bonté, m'ont seuls privée des douceurs
« de l'existence. »

« A peine a-t-elle achevé de parler, que je

« veux, au milieu des pensées qui troublent mon « sein, embrasser l'ame de ma mère; trois fois « je m'élance dans l'espoir de la saisir, et trois « fois elle échappe à ma main comme une « ombre, ou comme un songe. Éprouvant alors « une plus vive douleur, je m'écrie aussitôt :

« Ma mère, pourquoi ne pas céder à mes de- « sirs? Pourquoi, dans les demeures de Pluton, « ne puis-je vous serrer dans mes bras, afin de « nous rassasier de nos larmes? La cruelle « Proserpine ne m'auroit-elle offert qu'une « vaine image, pour rendre mes regrets plus « amers? »

« Mon cher enfant, me répondit aussitôt ma « mère, ô toi le plus infortuné des hommes, « non, Proserpine ne t'a point trompé; mais « telle est la destinée des humains, après leur « mort. Alors les chairs, les nerfs et les os sont « consumés par la flamme, et, sitôt que la vie « abandonne leur sein, l'ame légère s'envole « comme un songe. Mais hâte-toi de retourner « au séjour de la lumière, et retiens toutes ces « choses pour les redire un jour à ton épouse. »

« Tels étoient nos mutuels entretiens. Bien- « tôt après arrivent en foule les ames des fem-

« mes que Proserpine laissoit parvenir jusqu'à « moi; toutes étoient des épouses ou des filles « de héros puissants; un grand nombre se ras- « semble autour du fossé pour boire le sang des « victimes, et je songeois en moi-même com- « ment j'interrogerois chacune de ces ombres; « je ne vis pas de meilleur parti que de saisir « mon glaive, pour empêcher qu'elles ne vins- « sent ensemble boire le sang que j'avois ré- « pandu; par ce moyen, elles approchèrent « tour-à-tour; chacune me raconta son origine, « et je pus les interroger toutes.

« La première qui s'offrit à ma vue fut la « belle Tyro, née d'un père illustre; elle disoit « être issue de l'irréprochable Salmonée, ajou- « tant qu'elle avoit été l'épouse de Créthée, fils « d'Éole; elle aima le fleuve Énipée, le plus « beau de tous les fleuves qui coulent sur la « terre; souvent elle erroit sur ses rives char- « mantes; mais Neptune, empruntant la forme « de ce dieu, surprit la jeune fille à l'embou- « chure du fleuve rapide. Soudain la vague azu- « rée s'élève comme une montagne, se courbe « en voûte, et cache à-la-fois le dieu des mers, « et cette foible mortelle. Neptune alors délie la

« ceinture virginale, et répand un doux som-
« meil sur les yeux de la belle Tyro; quand il
« eut satisfait ses desirs impatients, lui prenant
« la main avec bonté:

« Femme, dit-il, soyez heureuse de mon
« amour; avant que l'année soit révolue, vous
« mettrez au monde deux superbes enfants:
« jamais la couche des immortels ne reste in-
« féconde; vous les nourrirez et les élèverez
« avec soin. Maintenant retournez dans vos de-
« meures; allez, et ne me nommez pas. Sachez
« cependant que je suis le puissant Neptune,
« qui de son trident ébranle la terre. »

« Il dit, et se replonge dans le sein des ondes.
« Au temps marqué, Tyro donna le jour à deux
« fils, Pélias et Nélée, qui tous les deux furent
« ministres du grand Jupiter; Pélias, riche en
« troupeaux, régna dans Iolchos, ville superbe;
« Pélée, dans la sablonneuse Pylos; enfin Tyro,
« cette reine entre les femmes, donna par la
« suite à Créthée, son époux, trois autres fils,
« Éson, Phérès, et l'écuyer Amithaon.

« Après Tyro, s'avança la fille d'Asopus, An-
« tiope, qui se glorifioit d'avoir dormi dans les
« bras de Jupiter: elle mit au monde deux fils,

« Amphion et Zétus, qui les premiers jetèrent « les fondements de Thèbes aux sept portes, et « qui bâtirent des tours élevées; car ils n'au- « roient jamais habité cette ville spacieuse sans « l'environner de remparts, quoique tous les « deux fussent d'une force prodigieuse.

« Je vis ensuite l'épouse d'Amphitryon, Alc- « mène, qui s'étant unie d'amour avec Jupiter, « enfanta le valeureux Hercule au cœur de lion. « Près d'elle étoit Mégare, issue du magnanime « Créon; elle épousa le fils d'Amphitryon, ce « héros qui conserva toujours une vigueur in- « domptable.

« Je découvris aussi la mère d'OEdipe, la « belle Épicaste, qui par ignorance commit un « exécrable forfait; elle s'unit à son propre fils, « et celui-ci, meurtrier de son père, célébra ce « funeste hyménée. Bientôt les immortels revé- « lèrent ce crime à tous les hommes. Le mal- « heureux OEdipe, qui par la cruelle volonté « des dieux régnoit sur les enfants de Cadmus, « souffrit d'horribles douleurs dans la sacrilége « ville de Thèbes. Épicaste, suspendue par un « long cordon à l'une des poutres élevées de « son palais, descendit avec d'affreux tourments

« dans ces sombres demeures, laissant après elle
« tous les maux qu'attirent sur un infortuné les
« furies d'une mère.

« Ensuite je vis paroître Chloris, qui jadis,
« à cause de sa beauté, devint l'épouse de Né-
« lée. Il la combla de dons magnifiques; c'étoit
« la plus jeune des filles d'Amphion, issu d'Ia-
« sus, et qui fonda sa puissance dans Orcho-
« ménes, ville de Minias. Chloris régnoit à Py-
« los avec le roi Nélée, et lui donna trois fils
« illustres, Nestor, Chromion, et le fier Péri-
« clyméne; ensuite elle enfanta la généreuse
« Péro, prodige admirable aux yeux des hom-
« mes. Tous les princes voisins desiroient l'é-
« pouser. Mais Nélée ne consentit à l'accorder
« qu'à celui qui raviroit des champs de Phylace
« les bœufs que retenoit injustement le terrible
« Iphiclus; c'étoit une entreprise difficile. Le
« seul Mélampe, devin irréprochable, tenta
« d'enlever ces troupeaux; mais il trouva d'in-
« vincibles obstacles dans la volonté des dieux;
« et, vaincu par des pâtres sauvages, il fut chargé
« de chaînes pesantes. Lorsque les mois et les
« jours en se succédant amenèrent le terme de
« l'année, et que les saisons eurent terminé leur

« cours, le redoutable Iphiclus affranchit de ses « liens le devin Mélampe qui lui révéla les ora « cles des dieux; ainsi s'accomplirent les des- « seins de Jupiter.

« Après Chloris arriva Léda, l'épouse de Tyn- « dare, qui de ce héros eut deux fils magna- « nimes, Castor, habile à dompter les cour- « siers, et Pollux, plein de force au pugilat. Ils « respirent encore, quoiqu'ils soient ensevelis « au sein de la terre profonde; oui, ces héros, « protégés par Jupiter, chaque jour vivent et « meurent tour-à-tour, et jouissent des hon- « neurs qui sont le partage des dieux.

« Non loin de cette reine, j'aperçus Iphi- « méde, l'épouse d'Aloée, qui, dit-on, s'unit « d'amour à Neptune; elle eut deux fils, mais ils « ne vécurent que peu d'instants : Othus, beau « comme un immortel, et l'illustre Éphialte; « ils étoient les plus grands héros qu'ait ja- « mais nourris la terre, et même les plus « beaux, après toutefois le valeureux Orion. « Dès l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées « de grosseur, et leur taille étoit de trois fois « neuf coudées. Ils menacèrent les dieux de faire « éclater jusque dans les demeures célestes les

« horreurs d'une guerre impie. Déja même ils « avoient résolu, pour escalader les cieux, de « placer le mont Ossa sur l'Olympe; et sur « l'Ossa, le Pélion chargé de forêts : sans doute « qu'ils auroient accompli ces projets, s'ils « étoient parvenus jusqu'à l'âge de l'adolescen- « ce; mais le fils de Jupiter, celui qu'enfanta la « blonde Latone, les immola tous les deux avant « que sous leurs tempes fleurît un tendre duvet, « et que leurs joues fussent ombragées d'une « barbe épaisse.

« J'aperçus ensuite Phédre, Procris, et la belle « Ariane, fille du sage Minos. Ce fut elle que « Thésée enleva de Crète pour l'emmener dans « la ville sacrée d'Athènes; mais il ne put l'y « conduire; Diane le retint dans l'île de Dia, « sur le témoignage de Bacchus.

« Enfin, je vis Maira, Clyméne, et l'odieuse « Ériphyle, qui sacrifia son époux pour un col- « lier d'or; mais je ne pourrois ni redire ni « nommer toutes les épouses et toutes les filles « de héros qui s'offrirent à ma vue; avant la fin « de mon récit, la nuit auroit terminé son cours. « Maintenant voici l'heure de goûter le repos,

« soit en ces lieux, soit dans le navire, avec les « compagnons qui me sont destinés; car, après « les dieux, c'est à vous seul que je confie le « soin de mon départ. »

Tel fut le récit d'Ulysse; tous les assistants gardoient un profond silence, tant ils étoient saisis de ravissement au sein des palais, que déja couvroient les ombres de la nuit. Alors Arété, s'adressant aux convives, fit entendre ces paroles:

« Phéaciens, que pensez-vous de cet étranger, « de sa beauté, de sa noblesse, et de la sagesse « qui règne en ses discours? Oui sans doute il « est mon hôte; mais chacun de vous doit le « combler d'honneurs. Ne vous hâtez donc point « de le renvoyer sans offrir vos présents à ce « héros infortuné, puisque dans vos demeures « vous possédez de grandes richesses, par la li- « béralité des dieux. »

Aussitôt le sage vieillard Échénus, le plus âgé des Phéaciens, leur tient ce discours:

« O mes amis, ce que vient d'exprimer la « reine ne peut être ni contre vos intentions, « ni contre vos desirs; obéissez donc à sa

« voix. Cependant c'est d'Alcinoüs lui-même « que nous devons attendre et l'exemple et le « conseil. »

« Oui, répond Alcinoüs, toujours les ordres « de la reine s'accompliront, tant que je règne- « rai sur les Phéaciens. Que l'étranger diffère « donc son départ, jusqu'à ce que j'achève de « rassembler les présents. Le soin de ce voyage « appartient à tous nos citoyens; mais sur-tout « à moi, qui possède en ces lieux la suprême « puissance. »

« Alcinoüs, roi de ces contrées, lui dit le pru- « dent Ulysse, lors même que vous m'engage- « riez à rester ici durant une année entière, ô « vous, qui préparez tout pour mon retour, et « qui me comblez de dons magnifiques, j'y con- « sentirois volontiers, tant il m'est avantageux « de ne retourner dans ma patrie que comblé de « vos bienfaits; car alors tous ceux qui seront « témoins de mon arrivée m'honoreront et me « chériront davantage. »

« Noble Ulysse, reprend Alcinoüs, on ne peut « supposer en vous voyant que vous soyez un « imposteur, un fourbe, tel que ces voyageurs « nombreux qui parcourent la terre; hommes

« toujours prêts à débiter des fables, quand ils « reviennent d'un pays que nul avant eux n'a- « voit découvert. Pour vous, Ulysse, vous pos- « sédez le charme des paroles, et la sagesse ré- « gne en votre ame. Comme un chantre divin, « vous nous avez dit l'histoire de tous les Grecs, « et les malheurs que vous-même avez éprou- « vés. Cependant racontez-nous encore si dans « les enfers vous n'avez point trouvé quelques « uns de vos anciens amis, quelques uns de ces « héros qui vous suivirent au siége de Troie, et « qui là succombèrent sous les dures lois du « destin; la nuit est longue, et l'heure du som- « meil n'est point encore arrivée pour nous. « Continuez donc le récit de ces aventures mer- « veilleuses. J'attendrois sans peine le retour de « l'aurore, si vous consentiez dans ce palais à « nous entretenir de vos longues infortunes. »

« Alcinoüs, roi puissant, lui répond le sage « Ulysse, il est un temps pour les entretiens, il « en est un aussi pour le sommeil. Cependant, « si vous desirez m'entendre, je ne m'y refuse « point; je vous apprendrai des malheurs plus « déplorables encore: le trépas de mes amis qui « sont morts depuis peu de temps. Hélas! échap-

« pés à la cruelle guerre des Troyens, ils péri-
« rent à leur retour par les conseils d'une femme
« odieuse.

« Dès que la chaste Proserpine a dispersé de
« toutes parts les ombres des femmes illustres
« qui m'avoient apparu, arrive l'ame désolée
« d'Agamemnon, autour de laquelle étoient ras-
« semblées toutes celles des guerriers qui suc-
« combèrent avec lui dans les palais d'Égisthe.
« Atride me reconnoît, sitôt qu'il a bu le sang
« des victimes; alors il pleure amèrement, et,
« tout en répandant des larmes, il me tend les
« mains pour m'embrasser; mais il étoit sans
« force, et n'avoit plus cette vigueur qui jadis
« animoit ses membres agiles; moi-même à sa
« vue, touché de pitié, je laisse échapper des
« pleurs, et me hâte de lui dire ces paroles :

« Fils d'Atrée, roi des hommes, grand Aga-
« memnon, quel funeste destin t'a plongé dans
« le sommeil éternel? Seroit-ce Neptune qui
« t'auroit fait périr avec tes navires, en exci-
« tant contre toi le souffle impétueux des tem-
« pêtes? Serois-tu mort dans une terre étran-
« gère, sous les coups de tes ennemis, en tâ-
« chant d'enlever leurs troupeaux, ou bien en

« voulant saccager leur ville, et ravir leurs « épouses? »

« Telles furent mes questions; l'ombre d'Aga- « memnon me répondit aussitôt:

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse; non, « ce n'est point Neptune qui m'a fait périr en « excitant contre moi le souffle impétueux des « tempêtes; non, je n'ai point succombé sous « les coups de mes ennemis dans une terre « étrangère. C'est Égisthe qui, méditant ma « perte, m'a donné le trépas; Égisthe, aidé de « mon infame épouse: le perfide m'appelle dans « son palais pour participer au festin, et là me « tue comme un taureau dans l'étable. Ainsi « j'ai péri d'une mort affreuse. Tous mes com- « pagnons furent égorgés, tels que des san- « gliers qu'on immole, soit pour les noces d'un « homme puissant, soit pour un repas où cha- « cun apporte son tribut, soit pour une fête « splendide. Souvent tu vis tomber un grand « nombre de héros, qui périrent en combat « singulier, ou dans le tumulte des batailles; « mais sans doute ton ame eût encore éprouvé « plus d'horreur en nous voyant, au milieu des « coupes et des tables chargées de mets, tous

« étendus dans ces demeures, dont le sol étoit
« baigné de notre sang. En ce moment j'enten-
« dis la voix de la fille de Priam, Cassandre,
« que la cruelle Clytemnestre perçoit à mes cô-
« tés; alors, de mes deux mains me soulevant
« de terre, j'allois, près d'expirer, saisir mon
« glaive pour immoler cette odieuse épouse;
« mais elle s'échappe aussitôt, et, quoique je
« descendisse dans les royaumes de Pluton, elle
« ne voulut ni fermer mes yeux, ni toucher
« mes lèvres. Non, il n'est rien de plus horrible
« qu'une femme qui conçoit dans sa pensée de
« tels forfaits. Ainsi Clytemnestre a commis le
« plus exécrable de tous les crimes en médi-
« tant la mort de l'époux qui l'aima dans sa
« jeunesse. Hélas! au moment où je pensois
« que mon retour alloit combler de joie mes
« enfants, mes serviteurs, toute ma maison,
« voilà que cette épouse, instruite aux plus af-
« freux desseins, fait rejaillir sa propre honte
« sur toutes les femmes, et même les plus ver-
« tueuses. »

« Grands dieux! m'écriai-je alors, oui, sans
« doute, Jupiter a conçu depuis long-temps
« une haine violente contre les fils d'Atrée, à

« cause des perfidies de leurs épouses. Déja plu-
« sieurs héros ont péri pour le crime d'Hélène,
« et toi, malheureux, après une longue ab-
« sence, tu succombes victime des ruses de Cly-
« temnestre. »

« A peine j'achevois ces paroles, qu'Aga-
« memnon reprend en ces mots :

« Averti par cet exemple, toi-même ne sois
« pas trop confiant envers ton épouse, et ne
« lui révèle point tous les secrets que tu peux
« savoir; il est des choses qu'il faut dire : il en
« est d'autres que l'on doit taire. Mais non,
« cher Ulysse, tu ne recevras point la mort des
« mains de ton épouse; la fille d'Icare, la ver-
« tueuse Pénélope s'est toujours montrée pru-
« dente, et dans son cœur a toujours nourri de
« nobles sentiments. Quand nous partîmes pour
« la guerre de Troie, nous la laissâmes qu'elle
« étoit nouvellement mariée; et son jeune en-
« fant étoit encore à la mamelle; sans doute
« maintenant il s'asseoit parmi les hommes d'un
« âge mûr. Heureux mortel! bientôt son père
« va revoir ce fils chéri qui bientôt aussi jouira
« du bonheur de serrer son père entre ses bras.
« Hélas! mon épouse ne m'a pas permis de con-

« templer ainsi mon fils; la cruelle m'a fait périr
« avant que j'aie pu le voir. Ulysse, écoute mes
« conseils, et grave-les dans ton ame. Lorsque
« avec ton navire tu toucheras aux terres de ta
« patrie, que ce soit en secret, et non point
« ouvertement; crains de trop te confier à ton
« épouse. Maintenant parle-moi sans détour;
« dis-moi si mon fils respire encore, ou dans
« Orchoméne, ou dans la sablonneuse Pylos,
« ou près de Ménélas dans la vaste Lacédé-
« mone; car le jeune Oreste n'est point des-
« cendu sous ces voûtes souterraines. »

« Atride, lui répondis-je alors, pourquoi me
« demander ces choses? Je ne puis savoir si ton
« fils Oreste est vivant, ou s'il a péri; je ne dois
« pas parler des choses que j'ignore. »

« Ainsi tous deux, en nous livrant à ces lu-
« gubres entretiens, nous étions accablés de
« tristesse, et répandions un torrent de larmes.
« Tout-à-coup paroît à mes yeux l'ame d'A-
« chille, celle de Patrocle, celle de l'irréprocha-
« ble Antiloque, et celle d'Ajax, qui par sa taille
« et sa force étoit le plus illustre des Grecs, après
« le redoutable fils de Pélée. Bientôt l'ame du
« superbe Éacide me reconnoît; et, poussant

« un profond soupir, ce héros m'adresse ces « paroles :

« Fils de Laërte, Ulysse, habile en toutes « sortes de stratagèmes, quel dessein plus grand « encore que tous tes exploits as-tu conçu dans « ton cœur? Comment as-tu soutenu la pensée « de pénétrer au sein des demeures de Pluton, « qu'habitent les ombres, vaines images des « hommes qui ne sont plus? »

« Achille, fils de Pélée, lui répondis-je à « l'instant, je suis venu consulter les oracles de « Tirésias, pour qu'il me donnât ses conseils, « et me fît connoître les moyens de retourner « dans Ithaque. Hélas! je ne me suis pas encore « approché de l'Achaïe; je n'ai point encore « abordé dans ma patrie, et jusqu'à ce jour j'ai « souffert bien des maux. Pour toi, noble Achil- « le, il n'est point d'homme plus heureux; il « n'en sera jamais. Durant ta vie, les Argiens « t'honorèrent comme l'un des immortels, et « maintenant tu règnes en souverain sur les « mânes; non, quoique mort, tu ne dois point « t'affliger, valeureux Achille. »

« Je parlois ainsi; mais le héros, m'interrom- « pant, me tient ce discours :

« Ne cherche point à me consoler de ma « mort, valeureux Ulysse ; j'aimerois mieux, « simple cultivateur, être aux gages d'un homme « obscur, et qui ne possèderoit qu'un foible hé- « ritage, que de régner sur toutes ces ombres. « Cependant, ami, parle-moi de mon fils, ap- « prends-moi s'il a suivi mes traces, s'il fut, ou « non, le premier dans les batailles; dis-moi si « tu sais quelque chose du vénérable Pélée; s'il « régne encore sur les peuples de la Thessalie, « ou bien s'il est resté sans honneur dans Hélas « et dans la Phthie, parceque maintenant la « vieillesse a glacé ses membres. Grands dieux! « il ne m'a plus pour défenseur à la clarté du so- « leil; ah! que ne suis-je encore tel que j'étois « jadis sous les vastes remparts d'Ilion, lorsque « j'immolois tout un peuple de guerriers en « combattant pour les Argiens. Si j'étois encore « ainsi, comme je volerois dans le palais de « mon père, épouvantant par ma valeur et la « force de mon bras invincible tous ceux qui « l'outragent, ou lui refusent les honneurs qu'il « mérite! »

« Je n'ai rien appris, lui répondis-je aussitôt, « touchant le vénérable Pélée; mais sur Néop-

« tolème, ton fils, je te dirai la vérité, puisque « tu le desires; ce fut moi-même qui dans un « navire le conduisis de Scyros au milieu des « guerriers argiens. Lorsque, sous les murs de « Troie, nous assemblions le conseil, toujours il « parloit le premier, et ne s'éloignoit point du « but par de vaines paroles. Il n'est, je pense, « que le sage Nestor et moi qui l'emportions « sur lui. Quand nous combattions autour des « remparts, jamais il ne restoit parmi les sol- « dats, ni confondu dans les rangs; mais, tou- « jours en avant de nos guerriers, à nul il ne « le cédoit en courage, et seul il renversoit des « phalanges ennemies au sein de la mêlée san- « glante. Je ne pourrois redire ici tous ses ex- « ploits, tant il immola de héros pour la dé- « fense des Argiens. Apprends du moins qu'il a « vaincu le fils de Théléphe, le vaillant Eury- « pyle, autour duquel périrent tous ses compa- « gnons, les nombreux Cétéens, venus dans « l'espoir d'épouser des femmes troyennes; Eu- « rypyle, le plus beau de tous les guerriers, « après le divin Memnon. Lorsque les plus bra- « ves des Grecs entrèrent dans le cheval qu'a- « voit construit Épéus, ce fut à moi que l'on

« confia le soin de découvrir l'embuscade, ou « d'y retenir nos guerriers. En ce moment les « princes et les chefs des Argiens essuyoient « leurs larmes, et sous eux se déroboient leurs « genoux tremblants. Eh bien! je ne vis point « alors que Néoptolème changeât de visage, ni « qu'il essuyât ses pleurs. Bien au contraire, lui « sur-tout me supplioit de sortir des flancs de « ce cheval, et, saisissant tour-à-tour la poi- « gnée du glaive, ou sa lance étincelante, il brû- « loit de porter la désolation parmi les Troyens. « Enfin, quand nous ravageâmes la superbe « ville de Priam, après avoir pris sa part du bu- « tin, il remonta dans son navire sans aucune « blessure; il ne fut atteint ni par la lance, ni « par le javelot, comme il n'arrive que trop « souvent dans ces combats où Mars fait écla- « ter toute sa fureur. »

« Telle fut ma réponse; alors l'ame du ma- « gnanime Achille s'éloigne, et, marchant à « grands pas, elle traverse les prairies d'Aspho- « dèle, heureuse d'avoir appris par ma bouche « que son fils étoit un héros vaillant.

« D'autres ombres des morts, accablées de « tristesse, s'arrêtèrent devant moi; chacune

« d'elles me raconta ses malheurs. L'ame du seul
« Ajax, fils de Télamon, se tenoit à l'écart, en-
« core furieuse de ma victoire; car je l'empor-
« tai sur lui quand je disputai les armes d'A-
« chille que nous livra sa vénérable mère : ce
« furent les enfants des Troyens, et la sage Mi-
« nerve, qui jugèrent en ma faveur. Plût aux
« dieux que je n'eusse point vaincu dans ce
« combat! C'est à cause de ces armes que main-
« tenant la terre renferme dans son sein cette
« auguste tête, cet Ajax, le plus renommé de
« tous les enfants de Danaüs par sa noble fi-
« gure et ses faits éclatants, après toutefois le
« redoutable fils de Pélée. Dès que je l'aperçus,
« je me hâtai d'adresser au héros ces douces
« paroles :

« Ajax, valeureux fils de Télamon, ne dois-
« tu pas, après ta mort, apaiser la colère que
« t'inspirèrent contre moi ces armes funestes?
« Ah! les dieux ne nous les ont présentées que
« pour être la perte des Argiens, puisqu'un dé-
« fenseur si vaillant leur fut enlevé. Nous avons
« pleuré ton trépas, Ajax, comme nous pleurâ-
« mes le trépas d'Achille. Cependant aucun de
« nous n'en fut coupable; c'est Jupiter lui seul

« qui dans sa haine contre les Grecs avoit ré-
« solu de terminer ta destinée; mais approche,
« prince magnanime, écoute ma voix, prête
« l'oreille à mes discours, réprime ta fureur,
« laisse fléchir ton cœur trop superbe. »

« Je lui parlois ainsi; mais il ne me répondit
« point, et s'enfuit dans l'Érèbe avec la foule
« des ombres. Si je l'avois poursuivi, sans doute
« il m'auroit parlé malgré son courroux; mais
« tout mon desir alors étoit d'observer les au-
« tres ames qui s'offroient à ma vue.

« Là j'aperçus l'illustre fils de Jupiter, Minos,
« qui tenoit un sceptre d'or; placé sur un trône,
« il rendoit la justice aux mânes: tous venoient
« plaider leur cause devant ce juge inexorable;
« les uns étoient assis, et les autres se tenoient
« debout dans les vastes royaumes de Pluton.

« Après lui parut l'énorme Orion, poursui-
« vant à travers les prairies d'Asphodèle les
« monstres qu'il immola jadis sur les monta-
« gnes; il tenoit encore sa forte massue d'ai-
« rain que rien n'avoit pu briser.

« Je vis aussi Tityus, glorieux fils de la terre;
« il étoit étendu sur le seuil, et son ombre cou-
« vroit neuf arpents. Deux vautours acharnés

« lui rongeoient le foie; ils enfonçoient leur « bec dans ses entrailles, et ses mains ne pou- « voient les repousser; car il osa faire violence « à Latone, l'épouse de Jupiter, lorsqu'elle tra- « versoit, pour se rendre à Pytho, les campa- « gnes riantes de Panope.

« Bientôt après je découvris Tantale qui souf- « froit d'amères douleurs; il étoit debout au « milieu d'un lac dont les eaux venoient tou- « cher à ses lévres, et cependant il me parois- « soit tourmenté d'une soif qu'il ne pouvoit « apaiser. Chaque fois que le vieillard cherchoit « à se désaltérer, l'onde fugitive s'engloutissoit « aussitôt, et sous ses pieds on n'apercevoit « plus qu'un sable noir, desséché par une divi- « nité funeste. Près de lui s'élevoient de beaux « arbres qui laissoient pendre leurs richesses « au-dessus de sa tête : des poiriers, des oran- « gers, des pommiers aux fruits éclatants, de « doux figuiers et des oliviers toujours verts; « mais, dès que le vieillard se levoit pour y « porter les mains, tout-à-coup le vent agitoit « les branches, et les enlevoit jusqu'aux nues.

« Ensuite j'aperçus Sisyphe souffrant aussi « les plus cruels tourments; de toute la force

« de ses bras il soulevoit avec peine un énorme « rocher; l'infortuné, s'aidant et des pieds et « des mains, s'efforçoit de rouler cette lourde « masse jusque sur le sommet de la montagne; « mais à peine atteignoit-il le but qu'une puis- « sance supérieure le repoussoit en arrière, et « la pierre de tout son poids retomboit dans la « plaine. Alors Sisyphe reprenoit avec effort « son pénible labeur; une épaisse fumée s'éle- « voit de sa tête, et des torrents de sueur cou- « loient de tous ses membres.

« Après Sisyphe, le vigoureux Hercule s'of- « frit à ma vue, ou plutôt son image; car ce « héros dans l'assemblée des dieux goûte les « délices des banquets éternels: c'est là que pour « épouse il possède la brillante Hébé, fille du « grand Jupiter, et de Junon à la chaussure « d'or. Autour de cette image, les mânes font « entendre un bruit pareil à celui d'une multi- « tude d'oiseaux épouvantés qui s'enfuiroient « de toutes parts. Le fantôme paroissoit sem- « blable à la nuit : il portoit un arc tendu; le « trait étoit appuyé sur la corde, et, promenant « ses farouches regards, toujours il sembloit « prêt à lancer une flèche. Autour de sa poi-

« trine brilloit un baudrier terrible formé d'un « tissu d'or, sur lequel étoient brodés de mer- « veilleux ouvrages, des ours, des sangliers « cruels, des lions formidables, des combats, « des batailles, des carnages, des homicides. « Ah! puisse l'ouvrier habile qui fit ce travail « effrayant ne plus employer ainsi les ressour- « ces de son art! Bientôt Hercule me reconnoît, « et, me regardant avec des yeux remplis de « compassion, il m'adresse ces paroles :

« Noble fils de Laërte, ingénieux Ulysse, sans « doute, infortuné, tu gémis sous un destin « funeste, tel que je le supportai moi-même « quand je jouissois encore de la clarté du so- « leil. Oui, moi, fils de Jupiter, issu du grand « Saturne, je fus accablé de maux sans nombre « par un homme qui m'étoit bien inférieur. « Soumis à ses lois, il m'ordonna d'accomplir « les entreprises les plus difficiles; il m'envoya « même pour enlever le chien qui garde ces « demeures; je pénétrai jusqu'en ces lieux, et « j'arrachai le monstre aux royaumes de Plu- « ton; car Mercure et la prudente Minerve « avoient guidé mes pas. »

« En achevant ces mots, Hercule disparoît

« dans le ténébreux séjour. Cependant je res-
« tois avec constance, espérant découvrir en-
« core quelqu'un de ces vaillants héros morts
« dans les temps anciens. Peut-être aurois-je
« aperçu Thésée, Pirithoüs, noble race des
« dieux; mais, avant qu'ils s'offrent à moi, la
« foule des morts se rassemble avec un bruyant
« tumulte. Tout-à-coup je suis saisi de crainte,
« et, redoutant que Proserpine ne m'envoie la
« tête de la Gorgone, monstre terrible, je me
« rends à l'instant vers mon vaisseau; j'ordonne
« à mes compagnons d'y monter, et de délier
« les cordages. Ils se hâtent de m'obéir, et se
« placent sur les bancs : bientôt, balancé sur les
« flots de la mer, le navire d'abord vogue à
« l'aide des rameurs; puis il continue sa route,
« poussé seulement par les vents favorables. »

FIN DU ONZIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT DOUZIÈME.

« A peine avons-nous abandonné les courants
« impétueux de l'Océan, que notre vaisseau,
« porté sur la vaste étendue des ondes, arrive
« de nouveau dans la ville d'Éa; c'est là que
« sont les demeures, les danses de l'aurore ma-
« tinale, et le lever du soleil. Parvenus en ces
« lieux, mes compagnons tirent le navire sur le
« sable, et se dispersent sur le rivage de la mer.

« Le lendemain, dès que brille l'aurore aux
« doigts de rose, j'envoie quelques uns des
« miens dans le palais de Circé pour en rap-
« porter le cadavre d'Elpénor. A leur retour,
« nous abattons les arbres qui couronnent le
« lieu le plus élevé du rivage, et, le cœur con-
« sumé de regrets, nous ensevelissons Elpénor
« en versant des larmes amères. Quand les

« flammes du bûcher ont consumé son corps « et ses armes, nous élevons un tombeau sur- « monté d'une colonne, et plantons une rame « vers le sommet de cette tombe.

« Ainsi nous accomplîmes ce pieux devoir. « Circé cependant, à laquelle nous n'avions pu « cacher notre retour des enfers, vint aussitôt « nous offrir quelque nourriture; deux suivan- « tes qui l'accompagnoient apportèrent le pain, « des mets en abondance, et la brillante liqueur « du vin. Debout au milieu d'elles, la déesse « nous tient ce discours :

« Ah! malheureux, quoique vous soyez en- « core pleins de vie, vous êtes descendus dans « les royaumes de Pluton; ainsi vous périrez « deux fois, tandis que les autres hommes ne « sont qu'une seule fois sujets à la mort. Mais « prenez maintenant quelque nourriture : bu- « vez le vin que je vous présente, et reposez ici « tout le jour; demain vous lancerez votre na- « vire à la mer; moi-même je vous indiquerai « la route, et vous ferai tout connoître, de peur « que, livrés à votre imprudence, vous ne puis- « siez échapper aux malheurs qui vous mena- « cent encore et sur la terre et sur les flots. »

« Ainsi parle la déesse, et nous cédons vo-
« lontiers à ses avis. Durant tout le jour, et jus-
« qu'au coucher du soleil, nous savourons les
« viandes succulentes et le vin délectable. Quand
« le soleil disparoît, et que les ténèbres cou-
« vrent la terre, mes compagnons s'abandon-
« nent au repos dans l'intérieur du navire; alors
« Circé, me prenant par la main, et me tirant
« à l'écart loin de tous les miens, m'adresse
« la parole, et m'interroge sur tous les objets
« qui m'ont frappé. Je m'empresse aussitôt de
« lui faire de mon voyage un récit exact et
« fidèle. Alors cette déesse puissante fait en-
« tendre ces mots :

« Ulysse, il est vrai, toutes ces choses doivent
« s'accomplir ainsi; maintenant écoutez mes
« conseils, et puisse un dieu les graver dans vo-
« tre mémoire. D'abord vous rencontrerez les
« sirènes; elles séduisent tous les humains qui
« s'approchent de leurs demeures; mais mal-
« heur à l'imprudent qui se laisse charmer à la
« voix de ces enchanteresses; son épouse, ses
« enfants ne le reverront jamais, et ne se ré-
« jouiront plus de son retour; car les sirènes,
« couchées dans une prairie, l'enchaîneront par

« leurs voix harmonieuses. Autour d'elles sont « des amas d'ossements et les chairs desséchées « des hommes qu'elles ont fait périr. Hâtez-vous « donc, Ulysse, d'échapper à ces bords dange- « reux, et fermez les oreilles de vos compagnons « avec une cire molle, pour qu'ils n'entendent « point ces accents; vous seul pourrez les écou- « ter, si vous le desirez; mais il faut que vos « amis attachent vos pieds et vos mains au mât « du navire, et vous y resterez chargé de liens; « seulement alors vous pourrez sans danger « goûter le doux plaisir d'entendre la voix des « sirènes, et même, si vous implorez vos com- « pagnons, si vous leur commandez de vous « délier, ils doivent encore vous retenir par de « nouvelles chaînes.

« Quand vos matelots auront évité ce péril, « je ne puis vous enseigner précisément quel « chemin vous devez suivre. Ne prenez conseil « que de votre courage; mais je vous dirai les « objets qui des deux côtés s'offriront à votre « vue; vous découvrirez d'abord des rochers « enveloppés de nuages; autour de ces rochers « frémissent les flots courroucés d'Amphitrite. « Les dieux appellent cet écueil les roches er-

« rantes. Aucun oiseau ne peut les franchir, ni
« même les colombes timides qui portent l'am-
« broisie au puissant Jupiter; souvent l'une
« d'elles périt en traversant ces sommets escar-
« pés; mais alors Jupiter la remplace par une
« autre, pour qu'elles soient toujours le même
« nombre. Tout vaisseau qui s'en approche n'é-
« vite point sa perte; à l'instant ses planches
« sont brisées, et les cadavres des matelots,
« emportés par les vagues, sont dispersés au
« sein de la tempête; le seul navire Argo, pro-
« tégé par les immortels, jadis franchit sans
« obstacle cet endroit difficile en revenant du
« pays où régnoit Aétès; mais s'il effleura légè-
« rement d'aussi terribles rochers, c'est que Ju-
« non lui fit éviter l'écueil; car le pilote Jason
« étoit cher à cette déesse.

« De ces deux rochers, l'un porte jusque dans
« les cieux sa pointe aiguë, environnée d'un
« épais nuage que rien ne peut dissiper. Jamais
« la sérénité ne brille à son sommet, ni durant
« l'été, ni pendant l'automne; nul homme, au-
« roit-il vingt bras, autant de pieds, ne pour-
« roit y monter, et n'en pourroit descendre;
« car cette roche escarpée est semblable au

« marbre qu'on a poli. Tout au milieu se trouve
« une caverne dont l'embouchure est tournée
« vers le couchant, du côté de l'Érèbe : c'est
« près de cet antre qu'il faut avec dextérité di-
« riger votre navire; noble Ulysse, un héros à
« la force de l'âge, qui de son vaisseau lanceroit
« une flèche, ne pourroit atteindre le fond de
« cette grotte ténébreuse. En ces lieux habite
« Scylla, qui pousse d'affreux rugissements; sa
« voix est comme celle d'un jeune lion. Oui,
« c'est là que réside ce monstre odieux, qu'au-
« cun mortel n'envisage sans crainte, et qu'un
« dieu même n'oseroit attaquer. A la partie su-
« périeure de son corps sont attachées douze
« griffes terribles, et six cous d'une longueur dé-
« mesurée; dans chacune de ces horribles têtes
« paroît une triple rangée de dents, promptes
« à donner le trépas. Le reste du corps est ca-
« ché dans la caverne; mais elle avance en de-
« hors ces têtes hideuses, et, les promenant
« tout à l'entonr du gouffre, elle dévore les
« dauphins, les chiens de mer, même elle en-
« gloutit les plus énormes des baleines que nour-
« rit en son sein la gémissante Amphitrite. Pas

« un navigateur ne se vante d'avoir échappé « sans accident à ce monstre cruel; car autant « il a de têtes, autant d'hommes il enlève de « chaque navire.

« L'autre rocher, Ulysse, est moins élevé, « mais très rapproché du gouffre de Scylla; si « vous lanciez une flèche, vous toucheriez aisé- « ment le sommet où l'on découvre un figuier « chargé de feuillages. Au-dessous de ce figuier « est l'infame Charybde, dont le gouffre dévore « en tourbillons l'onde amère : trois fois le jour « elle la rejette de son sein, et trois fois l'en- « gloutit encore avec fracas. Ah! redoutez d'en « approcher dans ce moment terrible; rien ne « vous arracheroit à sa fureur, pas même le « puissant Neptune. Rapprochez-vous donc de « l'écueil de Scylla, dirigez de ce côté votre lé- « ger navire; certes, il vaut mieux regretter « seulement six de vos compagnons, que de « périr tous ensemble. »

« Tels étoient ses sages discours; alors, in- « terrompant Circé, je lui parle en ces mots :

« Puissante déesse, dites-moi la vérité; puis- « que par vos conseils je dois éviter la funeste

« Charybde, ne peux-je attaquer l'autre mons-
« tre quand il s'élancera pour dévorer mes com-
« pagnons? »

« Ah! malheureux, s'écrie aussitôt cette divi-
« nité, quoi! toujours les travaux et les périls
« de la guerre auront-ils pour vous des char-
« mes? Quoi! ne céderez-vous point aux dieux?
« Scylla n'est point une mortelle, cette furie ne
« périra jamais; terrible, affreuse, cruelle, on
« ne peut la combattre : contre elle toute force
« est inutile, le plus sûr est de fuir pour échap-
« per à sa rage; si vous hésitez, si vous prenez
« les armes contre ce rocher, combien je re-
« doute que, s'élançant de nouveau, Scylla n'en-
« gloutisse autant de vos compagnons qu'elle
« a de têtes. Fuyez donc de toute la vitesse du
« navire; fuyez en implorant la mère de Scylla,
« Crataïn, qui donna le jour à ce fléau terrible.
« Seule elle apaisera le monstre, et l'empêchera
« de s'élancer contre vous.

« Enfin vous arriverez dans l'île de Trinacie,
« où paissent les bœufs et les grasses brebis du
« soleil. Là vous verrez sept troupeaux de gé-
« nisses, et le même nombre de moutons à la
« toison éclatante. Ces troupeaux ne se repro-

« duisent point entre eux, et pourtant ne dimi-
« nuent jamais; deux nymphes à la belle che-
« velure les conduisent aux pâturages, Phaé-
« tuse et Lampétie, que la divine Néera conçut
« du soleil. Leur mère auguste éleva ces jeunes
« nymphes qu'elle avoit enfantées, puis les plaça
« loin d'elle dans l'île de Trinacie, leur con-
« fiant la garde des brebis paternelles et de
« ses bœufs aux cornes recourbées. Si vous pré-
« servez ces troupeaux de tout dommage, es-
« pérez un heureux retour; tous alors vous re-
« verrez la patrie, quelles que soient les peines
« qui vous restent à souffrir. Mais si vous atta-
« quez les troupeaux du soleil, je vous prédis la
« perte certaine de votre navire et de tous vos
« amis; vous seul échapperez à la mort; mais
« vous ne reviendrez dans votre patrie qu'après
« de longues infortunes, et privé de tous vos
« compagnons. »

« Ainsi parla Circé; bientôt l'aurore paroît sur
« son trône d'or, et la déesse auguste s'éloigne
« à l'instant. Je me rends alors vers mon vais-
« seau; j'exhorte mes compagnons à s'embar-
« quer, et leur dis de délier les cordages. Ils se
« hâtent de monter dans le navire, se placent

« sur les bancs, et tous en ordre frappent de « leurs rames la mer blanchissante. Derrière la « poupe s'élève un vent propice qui gonfle nos « voiles, compagnon favorable que nous en- « voie Circé, déesse à la voix mélodieuse. Quand « tous les agrès sont disposés dans l'intérieur « du navire, nous restons assis tandis que les « vents et le pilote dirigent seuls notre course « rapide. En ce moment, malgré ma douleur, « j'adresse à mes compagnons ces paroles :

« O mes amis, il n'est point juste que parmi « nous un ou deux seulement connoissent les « oracles que m'a dévoilés une illustre déesse. « Je vous en instruirai donc, dussions-nous « périr, ou malgré les dangers échapper à la « mort. D'abord Circé nous ordonne d'éviter « avec soin la voix perfide des sirènes, et leurs « prairies émaillées de fleurs. Ce n'est qu'à moi « qu'elle accorde de les entendre; mais vous de- « vez me charger de pesants liens, afin que je « reste immobile au pied du mât, où vous m'at- « tacherez avec les cordages du navire. Si je « vous implore, si je vous commande même de « me délier, vous devez me retenir encore par « de nouvelles chaînes. »

« Tandis que j'entretenois ainsi mes com-
« pagnons, le vaisseau, poussé par un vent fa-
« vorable, arrive à l'île des sirènes. Soudain les
« vents cessent d'être agités; leur calme répand
« une douce sérénité dans les airs, un dieu puis-
« sant assoupit les flots : nos matelots alors
« s'empressant de plier les voiles, de les déposer
« dans le vaisseau, s'asseyent de nouveau sur
« les bancs, et font blanchir les ondes sous l'ef-
« fort des rames; je saisis alors une grande
« masse de cire, et de mon glaive j'en détache
« un morceau que je presse dans mes mains
« vigoureuses. Bientôt la cire s'amollit; car j'y
« mettois toute ma force, et le soleil, roi des
« cieux, brilloit d'une vive lumière. Je fais ran-
« ger mes compagnons, et leur ferme à tous les
« oreilles avec la cire; eux ensuite me lient les
« pieds et les mains, m'attachent au mât; puis
« ils reprennent leur place, et les rames frap-
« pent encore la mer blanchissante. Quand
« nous ne sommes éloignés du bord que de la
« distance où la voix peut s'étendre, les sirènes
« aperçoivent notre navire; il ne peut leur
« échapper, tant il voguoit près du rivage. Aus-
« sitôt elles disent d'une voix mélodieuse :

« Approche, viens à nous, Ulysse, héros di-
« gne des plus grands éloges; ô toi, la gloire
« des Grecs, arrête ici ton navire pour écouter
« nos chants; nul homme n'a franchi ces lieux
« sans avoir entendu les doux accents qui s'é-
« chappent de nos lèvres, et, charmé de nos
« discours, n'est retourné dans sa patrie qu'a-
« près avoir appris beaucoup de choses. Oui,
« nous savons tous les maux que devant les
« murs d'Ilion les Grecs et les Troyens ont souf-
« ferts par la volonté des dieux; nous connois-
« sons tout ce qui survient en ce vaste uni-
« vers. »

« Ainsi parlèrent les sirènes d'une voix mé-
« lodieuse. Tout mon desir étoit de les entendre
« sans cesse, et, faisant signe des yeux à mes
« compagnons, je leur commandois de me dé-
« lier; mais ils ramoient avec une nouvelle ar-
« deur. A l'instant, Euryloque et Périmède se
« lèvent, me chargent de nouveaux liens, et me
« compriment plus fortement encore. Quand
« nous eûmes franchi le passage dangereux, et
« qu'on n'entendit plus la voix des sirènes, ni
« leur chant séducteur, mes compagnons en-

« levèrent la cire qui fermoit leurs oreilles, et « me dégagèrent de mes liens.

« A peine sommes-nous à quelque distance « de cette île, que j'aperçois une épaisse fumée « et des vagues immenses. J'entends alors un « horrible fracas. Soudain les rames échappent « aux mains de mes amis épouvantés. Les flots « irrités retentissent de toutes parts, et le « vaisseau reste immobile; car aucun matelot « n'ose plus agiter ses rames. Moi cependant je « parcourois le navire à grands pas; j'encou- « rageois, par des paroles rassurantes, mes « compagnons frappés de crainte, et je disois « à chacun d'eux:

« O mes amis, nous ne sommes point sans « expérience des dangers; nous avons souffert « des maux plus grands encore, lorsque le Cy- « clope, par la force de son bras, nous enferma « dans les profondeurs de sa caverne. Eh bien! « alors, par mon courage, mes conseils et ma « prudence, nous évitâmes le péril; certes, je « pense que vous en gardez le souvenir; main- « tenant donc obéissez à ma voix. Tous, iné- « branlables sur les bancs, frappez de vos rames « le vaste sein des mers, et puisse Jupiter nous

« dérober au trépas! Pour toi, pilote, voici mes « ordres; car c'est à tes soins qu'est confié le « gouvernail du vaisseau : tiens-toi toujours « éloigné de cet épais brouillard et de ces flots « mugissants; observe attentivement cet écueil, « de peur que, s'il échappe à ta vue quand tu « franchiras ce passage, tu ne nous précipites « dans l'abyme. »

« C'est ainsi que je soutenois leur courage, « et tous s'abandonnent à mes conseils; mais je « ne leur parle point de Scylla, malheur iné- « vitable, dans la crainte que les matelots ef- « frayés n'abandonnent les rames pour se ré- « fugier au fond du navire. Moi-même alors « j'oublie les ordres que me donna Circé de ne « point combattre le monstre; je revêts mon « armure étincelante; je saisis deux longs jave- « lots, et m'arrête sur la proue, vers la pointe « du navire. Là, j'espérois découvrir la cruelle « Scylla, qui devoit être si funeste à mes com- « pagnons; mais je ne l'aperçus point, et ce- « pendant de toutes parts je portois mes yeux « autour de cette caverne ténébreuse.

« Nous pénétrons en gémissant dans le dé- « troit : d'un côté l'on découvre Scylla, de l'autre

« la redoutable Charybde, qui dévore avec fu-
« reur les noires eaux de la mer : quand le
« monstre les rejette du gouffre, alors, sem-
« blable à l'onde qui remplit une cuve placée
« sur un large foyer, la mer murmure en bouil-
« lonnant, et lance l'écume jusque sur le som-
« met élevé de l'un et l'autre écueil; mais quand
« de nouveau le monstre engloutit l'onde cour-
« roucée, tout l'intérieur de la caverne fait en-
« tendre un sourd mugissement; le rocher re-
« tentit d'un bruit terrible, et les eaux ouvrant
« leurs abymes, on aperçoit la terre couverte
« d'une arène bleuâtre. Tous les matelots sont
« glacés d'épouvante. Mais tandis que nous con-
« sidérons l'odieuse Charybde, en redoutant
« un affreux trépas, Scylla tout-à-coup enlève
« six de mes compagnons, les plus renommés
« par la force de leurs bras et leur mâle cou-
« rage. Soudain, portant mes yeux vers l'en-
« droit du navire où se trouvoient ces infortu-
« nés, j'aperçois leurs pieds et leurs mains qui
« s'agitent au-dessus des ondes; ils m'implorent
« d'une voix lamentable, et me nomment, hé-
« las! pour la dernière fois. Lorsque, sur un roc
« élevé, le pêcheur, armé d'une ligne, prépare

« un appât trompeur aux foibles habitants des « eaux, s'il jette dans la mer son hameçon qu'il « suspendit à la corne d'un bœuf sauvage, bien- « tôt il enlève du sein des ondes un poisson qui « s'agite en expirant sur le sable; ainsi dans les « flots s'agitent en vain mes compagnons : ils « sont entraînés vers le gouffre, et le monstre « à l'entrée de sa caverne dévore ces infortunés « qui me tendoient encore les bras en ce dé- « sastre horrible. Jamais plus triste spectacle « ne s'offrit à mes regards en parcourant les « nombreux écueils de la mer.

« Après avoir échappé aux dangers de Cha- « rybde et de Scylla, nous arrivâmes dans l'île « d'une divinité puissante; c'est là que pais- « soient les bœufs au large front et les nom- « breuses brebis du soleil. Moi-même alors, du « milieu de la mer, étant encore sur mon navire, « j'entendis ces bœufs qui mugissoient dans leur « étable, et j'entendois aussi les bèlements des « moutons. Aussitôt se retracent à ma pensée « les paroles de Tirésias, et de Circé, fille d'Éa, « qui tous les deux me recommandèrent d'évi- « ter soigneusement l'île du soleil, bienfaiteur « des hommes. Je tins donc ce discours à mes

« compagnons, quoique mon cœur fût accablé
« de tristesse :

« Écoutez mes conseils, ô mes amis, quels
« que soient vos malheurs ; je vous dirai les
« oracles de Tirésias, et de Circé, fille d'Éa.
« Tous les deux m'ont recommandé d'éviter
« soigneusement l'île du soleil ; car c'est là, m'a
« dit cette déesse, que nous devons éprouver
« les plus grands maux ; dirigez donc le navire
« loin de cette île dangereuse. »

« A cet ordre, leur ame est brisée de dou-
« leur, et soudain Euryloque m'adresse ces re-
« proches amers :

« Impitoyable Ulysse, oui, ta force est in-
« domptable, tes membres ne peuvent céder à
« la douleur, et sans doute il faut que ton corps
« soit d'airain, puisque tu ne permets pas à tes
« compagnons, vaincus par la fatigue et le som-
« meil, d'aborder sur ce rivage. Du moins dans
« cette île nous pourrions préparer le repas du
« soir ; mais, téméraire, tu nous ordonnes de
« naviguer à travers les ténèbres, et, loin de
« cette île, d'affronter les obscures solitudes de
« l'Océan. Cependant c'est durant les nuits que
« s'élèvent les vents orageux qui sont la perte

« des navires. Comment éviterions-nous le tré-
« pas, si tout-à-coup se précipitoit une tempête
« excitée par le souffle impétueux du Zéphyr et
« du Notus, qui seuls peuvent briser un navire
« malgré la volonté des dieux protecteurs? Ah!
« plutôt maintenant obéissons à la nuit; res-
« tons sur ce rivage, et demain, au lever du
« jour, nous sillonnerons encore la vaste éten-
« due des mers. »

« Il dit; tous applaudissent à ces paroles, et
« je reconnus dès-lors qu'un dieu méditoit con-
« tre nous les plus affreux desseins.

« Euryloque, m'écriai-je à l'instant, puisque
« je suis le seul de mon avis, vous m'obligez à
« céder. Mais, du moins, promettez mainte-
« nant par un serment inviolable, si vous ren-
« contrez un troupeau de bœufs, ou de bre-
« bis, de ne point immoler, poussés par une
« imprudence funeste, soit la moindre génisse,
« soit même un foible agneau; mais, tranquilles
« sur ce rivage, contentez-vous de la nourriture
« que nous a donnée Circé. »

« Tous aussitôt font la promesse exigée. Après
« avoir accompli ce serment, ils dirigent le
« vaisseau dans l'enceinte du port, près d'une

« source d'eau vive; ensuite ils descendent à « terre, et préparent le repas du soir. Quand « ils ont apaisé la faim et la soif, ils rappellent « à leur souvenir, en versant des pleurs, les « amis qu'avoit dévorés la cruelle Scylla. Le « doux sommeil vint enfin mettre un terme à « leurs gémissements. Déja la nuit avoit fait « les deux tiers de son cours, et les astres décli- « noient vers leur couchant, lorsque Jupiter, « soulevant un vent impétueux, excite une hor- « rible tempête; il couvre de nuages et la terre « et les mers, une nuit plus épaisse tombe des « cieux. Dès que paroît l'aurore matinale, nous « retirons notre navire dans une grotte pro- « fonde où les nymphes souvent forment leurs « danses gracieuses, et se reposent sur des siéges; « ensuite, ayant rassemblé tous les miens, je « leur dis ces mots:

« Amis, il reste encore d'immenses provi- « sions dans le navire; gardons-nous donc de « toucher à ces bœufs, si nous voulons éviter « les plus grands malheurs; car ce sont les trou « peaux d'une divinité terrible, du soleil, qui « voit et qui connoît toutes choses.

« Tels sont mes ordres, et leur ame se laisse

« aisément persuader. Durant un mois entier,
« le Notus régna seul dans ces contrées; non,
« aucun vent ne souffla dans les airs, si ce n'est
« l'Eurus et le Notus. Tant que mes compa-
« gnons trouvèrent du pain et du vin, ils s'ab-
« stinrent de manger les troupeaux du soleil;
« car ils ne vouloient que soutenir leur vie;
« mais quand les provisions manquèrent dans
« notre navire, alors, vaincus par une néces-
« sité cruelle, ils parcouroient le rivage, cher-
« choient quelque proie, et s'efforçoient ou de
« frapper les oiseaux, ou de saisir les poissons
« avec l'hameçon recourbé; la faim dévoroit
« leurs entrailles. Moi cependant je visitois l'in-
« térieur de cette île, et demandois aux dieux
« de m'ouvrir les chemins pour retourner dans
« ma patrie. Un jour que j'errois ainsi loin de
« mes compagnons, et qu'après avoir lavé mes
« mains dans un asile à l'abri des vents, j'adres-
« sois mes prières aux immortels, ils répan-
« dirent un doux sommeil sur mes paupières;
« hélas! c'est en ce moment que l'imprudent
« Euryloque propose à tous les miens l'avis le
« plus funeste. »

« O mes amis, dit-il, écoutez ma voix, mal-

« gré les maux qui nous accablent. Sans doute « que tous les genres de mort sont odieux aux « malheureux humains ; mais le plus affreux « est d'être consumé par la faim cruelle, et de « finir ainsi sa destinée. Suivez-moi donc, et « parmi les bœufs du soleil choisissons les plus « beaux pour les sacrifier aux dieux ; si jamais « nous retournons dans Ithaque, notre chère « patrie, nous élèverons au soleil un riche tem- « ple, dans lequel nous placerons des orne- « ments nombreux et magnifiques. Mais si cette « divinité, courroucée de la perte de ses super- « bes troupeaux, veut briser notre navire ; si « tous les immortels secondent sa colère, eh « bien ! je préfère en un instant perdre la vie au « milieu des flots, plutôt que d'être lentement « consumé par la faim dans cette île déserte. »

« Ainsi parle Euryloque, et tous applaudis- « sent à ce discours. Aussitôt ils choisissent les « génisses les plus belles ; car ces superbes trou- « peaux paissoient non loin de notre navire. « Mes compagnons les saisissent en implorant « les dieux ; puis ils répandent sur les victimes « le tendre feuillage d'un chêne ; car ils ne trou- « vèrent plus dans le vaisseau d'orge blanche

« pour le sacrifice. Quand ils ont terminé les « prières, ils égorgent les victimes, et les dé- « pouillent; ils coupent les cuisses, les envelop- « pent de graisses, et deux fois les recouvrent de « lambeaux palpitants. Mais, comme ils n'ont « plus de vin pour faire les libations sur l'ho- « locauste embrasée, ils font rôtir les chairs « en les arrosant avec de l'eau. Dès que les « cuisses sont consumées, et qu'ils ont goûté « les entrailles, ils divisent les restes de la vic- « time, et les percent avec de longues pointes « de fer.

« En ce moment, le doux sommeil s'échappe « de mes paupières; je me dirige vers le rivage « de la mer, et dès que j'approche du vaisseau « l'agréable odeur des sacrifices frappe mes sens; « alors, en répandant des pleurs, j'élève ma « voix vers les cieux, et m'écrie :

« Grand Jupiter, vous tous, dieux fortunés, « dont l'existence est éternelle, ah! dans quel « malheurs vous m'avez plongé, quand vous « me livrâtes à ce perfide sommeil, tandis que « mes compagnons, restés sur le rivage, se ren- « doient coupables d'un impie forfait. »

« Bientôt Lampétie, couverte d'un long voile,

« court annoncer au soleil que mes compa-
« gnons ont immolé ses génisses. Alors, le cœur
« enflammé de colère, il adresse aux dieux ces
« paroles :

« Puissant Jupiter, et vous, immortels fortu-
« nés, punissez les compagnons d'Ulysse, fils de
« Laërte; ils ont osé, les téméraires, immoler
« les troupeaux que j'aimois à contempler, et
« quand je m'élevois dans les cieux étoilés, et
« quand du haut de la voûte céleste je retour-
« nois sur la terre. Si vous ne me vengez pas de
« la perte de mes génisses, je descendrai dans
« les demeures de Pluton, et porterai ma lu-
« mière parmi les morts. »

« O soleil, répond aussitôt le formidable Ju-
« piter, continue d'éclairer et les dieux et les
« foibles mortels; je te promets en lançant ma
« foudre étincelante de briser avant peu le
« navire de ces insensés au milieu du vaste
« Océan. »

« C'est de la belle Calypso que j'ai su toutes
« ces choses; elle-même m'a dit les avoir apprises
« de Mercure, le messager des dieux.

« Quand j'arrivai près de mon vaisseau, j'ac-
« cablai tour-à-tour mes compagnons des plus

« sanglants reproches; mais il n'étoit plus au-
« cun remède à nos malheurs; les bœufs étoient
« égorgés. Alors les immortels nous montrè-
« rent d'effrayants prodiges. La peau des victi-
« mes rampoit sur la terre; autour des longues
« pointes qui les supportoient, les chairs déja
« rôties et les chairs palpitantes rendoient de
« sourds mugissements, semblables à la voix
« des bœufs qui vivent encore.

« Pendant six jours entiers, mes compagnons
« se livrèrent à de continuels festins; car, entre
« tous les bœufs du soleil, ils avoient choisi les
« plus beaux. Quand Jupiter eut ramené le
« septième jour, les vents, cessant d'exciter
« la tempête, nous montons dans notre navire,
« que nous lançons à la mer, après avoir dressé
« le mât, et déployé les voiles éclatantes de
« blancheur.

« Lorsque nous sommes à quelque distance de
« l'île; lorsque déja nous ne découvrons plus la
« terre, mais seulement le ciel et les ondes, le
« fils de Saturne nous enveloppe d'un brouil-
« lard épais; toute la mer est plongée dans les
« ténèbres, et le navire ne poursuit plus sa
« route. Mais tout-à-coup le bruyant Zéphyr se

« précipite sur les ailes de la tempête; l'impé-
« tuosité des vents rompt les cordages qui re-
« tiennent le mât; il tombe renversé; tous les
« agrès sont jetés au fond du vaisseau; dans sa
« chute, le mât frappe tout près du gouvernail
« la tête du pilote, et par la violence du coup
« son crâne est fracassé; comme un plongeur,
« il est précipité du tillac, et sa vie l'abandonne.
« Jupiter au même instant fait gronder le ton-
« nerre; il lance sa foudre sur notre vaisseau,
« qui, frappé par les traits de la divinité, tour-
« billonne, rempli d'un nuage de soufre. Tous
« mes compagnons tombent dans la mer; ils
« paroissent autour du navire semblables à des
« corneilles marines, et bientôt sont emportés
« par les flots; un dieu leur enléve pour jamais
« tout espoir de retour.

« Resté seul, je parcourois à grands pas mon
« vaisseau, pour tâcher de le diriger, lorsqu'un
« tourbillon brise les flancs du navire, et les dé-
« tache de la carène qui flotte elle-même au gré
« des vagues. Bientôt un second choc entraîne
« le mât auquel pendoit une longue courroie,
« dépouille d'un taureau; je la saisis; je réunis
« ensemble le mât et la carène, et, porté sur ces

« foibles débris, je m'abandonne à toute la fu-
« reur des vents.

« Le Zéphyr avoit cessé de bouleverser les
« eaux; mais bientôt le Notus livre mon ame à
« de plus vives craintes, et me rejette dans de
« nouveaux périls. Je vogue avec peine durant
« toute la nuit, et, dès que le soleil paroît à
« l'orient, j'arrive au détroit de Scylla, redou-
« table écueil, et de l'affreuse Charybde, qui
« dévore en son sein l'onde amère de l'Océan.
« Cependant je m'élance, et parviens à saisir
« la branche d'un figuier élevé. J'y reste atta-
« ché comme un oiseau de nuit; mais rien au-
« dessous ne raffermissoit mes pieds; car les
« racines de l'arbre en étoient trop éloignées, et
« je ne pouvois atteindre les plus hautes bran-
« ches qui couvroient cet abyme. Je restai donc
« ainsi suspendu jusqu'au moment où le mons-
« tre devoit revomir le mât et la carène que
« j'avois réunis ensemble; ils paroissent enfin
« au gré de mon impatience; c'étoit environ à
« l'heure où le juge quitte l'assemblée pour
« prendre le repas du soir, après avoir terminé
« les différents d'une jeunesse tumultueuse, que
« je revis les débris de mon vaisseau s'échapper

« du gouffre de Charybde. Alors, les pieds et « les mains étendues, je tombe dans la mer « avec un bruit terrible, tout près du mât qui « flottoit sur les eaux; je l'arrête; je m'assieds « sur cette longue poutre, et de mes deux mains « je rame avec de pénibles efforts. Le père des « dieux et des hommes ne permit pas en ce mo- « ment que je fusse aperçu par Scylla; sans cette « protection, je n'eusse point évité la mort la « plus affreuse.

« Je fus pendant neuf jours le jouet des flots; « mais lorsque arriva la dixième nuit, les dieux « me conduisirent dans l'île d'Ogygie, qu'habite « la belle Calypso, déesse puissante; elle m'ac- « cueillit avec une amitié tendre, et me combla « de biens. Mais pourquoi redire toute cette « aventure? Hier je l'ai racontée dans ce palais « à vous, Alcinoüs, ainsi qu'à votre noble « épouse. Il seroit trop long de faire encore le « récit des événements qui sont déja connus. »

FIN DU DOUZIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT TREIZIÈME.

Ainsi parloit Ulysse; tous les convives demeuroient en silence, et sembloient goûter encore le charme de l'entendre, au sein du palais, enveloppé déja des ombres de la nuit. Enfin Alcinoüs, s'adressant au héros, lui dit ces paroles:

« Ulysse, puisque vous êtes parvenu dans mes « riches demeures, je ne pense pas que votre « retour éprouve de nouveaux obstacles, quels « que soient les maux nombreux que vous avez « soufferts. Maintenant c'est à vous, Phéaciens, « que je m'adresse; à vous, qui dans mon palais « êtes venus pour boire avec moi le vin d'hon- « neur, et pour écouter le chantre à la voix mé- « lodieuse: des vêtements destinés à l'étranger

« sont renfermés dans ce coffre précieux; il « contient aussi de l'or richement travaillé; « tous les dons enfin que les princes des Phéa- « ciens apportèrent en ces lieux; eh bien! il faut « que chacun de nous donne encore à ce héros « un trépied, avec un large bassin; mais nous « assemblerons le peuple, afin que tous partici- « pent à ces nouveaux présents, car un seul ne « pourroit suffire à de si grandes largesses. »

Tel fut l'avis d'Alcinoüs, chacun y consent avec joie, et retourne ensuite dans sa demeure pour goûter les douceurs du repos. Le lendemain, dès que brille l'aurore aux doigts de rose, les Phéaciens se rendent vers le navire en portant avec eux l'airain étincelant. Alcinoüs lui-même prend ces riches dons, et les place soigneusement sous les bancs des rameurs, afin que les matelots n'en soient point gênés quand ils agiteront les rames. Tous les chefs ensuite se rendent dans le palais du roi pour y préparer le festin.

Alcinoüs en leur honneur immole un bœuf à Jupiter, qui régne sur tous les hommes. Quand les cuisses de la victime sont consumées, chacun se livre aux délices du repas, tandis que

dans l'assemblée un chantre divin fait entendre sa voix, Démodocus comblé de gloire par ces peuples. Cependant Ulysse tournoit souvent ses regards vers le soleil, attendant avec impatience le coucher de cet astre lumineux, tant il desiroit l'instant du retour. Ainsi le laboureur desire ardemment le repas du soir, lorsqu'il a durant tout le jour dirigé dans le sillon ses bœufs robustes attelés à la forte charrue; et sitôt que le soleil dérobe sa lumière, il s'empresse avec joie d'aller prendre quelque nourriture; car ses membres sont brisés de fatigues : de même le coucher du soleil seroit plein de charmes pour Ulysse; il se décide donc à parler aux Phéaciens; mais c'est au sage Alcinoüs qu'il adresse plus particulièrement ces paroles :

« Alcinoüs, vous qui régnez sur tous ces « peuples, hâtez-vous de faire les libations, « renvoyez-moi comblé de vos dons, et vous-« même soyez heureux à jamais; vous avez ac-« compli tout ce que desiroit mon cœur en « ordonnant les préparatifs du départ, en m'of-« frant ces présents magnifiques. Puissent les « dieux les rendre pour moi d'un favorable au-

« gure! Oui, j'espère à mon retour retrouver
« en mes demeures ma vertueuse épouse et mes
« amis pleins de vie. Puissiez-vous de même, ô
« Phéaciens, pendant long-temps goûter le
« bonheur près de vos tendres épouses et de vos
« enfants! Que les immortels vous accordent
« toutes les vertus, et que jamais parmi vous il
« ne survienne aucun malheur! »

Il dit; tous les assistants applaudissent à ce discours, et demandent qu'on dispose le départ de l'étranger qui venoit de parler avec tant de sagesse. Alors Alcinoüs donne cet ordre à son héraut :

« Pontonoüs, remplis l'urne profonde, et dis-
« tribue le vin à tous les convives, afin qu'a-
« près avoir fait les libations à Jupiter, nous
« renvoyions l'étranger aux terres de la patrie. »

Aussitôt Pontonoüs verse dans l'urne un vin aussi doux que le miel, et le distribue à chacun des convives, qui, sans abandonner leurs siéges, offrent des libations à tous les habitants de l'Olympe. Le seul Ulysse se lève, et, remettant entre les mains d'Arété sa coupe superbe, il fait entendre ces paroles flatteuses :

« Salut, ô reine, soyez constamment heu-

« reuse jusqu'aux jours de la vieillesse et de la « mort, triste partage de tous les humains. Je « m'éloigne de ces lieux; mais vous dans cette « demeure soyez sans cesse comblée de joie, et « par vos peuples, et par vos enfants, et par « votre époux, le puissant Alcinoüs. »

En achevant ces mots, il s'avance pour franchir le seuil du palais. Soudain Alcinoüs commande à son héraut de précéder le noble Ulysse sur le rivage, et de le conduire jusqu'au vaisseau. La reine envoie aussi trois des femmes qui la servoient: à l'une elle ordonne de porter un manteau superbe, avec une tunique; à l'autre elle confie le coffre précieux, et la troisième portoit les provisions du voyage.

Quand on fut arrivé sur les bords de la mer, ceux qui devoient accompagner Ulysse reçoivent les présents et les déposent dans le navire, ainsi que les vivres destinés pour la route; puis ils étendent sur le tillac des tapis et des couvertures de lin, afin qu'Ulysse puisse reposer mollement vers la poupe du vaisseau. Bientôt le héros lui-même y monte, et se couche en silence. Les matelots se rangent sur les bancs, et, quand ils ont détaché le câble de la pierre

trouée à laquelle il étoit retenu, tous s'inclinent en avant, et de leurs rames frappent la mer écumeuse. Alors un doux sommeil se répand sur les yeux d'Ulysse, sommeil si profond et si paisible qu'il est presque semblable à la mort. Comme dans la lice quatre coursiers vigoureux, soumis au même joug, s'élancent avec impétuosité sous le fouet qui les presse, et, la tête haute, franchissent l'espace en un instant: de même est emporté le vaisseau rapide, et loin encore derrière lui les vagues émues retentissent sur la mer agitée. Son vol est tellement prompt et sûr, que l'épervier, le plus vite des oiseaux, ne pourroit le suivre. Ainsi fuit ce navire en sillonnant les flots de la mer, et portant un héros dont les pensées sont semblables à celles des dieux; un héros qui pendant long-temps supporta de nombreux malheurs, soit qu'il affrontât les combats des guerriers, soit qu'il tentât des mers inconnues semées d'écueils, et qui maintenant, plongé dans un sommeil tranquille, oublie tous les maux qu'il a soufferts.

Dès que paroît l'étoile du matin, brillante messagère de l'aurore, le vaisseau qui sillonna

les ondes touche enfin aux rivages d'Ithaque.

Sur les bords de cette île est le port de Phorcyne, vieillard marin; deux roches escarpées s'avancent au milieu des flots, protégent ce port, et le mettent à l'abri des vents qui bouleversent les vagues de la haute mer. Sans être arrêtés par aucuns liens, les navires demeurent immobiles, sitôt qu'ils sont entrés dans cette vaste enceinte. A l'extrémité du port s'élève un olivier aux feuilles allongées; tout près de cet arbre est un antre agréable et frais, retraite sacrée des nymphes que nous nommons les Naïades. Là sont des urnes et des amphores, où les abeilles viennent déposer leur miel; là sur de grands métiers en marbre les nymphes ourdissent une toile éclatante de pourpre, ouvrage admirable à voir, et dans l'intérieur coule sans cesse une eau limpide. Cette grotte a deux entrées: l'une, qui regarde Borée, est destinée aux hommes; l'autre, en face du Notus, est plus mystérieuse: les mortels ne la franchissent jamais; c'est le chemin des dieux.

Les Phéaciens pénètrent dans ce port qui leur étoit déja connu; le vaisseau s'élance avec rapidité sur la rive, de toute la moitié de sa

longueur, tant le mouvement des rames lui donne un essor impétueux. Aussitôt les matelots descendent à terre; puis ils transportent Ulysse hors du navire, avec les couvertures de lin, les riches tapis, et déposent sur la plage ce héros, toujours enseveli dans un profond sommeil. Ils rassemblent ensuite les richesses qu'à son départ lui donnèrent les Phéaciens, par l'inspiration de la bienveillante Minerve, et les placent au pied de l'olivier, loin de la route, de peur que quelque voyageur, venant à passer, ne les enlève avant le réveil du héros; ils se hâtent ensuite de retourner dans leur patrie. Cependant Neptune n'a point oublié les menaces dont il accabla le divin Ulysse, et cherche à sonder les secrets desseins de Jupiter:

« Père des dieux, dit-il, sans doute que je ne « jouirai plus d'aucun honneur parmi les im- « mortels, puisque les Phéaciens ont cessé de « me respecter, eux qui tirent de moi leur ori- « gine. J'avois résolu de livrer encore Ulysse à « de nouveaux dangers, avant qu'il revît sa « patrie, sans vouloir toutefois le priver à ja- « mais du retour; car vous l'aviez promis et juré « du signe de votre tête; et voilà qu'aujour-

« d'hui les Phéaciens, sur un de leurs vaisseaux,
« conduisent Ulysse, plongé dans le sommeil,
« et le déposent sur les rivages d'Ithaque; bien
« plus, ils le comblent de présents magnifiques,
« lui donnent de l'airain, de l'or, des habits ri-
« chement tissus, et des trésors plus nombreux
« que jamais ce héros n'en eût rapporté d'Ilion,
« s'il fût revenu sans aucun malheur, après
« avoir pris sa part des dépouilles. »

« O Neptune, divinité puissante, reprend
« aussitôt le roi des sombres nuages, pourquoi
« parler ainsi? Non, jamais les dieux ne cesse-
« ront de vous honorer. Certes, il seroit diffi-
« cile de faire cette injure au plus ancien, au
« plus illustre des immortels; et si parmi les
« hommes quelque impie, trop confiant en ses
« forces, vous refuse ses hommages, il vous
« reste toujours la vengeance de ce crime : ac-
« complissez donc vos vœux; faites tout ce que
« desire votre cœur. »

Le redoutable Neptune, qui de son trident ébranle la terre, répond alors en ces mots :

« J'exécuterai mes volontés, puisque vous me
« l'accordez, roi des tempêtes; car j'épie avec
« soin et respecte toujours vos moindres desirs.

« Je veux donc maintenant anéantir dans les « flots de l'Océan ce superbe vaisseau qui vient « de ramener Ulysse; et pour qu'à l'avenir les « Phéaciens ne se chargent plus de reconduire « les voyageurs, je cacherai leur ville derrière « une haute montagne. »

« Mon frère, lui dit Jupiter, cette résolution « me semble en effet la meilleure. Oui, quand « tous les Phéaciens sortiront de la ville pour « voir le retour de leur vaisseau, sitôt qu'il sera « près du rivage, changez-le en un rocher qui « conservera la forme d'un léger navire. Mais « afin que ces peuples respectent à l'avenir un « si grand prodige, vous cacherez leur ville der- « rière une haute montagne. »

A peine le dieu Neptune a-t-il entendu ces paroles qu'il vole dans l'île de Schérie, qu'habitent les Phéaciens; c'est là qu'il s'arrête, au moment où le vaisseau, dans son cours impétueux, alloit aborder au rivage. Neptune s'approche du navire, le touche de sa main puissante, et le change en un rocher qu'il attache à la terre par de profondes racines; puis la divinité s'éloigne aussitôt.

A cette vue, les Phéaciens, navigateurs ha-

biles, discourent entre eux, frappés d'étonnement, et chacun dit au citoyen qui se trouve près de lui :

« Qui donc peut enchaîner ainsi ce vaisseau « rapide, au moment qu'il rentroit dans le « port, et quoiqu'il paroisse encore tout entier ? »

Ainsi parloient tous les Phéaciens ; nul ne concevoit le prodige qui venoit d'éclater. Alors Alcinoüs fait entendre ce discours :

« Grands dieux ! tels sont donc les anciens « oracles que jadis me révéla mon père ; il me « disoit que Neptune enfin s'irriteroit contre « nous, parceque toujours nous reconduisions « ceux qui réclament notre assistance. Il ajou- « toit encore : « Un jour le plus beau vaisseau « des Phéaciens, revenant de conduire un héros « dans sa patrie, sera tout-à-coup englouti dans « le sein des mers, et notre ville restera cachée « derrière une haute montagne. » Ainsi s'expri- « moit le vieillard ; et c'est aujourd'hui que s'ac- « complissent ses prédictions. Écoutez donc « mes conseils, Phéaciens ; obéissez tous à ma « voix. Cessez désormais de reconduire les hom- « mes, quel que soit celui qui parviendra dans « nos demeures, et maintenant sacrifions à

« Neptune douze taureaux choisis, pour que ce « dieu prenne pitié de notre ville, et qu'elle ne « reste point cachée derrière une haute mon « tagne. »

Il dit; et tous les assistants, saisis de crainte, préparent aussitôt les victimes du sacrifice. Ainsi les princes et les chefs des Phéaciens adressent d'ardentes prières au dieu Neptune, en se tenant debout autour de l'autel.

Cependant le divin Ulysse se réveille, et, quoiqu'il repose enfin sur le rivage de la patrie, il ne reconnoît plus ces lieux dont il fut si long-temps éloigné. La déesse Minerve l'enveloppe d'un nuage épais, afin qu'il ne soit vu de personne, et qu'elle puisse l'instruire de ses desseins; car elle ne veut pas que l'épouse de ce héros, ni ses concitoyens, ni ses amis, le reconnoissent avant que les prétendants aient expié leurs outrages. Ainsi tous les objets paroissent au divin Ulysse sous une forme étrangère, et les longues routes, et les ports protecteurs, et les rochers élevés, et les arbres chargés de feuillages. Bientôt il se lève, et promène ses regards sur les champs paternels. Alors il déplore son infortune, se frappe la cuisse; et, les

mains étendues, il prononce en gémissant ces paroles :

« Ah! malheureux, dans quel pays, parmi « quels hommes suis-je donc parvenu? Seroient- « ce des sauvages cruels et sans lois, ou bien ces « peuples connoissent-ils l'hospitalité; leur ame « est-elle agréable aux dieux? Ah! pourquoi « me charger ainsi de toutes ces richesses? Moi- « même où dois-je porter mes pas? Que ne suis-je « resté chez les Phéaciens, ou plutôt que ne suis- « je arrivé près de quelque roi magnanime qui « m'eût chéri comme son hôte, et qui m'eût « renvoyé dans ma patrie? Je ne sais mainte- « nant où cacher ces trésors; je ne puis les laisser « en ces lieux, dans la crainte qu'ils ne devien- « nent la proie des étrangers. Ah! grands dieux! « ils sont sans justice et sans sagesse, ces princes « phéaciens, qui me font jeter aujourd'hui sur « une terre inconnue! Hélas! ils promettoient « de me ramener dans l'heureuse Ithaque; mais « ils n'ont point accompli leur serment. Puisse « Jupiter me venger de ces perfides, Jupiter, « protecteur des suppliants, lui dont l'œil est « ouvert sur tous les hommes, et qui toujours « châtie le coupable! Toutefois je veux exami-

« ner mes richesses, et voir si les matelots en « fuyant n'ont rien emporté dans leur navire. »

Ainsi parloit Ulysse; aussitôt il compte avec soin les superbes trépieds, les urnes, l'or, et les vêtements magnifiques; mais aucun de ces présents ne lui fut enlevé. Cependant le héros arrosoit de ses larmes la terre de sa patrie; il se traînoit lentement sur le rivage de la mer bruyante, et gémissoit avec amertume. En ce moment paroît Minerve sous les traits d'un jeune pasteur rempli de graces et de beauté; tels sont les fils des rois: un large manteau couvroit ses épaules; à ses pieds étoient attachés de riches brodequins, et dans sa main elle tenoit un javelot. Ulysse, à cet aspect, éprouve une douce joie; il court à sa rencontre, et se hâte de lui dire ces paroles:

« Salut, jeune berger, ô vous que je rencon- « tre le premier en ces lieux, ne m'abordez pas « avec de mauvais desseins; mais plutôt sauvez « ces richesses, et gardez-moi de tout péril: je « vous implore comme une divinité; j'embrasse « vos genoux; parlez-moi donc sans détour, et « que je sache la vérité: quel est ce pays? quel « est ce peuple? quels hommes habitent ces

« contrées? Suis-je ici dans une île, ou bien
« cette plage, baignée par la mer, tient-elle au
« fertile continent? »

« Étranger, votre ignorance est grande, ou
« sans doute vous arrivez de régions lointaines,
« puisque vous me demandez quel est ce pays;
« car il n'est point sans renommée. Il est connu
« par un grand nombre de peuples, et par ceux
« qui naissent vers l'aurore, et par ceux qui ré-
« sident aux lieux où le soleil se plonge dans
« une nuit profonde. Il est vrai que cette con-
« trée est âpre, et peu favorable aux coursiers;
« mais son sol n'est point stérile, quoique d'une
« foible étendue. Ici le froment et le vin crois-
« sent en abondance; les pluies et la rosée du
« ciel entretiennent toujours une heureuse fé-
« condité. Les chèvres et les bœufs trouvent ici
« d'excellents pâturages. Cette île est ombragée
« par des forêts de toute espèce, et dans leur
« sein coulent des fontaines qui ne tarissent
« jamais. Sachez enfin, noble étranger, que le
« nom d'Ithaque est parvenu jusque dans la
« ville de Troie, qu'on dit être si fort éloignée
« de l'Achaïe. »

A ces mots, Ulysse est rempli d'alégresse;

heureux d'être enfin arrivé dans sa patrie, ainsi que le disoit Pallas, la fille du grand Jupiter. Aussitôt il adresse ces paroles à la déesse, sans pourtant laisser percer la vérité; mais il imagine une fable, et, conservant toujours cet esprit fertile en ruses :

« Oui, dit-il, souvent j'entendis parler d'I-« thaque dans la vaste Créte qui domine au « loin sur les mers. Aujourd'hui j'arrive avec « toutes ces richesses; mais j'en ai laissé d'aussi « nombreuses à mes enfants, et je fuis pour « avoir immolé le fils chéri d'Idoménée, Orsi-« loque aux pieds légers, qui dans le beau pays « de Créte l'emportoit sur tous les héros par la « vitesse de sa course. Ce jeune homme vouloit « me ravir les dépouilles troyennes, que j'avois « acquises au prix de si grands travaux; soit « en affrontant l'ennemi dans les batailles, soit « en parcourant les mers semées d'écueils. Le « sujet de son courroux étoit que jamais je ne « voulus servir sous les ordres de son père dans « les plaines de Troie, mais que toujours je « combattis à la tête de mes valeureux compa-« gnons. Un jour donc qu'Orsiloque revenoit « des champs, m'étant mis en embuscade sur

« les bords du chemin, avec un de mes guer-
« riers, je frappai d'un coup de lance le hé-
« ros, au moment qu'il revenoit des champs.
« Une nuit sombre régnoit dans les cieux; nul
« homme ne put me découvrir, et je dérobai
« ce meurtre à tous les regards. Cependant,
« après avoir immolé le fils du roi, je me
« rendis en suppliant vers un vaisseau monté
« par des Phéaciens; je leur donnai pour salaire
« une partie de mes dépouilles, et leur deman-
« dai de me conduire à Pylos, ou dans la divine
« Élide, pays qu'habitent les Épéens. La vio-
« lence des vents nous a jetés sur ces bords,
« malgré les vœux des matelots; car ils ne cher-
« choient point à me tromper. Ainsi donc,
« après une paisible navigation, nous touchâ-
« mes à ce rivage pendant la nuit. Ce n'est qu'a-
« vec peine que nous pénétrâmes dans le port;
« et, malgré notre besoin de prendre quelque
« nourriture, nous ne préparâmes point le re-
« pas du soir, mais tous les matelots se cou-
« chèrent sur la plage. C'est là qu'un doux som-
« meil s'empara de mes membres fatigués; alors
« les Phéaciens tirèrent mes richesses du vais-
« seau, les déposèrent sur ces bords, près de

« l'endroit où je reposois; puis, remontant dans « leur navire, ils firent voile pour Sidon, et moi « je restai seul en ces lieux, le cœur accablé de « tristesse. »

A ces mots, la déesse sourit, et flatte Ulysse d'une main caressante. Puis, prenant tout-à-coup les traits d'une femme belle, majestueuse, et savante dans les plus beaux ouvrages, elle dit au héros ces paroles :

« Certes, il seroit bien adroit et bien ingé- « nieux, celui qui pourroit te vaincre en stra- « tagèmes, fût-ce même un immortel. O toi, « le plus dissimulé des hommes, et le plus ha- « bile à feindre, ah! ne devrois-tu pas du moins, « au sein de ta patrie, abandonner ces trom- « peries, et les paroles détournées qui depuis « ton enfance ont fait ta plus chère étude? « Toutefois cessons de tels discours, puisque « l'un et l'autre nous connoissons également « ces ruses; car si, par ta prudence et par tes « paroles, tu l'emportes sur tous les mortels, de « même je suis honorée entre toutes les divini- « tés et par mes conseils et par ma sagesse. Mais « tu n'as point reconnu la puissante Minerve, « fille de Jupiter, moi qui t'assistai toujours,

« qui te conservai la vie en tes nombreux dan-
« gers, et qui te rendis cher à tous les Phéa-
« ciens. Eh bien! aujourd'hui, je viens encore
« près de toi pour te donner un avis salutaire:
« je cacherai tes richesses; oui, toutes celles
« que les illustres Phéaciens, en cédant à mes
« inspirations, te donnèrent lors de ton dé-
« part; et je te dirai tout ce qu'il te faudra souf-
« frir encore dans tes superbes palais. Endure
« ces nouveaux malheurs avec constance; c'est
« la loi de la nécessité. Ne te découvre à nul
« homme, à nulle femme, à personne enfin;
« tu dois entrer dans ta maison comme un pau-
« vre fugitif. Souffre en silence tes douleurs,
« et consens même à supporter les outrages des
« hommes. »

« O déesse, répond Ulysse, il seroit difficile
« au mortel que vous abordez de vous recon-
« noître, quelle que fût son habileté; car vous
« pouvez prendre toutes les formes. Oui, je
« sais combien vous m'avez été propice, lors-
« que je combattois dans les champs d'Ilion,
« avec les fils des Grecs; mais, après que nous
« eûmes ravagé la ville de Priam, quand nous
« montâmes sur nos vaisseaux, et qu'un dieu

« dispersa les Achéens, je cessai dès-lors de vous « apercevoir, ô fille de Jupiter, et ne vous vis « point entrer dans mon navire pour éloigner « de moi le malheur. Ainsi j'errois en proie au « chagrin qui dévoroit mon ame, jusqu'à ce « que les dieux voulussent me délivrer de mes « maux. Il est vrai toutefois que naguère, au « milieu du peuple fortuné des Phéaciens, vous « m'avez rassuré par vos paroles, et que vous- « même m'avez conduit dans leur ville; mais à « présent j'embrasse vos genoux au nom de « votre père. Non, je ne puis me croire au sein « de l'heureuse Ithaque; je crains d'être abordé « dans une terre étrangère. Sans doute, c'est « pour vous jouer de moi que vous me parlez « ainsi, c'est pour m'abuser d'un vain espoir. « Ah! de grace, dites-moi s'il est vrai que je sois « enfin dans ma patrie. »

La bienveillante Minerve, interrompant Ulysse, reprend en ces mots :

« Oui, toujours la même défiance réside en « ton sein; cependant je ne puis t'abandonner « dans l'infortune, ô toi qui montres tant d'é- « loquence, de pénétration et de sagesse. Tout « autre sans hésiter, au retour de ses longs voya-

« ges, seroit accouru dans sa maison pour re-
« voir sa femme et ses enfants; mais au con-
« traire tu ne veux rien connoître, rien ap-
« prendre, avant d'avoir toi-même éprouvé ton
« épouse. Hélas! renfermée au sein de ces de-
« meures, pour elle les jours et les nuits se
« consument dans les larmes. Ulysse, je n'igno-
« rois point, oui, je savois au fond de ma pen-
« sée qu'un jour tu reviendrois en ces lieux,
« après avoir perdu tes compagnons; mais je ne
« voulois point m'opposer aux desseins de Nep-
« tune, frère de Jupiter, Neptune qui dans son
« ame conçut une violente colère contre toi,
« furieux des outrages que tu fis endurer à son
« fils. Je vais donc maintenant dévoiler Itha-
« que à tes yeux, afin que tu sois persuadé.
« Voici le port de Phorcyne, vieillard marin;
« à l'extrémité du port s'élève l'olivier aux feuil-
« les allongées; tout près cet antre obscur est
« la retraite sacrée des nymphes appelées Naïa-
« des, grotte vaste et profonde, où souvent toi-
« même immolas à ces déesses d'illustres héca-
« tombes; enfin le Nérite est cette montagne
« ombragée de forêts. »

Comme elle achevoit ces mots, la déesse dis-

sipe le nuage, et soudain tout le pays apparoît aux regards d'Ulysse, qui goûte la plus vive joie en revoyant les lieux de sa naissance; il baise cette terre chérie, et, les mains élevées, il adresse aux nymphes cette prière:

« Naïades, filles de Jupiter, ô vous que je « n'espérois plus revoir, recevez mes vœux, et « soyez-moi favorables. Oui, comme jadis, je « vous comblerai de présents, si, bienveillante « pour moi, la puissante Minerve me permet « de vivre, et si cette déesse remplit de force « mon fils bien-aimé. »

« Rassure-toi, lui dit Minerve, que de tels « soins ne troublent point ton ame; viens main- « tenant, et cachons tes richesses dans le fond « de cet antre, afin qu'elles te soient conservées « tout entières. Nous délibérerons ensuite sur « le parti qu'il faudra prendre. »

En parlant ainsi, Minerve pénètre dans la grotte pour y chercher un réduit caché; le héros la suivoit en portant l'or, l'airain et les superbes vêtements que lui donnèrent les Phéaciens; il les dépose dans cette retraite, et la fille du dieu de l'égide en ferme l'entrée avec une pierre.

Alors tous les deux, assis au pied de l'olivier, concertent ensemble les moyens de donner la mort aux prétendants; ce fut Minerve qui la première ouvrit l'entretien en ces mots:

« Noble fils de Laërte, voyons maintenant « comment ton bras doit immoler ces jeunes « téméraires qui, depuis trois années, maîtres « dans ton palais, desirent obtenir ta chaste « épouse, et lui donner les présents des noces. « Hélas! gémissant après ton retour, elle les « comble tous d'espoir; elle envoie sans cesse « à chacun d'eux de nouveaux messages: mais « son ame a conçu d'autres pensées. »

« Ah! grands dieux, interrompt Ulysse, je « devois donc, comme Agamemnon, périr d'une « mort affreuse au sein de mes palais, si vous- « même, ô déesse, ne m'aviez instruit de leurs « desseins criminels; mais cherchons ensemble « les moyens de les punir; daignez m'assister, « me remplir d'un courage intrépide, comme « au jour où nous renversâmes les remparts « d'Ilion. Ah! puissiez-vous me prodiguer les « mêmes faveurs, ô Minerve. Oui, je le sens, « je pourrai combattre trois cents guerriers, si

« vous restez près de moi, divinité puissante,
« si vous daignez me protéger. »

« Oui, sans doute, répond la déesse, je veil-
« lerai sur ta vie; je ne t'abandonnerai point
« au moment de cette victoire, et je pense que
« bientôt, de leur cervelle et de leur sang, ils
« vont rougir le seuil de ton palais, ces fiers
« prétendants qui dévorent ton héritage; mais
« à présent je veux te rendre méconnoissable à
« tous les hommes : je riderai ta peau délicate
« sur tes membres agiles; je dépouillerai ta tête
« de sa blonde chevelure, et te couvrirai de
« lambeaux déchirés qu'on ne pourra voir sans
« horreur; j'éteindrai le feu de tes yeux autre-
« fois si beaux, afin que tu ne paroisses qu'un
« pauvre mendiant à tous ces princes, à ton
« épouse, et même à ton fils que tu laissas,
« jeune encore, dans tes demeures. Cependant
« rends-toi d'abord auprès du pasteur chargé
« de veiller sur les porcs. Toujours il te fut dé-
« voué, toujours il aima ton fils et la prudente
« Pénélope; tu le trouveras donnant tous ses
« soins à ceux de tes troupeaux qui, vers le ro-
« cher du Corax et la fontaine Aréthuse, pour

« entretenir leur graisse succulente, paissent le « gland et se désaltèrent dans une onde lim- « pide : tu resteras en ces lieux, Ulysse, t'in- « formant de tout avec soin, tandis que j'irai « moi-même à Sparte, féconde en belles fem- « mes, pour ramener Télémaque, ton fils chéri; « car ce jeune héros est allé dans la vaste Lacé- « démone, auprès de Ménélas, pour apprendre, « par la voix de la renommée, s'il est quelque « endroit de la terre où tu respires encore. »

« Ah! pourquoi, s'écrie Ulysse, ne l'avez-vous « pas instruit de mon destin, vous qui connois- « siez tout ce qui devoit arriver? Hélas! il doit « donc supporter aussi de nombreux malheurs « sur la mer orageuse, pendant que des étran- « gers dissipent impunément ses richesses. »

« Que son sort ne te donne aucune inquié- « tude, reprend aussitôt la déesse, c'est moi- « même qui l'envoyai pour qu'il se couvrît de « gloire en allant à Sparte; il n'a point éprouvé « de maux; mais heureux il repose dans le pa- « lais d'Atride au sein de l'abondance; je sais, « il est vrai, que de jeunes audacieux desirent « lui donner la mort, quand il abordera sur le « rivage de la patrie; mais je ne pense pas qu'ils

« exécutent leurs projets, et la terre auparavant « engloutira dans son sein quelques uns de ces « fiers prétendants qui jouissent aujourd'hui de « tous tes biens. »

En achevant ces mots, Minerve le frappe de sa baguette. Soudain la peau délicate d'Ulysse se ride sur ses membres agiles; la tête du héros est dépouillée de sa blonde chevelure; il prend le corps, la taille d'un vieillard cassé par l'âge, et le feu de ses yeux est éteint, ses yeux autrefois si beaux. La déesse le revêt ensuite d'un méchant manteau, d'une tunique faite avec de vils haillons, flétris par une épaisse fumée, et qu'elle recouvre encore de la dépouille usée d'un cerf agile; elle lui donne enfin un bâton, avec une pauvre besace, à laquelle pendoit une longue courroie.

Quand tous les deux ont ainsi fixé leurs résolutions, Minerve s'envole dans la divine Lacédémone auprès du fils d'Ulysse.

FIN DU TREIZIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT QUATORZIÈME.

ALORS Ulysse, s'éloignant du port, suit à travers la forêt, et le sommet de la colline, l'âpre sentier indiqué par Minerve pour se rendre auprès du pasteur qui veilloit avec soin sur les richesses et les nombreux serviteurs qu'avoit acquis son maître.

Il le trouve assis sous le portique; c'est là que le pasteur avoit bâti sa demeure élevée dans un lieu découvert; elle étoit belle, vaste, et loin de toute autre habitation. Durant l'absence d'Ulysse, il l'avoit construite sans le secours de Pénélope, ni du vieux Laërte. Lui-même amena les pierres, et l'entoura d'une haie d'épines. A l'extérieur s'élevoit une forte palissade de pieux serrés, et coupés dans le cœur du chêne. L'enceinte de la cour présentoit douze étables

rapprochées entre elles et destinées aux troupeaux. Dans chacune de ces étables reposoient sur la terre cinquante truies fécondes; les mâles couchoient en dehors, mais ils étoient moins nombreux; car sans cesse d'injustes princes en dévoroient une partie dans leurs festins, et tous les jours le pasteur étoit forcé de leur envoyer le porc le plus gras et le plus beau; cependant on en comptoit encore trois cent soixante. Là veilloient aussi, semblables à des lions, quatre dogues que nourrissoit le chef des bergers. En ce moment il achevoit une chaussure que lui-même avoit taillée dans la peau rougeâtre d'un bœuf. Trois des bergers sous ses ordres s'empressoient à l'envi de réunir les troupeaux; il avoit envoyé le quatrième à la ville conduire le porc qu'il étoit obligé de livrer aux prétendants, et dont ces téméraires, après les sacrifices, devoient savourer la chair délicate.

Sitôt que les chiens à la voix retentissante aperçoivent Ulysse, ils s'élancent en aboyant avec force; alors le héros, usant d'adresse, s'assied à terre, et le bâton échappe de sa main. Hélas! dans sa propre demeure, il étoit près

de souffrir d'indignes outrages; mais l'intendant des troupeaux s'élance avec rapidité, franchit le portique en rejetant le cuir qu'il travailloit, et réprime à l'instant par ses cris, et les pierres qu'il lance de tous côtés, la fureur de ses chiens; puis, s'adressant au roi :

« Ah! vieillard, s'écrie-t-il, ces dogues terri-
« bles ont failli vous dévorer à mes yeux. Com-
« bien alors vous répandiez sur moi de douleur
« et d'opprobre! Cependant les dieux me don-
« nent assez d'autres sujets de chagrin et d'a-
« mertume. Oui, sans cesse je gémis, je pleure
« sur un maître qui fut l'égal des dieux : je
« nourris avec soin ses troupeaux; mais c'est
« pour qu'ils deviennent la proie de ses enne-
« mis, tandis que, privé de toute nourriture, il
« erre misérablement dans quelque ville loin-
« taine, au milieu de peuples inconnus, si tou-
« tefois il respire, et jouit encore de la clarté
« du soleil. Mais suivez-moi, venez dans cette
« demeure; vous partagerez mes aliments au
« gré de vos desirs, et vous me direz ensuite de
« quels pays vous arrivez, et quels sont les maux
« que vous avez soufferts. »

En achevant ces paroles, le noble pasteur

précède Ulysse, et l'introduit dans la bergerie. Il répand sur la terre des branches épaisses qu'il recouvre avec la peau velue d'une chèvre sauvage, et prépare à l'étranger une couche vaste et commode. Ulysse, charmé d'un tel accueil, s'écrie aussitôt :

« Puissent, ô mon hôte, puissent Jupiter et « les autres dieux combler tous vos desirs, ô « vous qui me recevez avec tant de bonté! »

Alors le sage Eumée répondit en ces mots :

« Non, il ne m'est point permis de mépriser « un étranger, fût-il dans un état plus déplo- « rable encore; car les étrangers et les pauvres « nous sont envoyés par Jupiter. Accueillez « donc avec plaisir mon offrande, quoique lé- « gère; car c'est là tout ce qu'on peut exiger « d'un serviteur craintif, sur-tout quand il obéit « à de jeunes maîtres. Hélas! les dieux empê- « chent le retour de celui qui me chérissoit avec « tendresse! Il m'eût donné sans doute une « maison, un champ, une épouse vertueuse, « tous les biens qu'un bon maître accorde à « celui qui le servit avec zèle, et dont un dieu « fait prospérer les travaux : ainsi toujours une « divinité fit fructifier mes peines dans les cho-

« ses qui me furent confiées. Oui, mon maître
« m'eût comblé de richesses, s'il eût vieilli dans
« son palais; mais il est mort loin de nous. Ah!
« plût aux dieux que toute la famille d'Hélène
« eût péri jusque dans sa source! c'est elle qui
« fut cause que tant de héros perdirent la vie.
« Hélas! mon maître aussi, pour venger la
« gloire d'Agamemnon, voulut aller dans les
« fertiles plaines d'Ilion combattre les guerriers
« troyens. »

A peine a-t-il achevé ce discours, qu'il relève sa tunique autour de sa ceinture, et court à l'étable où les porcs étoient renfermés; il en prend deux qu'il immole aussitôt. Il les passe à la flamme, puis les divise en morceaux, et les perce avec de longues pointes de fer. Après avoir fait rôtir les viandes, il les apporte, les place devant Ulysse, répand sur ces chairs brûlantes la blanche fleur de farine, et dans sa coupe de frêne il mêle à l'onde pure un vin aussi doux que le miel. S'asseyant alors en face du héros, il l'exhorte à manger, et lui parle ainsi:

« Goûtez maintenant, cher étranger, ces mets
« destinés à nos serviteurs; car les porcs les plus
« gras sont réservés pour ces prétendants qui

« n'ont aucune crainte de la vengeance divine,
« et qui sont sans pitié : les dieux cependant ne
« favorisent point les œuvres des impies. Ils ho-
« norent au contraire la justice et les bonnes
« actions des hommes. Les plus cruels pirates
« eux-mêmes, après avoir dévasté des terres
« étrangères, si Jupiter leur accorde de retour-
« ner dans la patrie sur un vaisseau chargé
« de richesses, éprouvent au fond de l'ame la
« crainte terrible des dieux. Ah! sans doute que
« ces jeunes téméraires ont appris, par la voix
« de quelque divinité, la mort de mon maître,
« puisqu'ils n'aspirent à l'hymen de la reine
« qu'en violant toutes les lois, et qu'ils refusent
« tous de retourner dans leurs palais. Tranquil-
« les en ces lieux, ils dévorent sans pudeur cet
« héritage, et ne gardent plus aucune mesure.
« Ils passent ainsi les nuits et les jours qui nous
« sont donnés par Jupiter. Peu satisfaits d'une
« seule, ni même de deux victimes, ils en im-
« molent un grand nombre, et sont près d'avoir
« épuisé tout le vin, tant ils boivent avec ex-
« cès. Hélas! mon maître avoit autrefois de
« grands biens ; nuls parmi nos princes, soit
« qu'ils habitent le continent, ou la fertile Itha-

« que, fussent-ils vingt réunis, ne possèdent au-
« tant de richesses. Écoutez-moi, je vous en
« ferai le détail. Douze troupeaux de bœufs sur
« le continent, autant de moutons, autant de
« porcs, enfin autant de pâturages remplis de
« chèvres que font paître les pasteurs de ce hé-
« ros. Dans cette île, il avoit encore onze pâ-
« turages de chèvres qui paissent à l'autre ex-
« trémité du rivage, sous la garde de bergers
« vigilants; mais chacun d'eux est obligé de
« porter tous les jours aux prétendants la chè-
« vre qui dans ses troupeaux lui paroît la plus
« belle, et moi-même, parmi les porcs que je
« garde et que je surveille, il me faut chaque
« jour choisir le plus beau pour le leur en-
« voyer. »

Ainsi parloit Eumée. Cependant Ulysse mangeoit en silence les mets qui lui furent servis, et buvoit le vin en méditant la mort des prétendants. Quand il a terminé le repas, et pris la nourriture au gré de ses desirs, Eumée remplit la coupe dans laquelle il avoit coutume de boire, et la lui présente pleine de vin; celui-ci la reçoit avec reconnoissance, et s'empresse d'adresser ce discours au pasteur :

« Ami, quel est l'homme puissant et fortuné
« qui prodigua ses richesses pour vous obtenir,
« et qui, m'avez-vous dit, s'est sacrifié lui-même
« pour venger la gloire d'Agamemnon? Parlez,
« il est possible que j'aie connu ce héros. Jupi-
« ter et les dieux immortels savent seuls si je
« ne pourrai pas vous annoncer l'avoir vu dans
« mes voyages; car j'ai parcouru bien des con-
« trées. »

Eumée, chef des pasteurs, répondit en ces mots:

« O vieillard, aucun voyageur, venant an-
« noncer le retour de mon maître, ne pourra
« persuader l'épouse et le fils chéri de ce héros.
« Les étrangers qui réclament notre secours
« mentent légèrement, et ne veulent pas dire
« la vérité. Tous ceux qui jusqu'à ce jour sont
« venus dans Ithaque furent introduits auprès
« de la reine; mais tous l'ont abusée par des pa-
« roles trompeuses. Cependant elle les accueillit
« toujours avec bienveillance, et, quand elle
« les interrogeoit sur les moindres détails, on
« voyoit des larmes couler de ses paupières,
« comme il convient à toute femme dont l'é-
« poux a péri dans des terres lointaines. Vous-

« même, ô vieillard, peut-être imaginerez-vous
« une fable, pour que je vous donne une tuni-
« que avec un manteau? mais, hélas! ce héros
« a perdu la vie, les chiens et les vautours ont
« dispersé ses membres, ou bien dans l'abyme
« des mers les poissons dévorèrent son cadavre,
« et ses os rejetés sur la plage sont ensevelis
« sous un monceau de sable. Oui, c'est ainsi
« qu'il a fini ses jours, ne laissant à tous ses
« amis, et sur-tout à moi, que les regrets les
« plus amers. Je ne retrouverai jamais un si
« bon maître, en quelque lieu que je porte mes
« pas, lors même que je retournerois dans la
« maison paternelle, où je reçus le jour près
« des parents qui prirent soin de mon enfance.
« Malgré mon desir de les revoir, je les regrette
« moins encore qu'Ulysse, dont je pleure sans
« cesse l'absence. Cher étranger, j'ose à peine
« proférer son nom, quoiqu'il ne soit plus au
« milieu de nous; car il me chérissoit avec ten-
« dresse, et me combloit de biens; aussi lui
« donné-je toujours le titre auguste de frère
« aîné, même depuis qu'il a quitté ces lieux. »

« Ami, reprend le noble Ulysse, vous refusez
« donc de tout croire; vous dites qu'il ne re-

« viendra jamais, et votre ame ne sauroit se « laisser persuader; toutefois je vous déclare « avec serment qu'Ulysse doit revenir; et pour « prix de cette heureuse nouvelle promettez, « dès qu'il sera de retour dans sa maison, de « me donner une tunique, un manteau, de su- « perbes vêtements; mais avant ce jour, mal- « gré mes besoins, je ne veux rien accepter; je « hais à l'égal des portes de l'enfer l'homme qui « pour échapper à l'indigence débite des dis- « cours frivoles. Oui, par Jupiter, le premier « des dieux, par cette table hospitalière, et par « les foyers de l'irréprochable Ulysse où je viens « d'arriver, j'atteste que toutes ces choses s'ac « compliront comme je le prédis. Avant que « l'année soit écoulée, Ulysse sera de retour; « que dis-je, à la fin de ce mois, ou les pre- « miers jours du suivant, il reparoîtra dans son « palais, et punira quiconque osa mépriser en « ces lieux ou son épouse ou son illustre fils. »

Sage Eumée, tu fis entendre cette réponse :

« O vieillard, je n'aurai jamais à vous ré- « compenser pour cette heureuse nouvelle; « Ulysse ne reviendra plus dans sa maison. « Toutefois buvez en paix, et livrons-nous à

« d'autres pensées. Ne rappelez point ces mal-
« heurs à ma mémoire; car dans mon cœur
« j'éprouve la plus vive peine chaque fois qu'on
« retrace le souvenir de ce roi vénéré. Laissons
« de même tous ces serments, et puisse Ulysse
« arriver un jour, comme je le desire, comme
« le desirent aussi Pénélope, le vieux Laërte, et
« et le divin Télémaque! Hélas! aujourd'hui je
« pleure sur le sort de cet enfant qu'engendra
« le vaillant Ulysse; puisque les dieux l'élevè-
« rent comme une tendre fleur, j'espérois qu'en-
« tre tous les hommes il ne seroit point infé-
« rieur à son noble père, et par son admirable
« sagesse, et par sa beauté. Mais sans doute
« quelque divinité funeste, ou peut-être l'un
« des foibles mortels, a troublé son esprit plein
« de justesse; il s'est rendu dans la sablonneuse
« Pylos, pour avoir des nouvelles de son père,
« et voilà que ces audacieux prétendants veu-
« lent lui dresser des embûches quand il re-
« viendra dans sa patrie, afin que sans gloire
« elle soit à jamais effacée dans Ithaque, la
« postérité du divin Arcésius. Mais abandon-
« nons ces tristes pressentiments, soit que Té-
« lémaque périsse, soit qu'il échappe à la mort

« par la protection du fils de Saturne. Mainte-
« nant, ô vieillard, racontez-moi vos malheurs,
« que j'apprenne la vérité de votre bouche;
« dites-moi qui vous êtes, quel peuple vous ve-
« nez de quitter, quelle est votre patrie, quels
« sont vos parents, sur quel navire vous êtes ar-
« rivé, quels matelots vous ont conduit dans
« Ithaque, quelle est leur nation; car ce n'est
« pas à pied que vous êtes venu sur ces bords. »

« Oui, répond aussitôt le prudent Ulysse, je
« vous dirai toutes mes aventures avec sincé-
« rité. Si nous avions encore des mets et du vin
« en abondance, si dans cette demeure nous
« goûtions à loisir les charmes du festin, tandis
« que d'autres s'occuperoient des travaux, je
« pourrois aisément, durant une année entière,
« vous entretenir de tous les maux que j'ai sup-
« portés par la volonté des dieux.

« Je me glorifie d'être né dans la vaste Crète;
« je suis le fils d'un homme qui possédoit de
« grands biens; il eut plusieurs autres enfants
« qui furent élevés avec moi dans sa maison;
« mais tous étoient nés de son épouse, et la mère
« qui me donna le jour fut une captive ache-
« tée à grand prix. Cependant le fils d'Hylax,

« Castor, dont je m'honore d'avoir reçu la nais-
« sance, m'aima toujours à l'égal de ses enfants
« légitimes. Jadis, au sein de la Crète sa patrie,
« il étoit respecté comme une divinité, par ses
« riches domaines, par ses nombreux trésors,
« et par ses fils glorieux. Quand les inflexibles
« volontés de la mort l'eurent emporté dans le
« royaume de Pluton, ses nobles enfants divi-
« sèrent entre eux son héritage; ils ne me lais-
« sèrent qu'une foible partie de ses biens, et je
« n'eus en partage qu'une seule maison; mais
« j'obtins, grace à ma valeur, une épouse is-
« sue d'aïeux opulents; car je n'étois point alors
« un mortel obscur, un lâche déserteur des ba-
« tailles. Hélas! maintenant j'ai perdu ces bril-
« lants avantages! Toutefois, en regardant le
« chaume, on pourroit, je pense, reconnoître
« quelle fut la moisson; mais j'ai souffert de-
« puis tant de malheurs! Oui, mon ami, Mars
« et Minerve m'accordèrent la force et le cou-
« rage; lorsque, dans une embuscade, je choi-
« sissois les plus vaillants pour donner la mort
« aux ennemis, mon noble cœur ne prévoyoit
« jamais le danger, mais, armé de ma lance,
« le premier de tous j'immolois quiconque osoit

« s'opposer à ma fureur ; tel je fus jadis dans « les combats. Je ne me plaisois point au la- « bourage, aux occupations domestiques, qui « nous permettent d'élever en paix une famille « florissante. Je n'aimois que les vaisseaux ar- « més de rames, les guerres, les traits et les flé- « ches aiguës, instruments funestes qui pour « tant d'autres ne sont que des objets d'horreur. « C'étoit là pourtant mon unique plaisir, un « dieu plaça cette ardeur dans mon ame ; car « tous les hommes sont entraînés par des soins « différents. Avant que les Grecs partissent pour « Ilion, neuf fois, sur de légers navires, j'avois « conduit des guerriers chez les nations étran- « gères, et tout avoit réussi selon mes vœux ; « je prenois dans le butin ce qui m'étoit le plus « agréable, et par le sort j'obtenois encore d'im- « menses richesses : ainsi j'accrus l'opulence de « ma maison, et devins un citoyen puissant et « considéré parmi les Crétois. Enfin, lorsque le « grand Jupiter nous ouvrit cette route fatale, « où tant de héros devoient perdre la vie, l'il- « lustre Idoménée et moi fûmes désignés pour « commander les vaisseaux qui se rendoient à « Troie. Nul moyen de refuser cet honneur ;

« car la voix du peuple est prompte à nous blâ-
« mer. Les fils des Grecs combattirent pen-
« dant neuf années, et la dixième, après avoir
« détruit la ville de Priam, nous revînmes dans
« nos foyers. Une divinité dispersa l'armée des
« Achéens; mais, hélas! infortuné! Jupiter me
« réservoit bien d'autres misères. Pendant un
« mois seulement, je goûtai le bonheur de vivre
« au milieu de mes enfants, de mon épouse
« chérie, et de mes nombreux trésors. A peine
« ce peu de temps est-il écoulé, que mon ar-
« deur guerrière m'excite à conduire une flotte
« en Égypte, avec de valeureux compagnons:
« j'équipe donc neuf vaisseaux, et m'empresse
« de rassembler des matelots.

« Durant six jours, mes compagnons se li-
« vrent aux délices des festins, moi-même je
« leur donne des victimes dont ils sacrifient aux
« dieux les prémices, et qu'ils préparent ensuite
« pour le repas. Le septième jour, abandon-
« nant les rivages de la Crète, nous voguons
« légèrement au souffle vif et pur de Borée,
« comme emportés par le cours paisible d'un
« fleuve. Aucun de nos vaisseaux n'éprouva de
« dommages, et nous tous, pleins de vigueur

« et de santé, restions assis sur les bancs, tan-
« dis que les vents et les pilotes dirigeoient seuls
« nos navires. Le cinquième jour nous arrivons
« à l'embouchure de l'Égyptus au large cours,
« et les vaisseaux entrent dans le fleuve. J'or-
« donne alors à plusieurs de mes compagnons
« de rester près du rivage pour garder la flotte,
« et j'envoie les autres sur les hauteurs obser-
« ver le pays. Mais, hélas! par une odieuse bar-
« barie, ou bien emportés par trop de valeur,
« ils ravagent les fertiles campagnes des Égyp-
« tiens, enlèvent les femmes et les enfants, égor-
« gent tous les habitants. Bientôt le bruit de
« ces cruels exploits se répand dans la ville voi-
« sine, et, dès que brille l'aurore, les citoyens
« accourent en foule aux cris des mourants; la
« plaine, toute remplie de fantassins et de ca-
« valiers, resplendit des éclairs de l'airain, et
« Jupiter du haut des cieux, faisant gronder
« son tonnerre, disperse mes malheureux com-
« pagnons; ils ne peuvent résister au choc des
« assaillants; la terreur les presse de toutes
« parts : un grand nombre périt par le fer des
« ennemis; les autres sont emmenés vivants,
« et soumis à d'indignes travaux. Dans ce dé-

« sastre, Jupiter suggère à mon esprit une ré-
« solution désespérée. Ah! plutôt que ne suis-
« je mort, que n'ai-je terminé mon destin aux
« rivages mêmes de l'Égyptus! mais il m'étoit
« réservé d'éprouver encore bien des maux. Je
« dépouille ma tête du casque, mes épaules du
« bouclier, je rejette la lance dont ma main est
« armée, j'accours auprès du roi, m'arrête de-
« vant ses coursiers, et l'implore en embrassant
« ses genoux; il prend pitié de ma douleur,
« me fait monter sur son char, et me conduit
« dans son palais; je versois des larmes amè-
« res. Cependant ses soldats avec leurs javelots
« brûloient de m'arracher la vie, tant ils étoient
« irrités; mais le roi me garantit de leur fu-
« reur; car il redoutoit la vengeance de Jupiter
« hospitalier, de ce dieu toujours prêt à punir
« les actions des impies. Je restai pendant sept
« années en ces lieux; j'acquis des biens im-
« menses au milieu des Égyptiens, et tous me
« comblèrent de présents. Mais, quand la hui-
« tième année est révolue, un Phénicien, ha-
« bile en tromperies, arrive en Égypte, fourbe
« odieux qui déja par ses ruses avoit sur plu-
« sieurs attiré de grands maux. Séduit par ses

« vaines paroles, je l'accompagne en Phénicie,
« où cet homme possédoit une maison et de
« nombreuses richesses. Je demeurai près de
« lui durant une année entière. Lorsque les
« mois furent écoulés, et que les heures en se
« succédant amenèrent la fin de l'année, le Phé-
« nicien, ourdissant de nouveaux mensonges,
« m'annonça qu'il vouloit me conduire en Li-
« bye; il feignoit alors de ne me vouloir avec
« lui que pour veiller sur les marchandises du
« navire; mais c'étoit réellement pour me ven-
« dre en ce pays lointain, et tâcher d'en retirer
« un grand prix. Malgré mes soupçons, je fus
« contraint de le suivre sur son vaisseau, qui,
« secondé par Borée, vent frais et propice, par-
« vint en peu de temps à la hauteur de l'île de
« Crète. En ce moment, Jupiter résolut la mort
« de tous les passagers.

« Dès que nous sommes éloignés des rivages de
« la Crète, et que déja nous ne découvrons plus
« la terre, mais seulement le ciel et l'onde, le fils
« de Saturne nous enveloppe d'un épais brouil-
« lard, et toute la mer est plongée dans les téné-
« bres; il tonne avec fracas, et lance sa foudre
« sur notre vaisseau, qui, frappé par les traits de

« la divinité, tourbillonne, rempli d'un nuage
« de soufre. Tous les matelots tombent dans
« la mer; ils paroissent autour du navire sem-
« blables à des corneilles marines, et bientôt,
« emportés par les vagues, un dieu leur enlève
« pour jamais tout espoir de retour. En ce mo-
« ment, au milieu des tourments qui m'acca-
« blent, Jupiter offre à mes mains le long mât
« du navire, afin que j'évite le trépas. Je l'em-
« brasse avec force, et me laisse emporter au
« gré des vents déchaînés. Pendant neuf jours
« je reste ainsi le jouet des flots; mais, lorsque
« arrive la dixième nuit, une vague énorme
« me jette sur le rivage des Thesprotes. Phéi-
« don, roi de ces peuples, me reçut sans exiger
« de récompense. Ce fut son fils chéri qui le
« premier me rencontra près d'expirer de fa-
« tigue et de froid; il me conduisit dans ses
« foyers, et me soutint entre ses bras jusqu'à
« ce que je parvinsse à la maison de son père;
« là ce prince généreux me revêtit lui-même
« d'une tunique et d'un manteau.

« C'est en ce pays que j'entendis parler d'U-
« lysse; Phéidon me dit qu'il avoit accueilli ce
« héros, et qu'il le renverroit dans sa patrie;

« même il me montra les nombreuses richesses
« qu'Ulysse avoit acquises : de l'airain, de l'or
« et du fer richement travaillé. Sans doute
« tous ces trésors accumulés dans le palais du
« roi pourroient nourrir une famille entière
« jusqu'à la dixième génération. Ce prince me
« dit encore qu'Ulysse étoit allé dans la forêt
« de Dodone, pour apprendre du chêne à la
« haute chevelure les oracles de Jupiter, et
« pour savoir, près de revenir au sein de sa pa-
« trie qu'il avoit quittée depuis tant d'années,
« s'il devoit y rentrer ouvertement ou bien en
« secret. Enfin le roi Phéidon me jura, lorsque
« nous faisions des libations dans son palais,
« qu'il venoit d'équiper un navire, et que déja
« les matelots étoient prêts pour ramener Ulysse
« au rivage de la patrie. Pour moi cependant
« il me renvoya le premier; il saisit l'occasion
« d'un navire appartenant à des navigateurs
« thesprotes, qui faisoient voile pour le riche
« pays de Dulichium, et leur ordonna de me
« conduire auprès du puissant Acaste; mais
« ceux-ci méditèrent contre moi les plus af-
« freux desseins, et je devois atteindre le com-
« ble du malheur. A peine notre vaisseau s'est-il

« éloigné des terres, qu'ils décident entre eux
« de me livrer à l'esclavage. Alors, me dépouil-
« lant de mon manteau, de ma tunique, de
« mes riches vêtements, ils ne me laissèrent que
« ces vils haillons, et cette tunique déchirée
« qui frappe maintenant vos regards. Au cou-
« cher du soleil, lorsque nous arrivons sur le
« rivage d'Ithaque, ils m'attachent avec de forts
« cordages, et descendent sur les bords de la
« mer pour prendre le repas du soir. Cepen-
« dant les dieux permettent que je brise aisé-
« ment mes liens. Aussitôt, ayant mis mes vê-
« tements autour de ma tête, je me laisse glis-
« ser le long du gouvernail; je m'étends sur les
« flots, et, de mes deux mains nageant avec
« effort, je parviens à m'éloigner de ces per-
« fides; j'atteins la rive, et reste tapi au plus
« épais de la forêt. Instruits de ma fuite, ils er-
« rent de toutes parts, et soupirent avec amer-
« tume; mais bientôt, jugeant toutes leurs re-
« cherches inutiles, ils remontent dans leur
« navire. Ce furent les immortels qui me ca-
« chèrent à tous les yeux; et puisqu'ils me con-
« duisent aujourd'hui dans la demeure d'un

« homme prudent, sans doute que mon destin
« est de conserver encore la vie. »

Le sage Eumée répondit en ces mots :

« Malheureux étranger, combien vous avez
« touché mon ame par le récit de vos souf-
« frances et de vos longs voyages. Mais je ne crois
« pas qu'en me parlant d'Ulysse vous m'ayez
« dit la vérité. Pourquoi, maintenant que je
« vous ai reçu, vouloir me tromper encore? Je
« sais trop ce que je dois penser du retour de
« mon maître ; je sais combien il est en haine
« à tous les dieux, car ils n'ont pas permis
« qu'Ulysse trouvât la mort au sein des armées
« troyennes, ou bien entre les bras de ses amis
« à son retour des batailles. Du moins alors une
« tombe eût été consacrée à sa mémoire par
« tous les Grecs, et son fils eût joui d'une gloire
« immense dans les siècles à venir. Hélas! il a
« péri sans honneur, et les Harpies ont dispersé
« son cadavre ; depuis ce temps, je vis seul, oc-
« cupé de mes troupeaux, et ne vais point à la
« ville, à moins que la sage Pénélope ne m'y
« fasse appeler, quand elle apprend quelque
« nouvelle. Tous alors environnent le voya-

« geur, et ceux qui gémissent sur l'absence du « héros, et ceux qui dévastent impunément son « héritage. Mais je ne desire plus m'enquérir « de rien, ni questionner personne depuis le « jour où je fus trompé par le discours d'un Éto- « lien qui, s'étant rendu coupable d'un meur- « tre, parvint enfin dans ma demeure, après « avoir parcouru long-temps des contrées di- « verses. Je l'accueillis avec amitié : ce voyageur « me disoit qu'Ulysse, arrivé parmi les Crétois, « étoit auprès d'Idoménée, et qu'il s'occupoit à « réparer ses vaisseaux fracassés par la tem- « pête; il ajoutoit que vers la fin de l'été sans « doute, ou du moins pendant l'automne, ce « prince reviendroit dans sa patrie, amenant « avec lui de nombreuses richesses, et ses va- « leureux compagnons. Vous donc, ô vieillard « infortuné, puisqu'un dieu vous a conduit « près de moi, ne croyez point, par de vains « mensonges, flatter mon espoir et calmer ma « douleur. Non, ce ne sera point à cause de ces « paroles trompeuses que je pourrai vous ho- « norer et vous chérir davantage; mais parce- « que je respecte Jupiter hospitalier, et que j'ai « compassion de vos misères. »

« Certes, reprend Ulysse, il faut que votre « ame soit bien incrédule, puisque, malgré mes « serments, je ne saurois vous convaincre. Eh « bien! faisons un traité maintenant, et que du « haut de l'Olympe les dieux immortels en « soient les témoins; si votre maître revient « dans son palais, vous me donnerez une tuni- « que, un manteau, de riches vêtements, et « me renverrez à Dulichium, où je desire me « rendre; mais si ce prince au contraire ne re- « vient pas, comme je vous l'annonce, vous « ordonnerez à vos bergers de me précipiter du « haut de cette roche élevée, afin qu'à l'avenir « tout voyageur qui viendra dans Ithaque ne « tente plus de vous tromper. »

« Étranger, lui répondit le noble pasteur, « j'acquerrois une belle réputation, je fonde- « rois bien solidement ma vertu parmi les hom- « mes, et maintenant et dans l'avenir, si moi, « qui vous reçus dans ma maison, qui vous of- « fris les dons de l'hospitalité, j'allois vous im- « moler, vous arracher la vie, et puis tranquille- « ment adresser mes vœux à Jupiter, le fils de « Saturne. Ah! bannissons de telles pensées; « voici l'heure du repas : bientôt mes bergers

« vont rentrer; hâtons-nous de préparer en « cette demeure un léger festin. »

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient ensemble. Cependant les troupeaux revenoient des pâturages, les bergers se hâtoient de les enfermer dans les étables, et les porcs, se pressant pour entrer, poussoient des cris sourds et confus. Alors le divin pasteur dit à ses compagnons :

« Amenez le porc le plus gras, afin de l'im- « moler en l'honneur de l'étranger; nous-mê- « mes participerons à ce repas, nous condam- « nés aux plus rudes fatigues pour faire paître « ces troupeaux, tandis que d'autres jouissent « sans peine du fruit de nos labeurs. »

En achevant ces paroles, il divise le bois avec le tranchant de l'airain. Bientôt les bergers arrivent en conduisant un beau porc âgé de cinq ans, qu'ils placent à quelque distance du foyer. Eumée n'oublia point les dieux; car son esprit étoit rempli de sagesse et de piété. D'abord il coupe les soies sur la tête du porc, et les jette dans le feu; puis il implore tous les immortels, pour qu'enfin un jour Ulysse parvienne heureusement dans son palais. Ensuite, soulevant une énorme branche de chêne qu'il

avoit mise à part quand il coupa le bois du sacrifice, il frappe le porc, qui tombe sans vie; aussitôt on le passe à la flamme, on le divise en morceaux; le pasteur met ces lambeaux palpitants sur l'autel; il couvre les membres d'une graisse succulente, jette dans le feu les entrailles, et répand la blanche fleur de farine. Les restes de la victime sont partagés en morceaux, et percés avec de longues pointes de fer; on les fait rôtir soigneusement; on les retire de l'ardent foyer, et l'on place toutes les viandes sur les tables. Alors Eumée se lève pour les distribuer; car la justice régne en son ame. Il en fait sept portions : l'une est pour les nymphes, et pour le fils de Maïa, Mercure, auquel il adresse ses prières. Il donne les autres parts à chacun des convives; mais il honore Ulysse en lui réservant le dos entier de la victime, et par ce présent il comble de joie le cœur de son maître. Alors le héros lui parle ainsi :

« Puisse, Eumée, le grand Jupiter vous chérir autant que je vous chéris moi-même, ô « vous qui, malgré ma misère, m'avez comblé « d'honneurs et de bienfaits! »

Noble chef des pasteurs, tu répondis en ces mots :

« Mangez en paix, malheureux étranger, et « savourez avec joie les mets qui vous sont of- « ferts. Dieu nous donne et nous ravit ces « biens selon ses desirs; car sa puissance est « sans bornes. »

Il dit, et sacrifie aux immortels les prémices du repas. Quand il a terminé les libations d'un vin pur, il remet la coupe aux mains du belliqueux Ulysse assis à ses côtés; le pain est distribué par Mesaulius, esclave que le chef des pasteurs avoit acquis durant l'absence du roi, sans le secours de Pénélope, ni du vieux Laërte; il l'acheta des Taphiens, et le paya de ses propres épargnes. Cependant les convives étendent les mains vers les mets qu'on leur a servis. Quand ils ont chassé la faim et la soif, Mesaulius enlève les débris du repas, et tous, abondamment rassasiés, ils vont enfin goûter les douceurs du sommeil.

Cependant la nuit qui survint étoit froide et ténébreuse. Jupiter répandoit la pluie par torrents, et l'impétueux Zéphyr, toujours chargé de nuages, souffloit avec violence. Ulysse alors

s'adresse à ses hôtes, voulant éprouver si le pasteur lui donnera son manteau pour la nuit, ou s'il engagera quelqu'un de ses compagnons à se dépouiller; car jusqu'à ce moment il lui prodigua les plus tendres soins:

« Eumée, et vous, ses compagnons fidèles, « peut-être me vanterai-je un peu dans mes « discours; mais le vin fait naître la folie et la « joie; il inspire des chansons au sage même; « il l'excite à rire avec délices, l'entraîne au « milieu des danses, et l'engage à proférer des « paroles, que peut-être il eût été mieux de ne « pas dire; mais enfin, puisque les premiers « mots sont échappés, je ne veux plus rien taire. « Ah! que ne suis-je encore à la fleur de l'âge, « que n'ai-je encore toute ma force, comme en « ce jour où nous dressâmes une embuscade « sous les murs d'Ilion! Ulysse, Ménélas et moi, « étions les chefs de cette entreprise. Dès que « nous sommes arrivés près des remparts, nous « pénétrons dans d'épaisses broussailles qui se « trouvoient autour de la ville, et nous restons « couverts de nos armes parmi les joncs d'un « marais : bientôt il s'élève une nuit affreuse, « et le vent de Borée nous pénètre d'un froid

« aigu. Du haut des airs la neige tomboit sur « nous en givre glacé ; nos boucliers étoient « couverts d'un épais cristal ; tous les autres « guerriers, enveloppés de leur manteau, dor- « moient paisiblement, le bouclier sur l'épaule ; « moi seul j'avois imprudemment laissé mon « manteau dans ma tente ; car je n'imaginois « point que le froid dût être si piquant ; je n'é- « tois donc parti qu'avec mes armes, et ma « seule tunique relevée autour de ma ceinture. « Cependant, lorsque arrive la troisième veille « de la nuit, à l'heure où les astres commen- « cent à décliner, m'approchant d'Ulysse, je le « pousse avec le coude, et soudain il prête l'o- « reille à ma voix :

« Noble fils de Laërte, lui disois-je, bientôt « je ne serai plus au nombre des vivants, le « froid m'accable ; car je n'ai point de manteau : « c'est un dieu qui m'a trompé sans doute en « me laissant venir ici, couvert d'une simple « tunique, et maintenant il n'est plus de re- « mède aux maux que j'endure. »

« Je parlois ainsi ; mais Ulysse conçoit aussi- « tôt dans son ame un dessein qui m'est favo- « rable ; car ce héros n'étoit pas moins habile

« dans les conseils que dans les batailles; alors « il me dit à voix basse :

« Garde le silence, de peur que quelqu'un « des Grecs n'entende tes paroles. »

« Ensuite, appuyant sa tête sur son bras, il « nous adresse à tous ce discours :

« Écoutez, mes amis, un songe divin m'a « frappé durant mon sommeil; nous sommes « bien éloignés des vaisseaux; que l'un de vous « se hâte d'aller auprès d'Agamemnon, pasteur « des peuples, pour que ce roi commande à « d'autres guerriers de quitter le camp, et de « venir en ces lieux augmenter notre nombre. »

« A ces paroles, Thoas, fils d'Andrémon, se « lève aussitôt; il jette à terre son manteau de « pourpre, et s'élance vers les navires. Moi ce- « pendant, enveloppé dans le vêtement de ce « héros, je m'endors jusqu'au moment où re- « paroît l'aurore sur son trône d'or. »

« Ah! que n'ai-je encore la même jeunesse, « que n'ai-je ma force tout entière, sans doute « l'un de ces bergers me donneroit son man- « teau dans cette humble demeure. Ils seroient « à-la-fois pleins de respect et d'amour pour « un vaillant guerrier; mais, hélas! tous me

« méprisent maintenant, parceque de vils lam-
« beaux couvrent mon corps. »

Eumée, chef des pasteurs, tu répondis en ces mots :

« Sans doute, ô vieillard, elle est ingénieuse
« la fable que vous venez de raconter, et je vois
« bien que vous ne proférez jamais de paroles
« inconsidérées. Non, vous ne manquerez point
« cette nuit de vêtements, ni de toutes les cho-
« ses que réclame de nous un suppliant étran-
« ger. Cependant vous serez forcé demain de
« reprendre ces pauvres habits ; car nous ne
« possédons pas plusieurs manteaux, et nous
« ne pouvons pas changer de tunique ; chaque
« berger ne possède que la sienne. Mais quand
« le fils chéri d'Ulysse sera de retour, ce jeune
« prince vous donnera lui-même une tunique,
« un manteau, des vêtements, et vous fera
« conduire dans le pays où vous desirez vous
« rendre. »

En achevant ces mots, il se léve, et près du foyer prépare un lit, sur lequel il étend des peaux de chèvres et de brebis ; c'est là que repose Ulysse : enfin Eumée lui donne un ample

manteau dont le pasteur se revêtoit durant l'âpre saison de l'hiver.

Ainsi le divin Ulysse goûte le sommeil dans cette cabane, et près de lui s'endorment les jeunes bergers; mais le chef ne veut point coucher loin de ses troupeaux, et se dispose à quitter sa demeure. Le héros goûte une douce joie en voyant les soins que prend Eumée, même en l'absence de son maître. Le pasteur suspend un glaive à ses épaules; il revêt une tunique impénétrable aux vents, se couvre encore de la peau velue d'une chèvre sauvage, et, saisissant une longue lance, l'effroi des chiens et des voleurs, il se rend à l'endroit où reposoient ses troupeaux, et s'endort dans une grotte profonde à l'abri du souffle de Borée.

FIN DU QUATORZIÈME CHANT.

L'ODYSSÉE.

CHANT QUINZIÈME.

CEPENDANT Minerve s'étoit rendue dans la vaste Lacédémone auprès du noble fils d'Ulysse, pour lui suggérer la pensée du retour, et hâter le départ. Elle trouve Télémaque et Pisistrate couchés sous le portique de l'illustre Ménélas; le fils de Nestor étoit plongé dans les douceurs du sommeil; mais Télémaque ne pouvoit goûter le repos, et durant toute la nuit son ame restoit livrée aux vives inquiétudes que lui causoit le sort de son père. La déesse alors s'approche du héros, et lui tient ce discours :

« Télémaque, il ne vous convient pas de res-
« ter davantage éloigné de vos demeures, et
« d'abandonner ainsi vos richesses à ces hom-
« mes qui dans votre palais se conduisent avec
« tant d'audace. Ah! craignez qu'ils ne dévo-

« rent enfin tout votre héritage ; craignez de
« n'avoir entrepris qu'un voyage funeste. Hâtez-
« vous, engagez le roi Ménélas à vous renvoyer
« promptement, afin de retrouver encore chez
« vous votre mère irréprochable. Déja son père
« et ses frères la pressent d'épouser Eurymа-
« que, celui de tous les prétendants qui donne
« les plus riches présents, et la plus forte dot.
« Partez donc, de peur que, malgré vous, d'au-
« tres biens encore ne vous soient enlevés. Vous
« savez quelle est la pensée d'une femme, tou-
« jours elle veut augmenter les richesses de ce-
« lui qu'elle épouse ; alors elle ne se ressouvient
« plus du mari qu'elle aima dans sa jeunesse :
« quand il est mort elle ne s'inquiéte plus de ses
« premiers enfants. Ainsi, dès votre arrivée,
« confiez le soin de vos richesses à celle de
« vos esclaves que vous croirez la plus fidéle,
« jusqu'à ce que les dieux vous accordent une
« épouse vertueuse. Je dois vous donner encore
« un sage conseil ; gravez-le dans votre ame.
« Les plus illustres parmi les prétendants ont
« dessein de vous dresser des embûches dans le
« détroit d'Ithaque et de la sablonneuse Samos ;
« car ils brûlent de vous immoler près des ri-

« vages de la patrie; mais je ne pense pas qu'ils « accomplissent ce projet, et la terre aupara- « vant engloutira dans son sein plusieurs de ces « audacieux qui ruinent vos domaines. Toute- « fois éloignez votre vaisseau de ces parages « dangereux, et tâchez de naviguer pendant la « nuit; la divinité qui vous protége fera souf- « fler pour vous un vent favorable. Quand vous « toucherez au promontoire d'Ithaque, envoyez « aussitôt votre navire et vos compagnons dans « le port qui se trouve près de la ville, et ren- « dez-vous à la demeure du chef des pasteurs; « car il veille avec soin sur vos troupeaux, et « connoît tout ce qui peut vous être favorable; « vous passerez la nuit auprès de lui; vous l'en- « verrez ensuite annoncer à Pénélope que vous « êtes encore plein de vie, et que vous arrivez « de Pylos. »

Ayant achevé de parler, la déesse revole dans l'Olympe. Soudain Télémaque touche légèrement avec son pied le fils de Nestor, l'arrache au doux sommeil, et lui dit ces mots :

« Réveille-toi, cher Pisistrate, attelle promp- « tement à notre char les rapides coursiers; hâ- « tons-nous de partir. »

« Cher Télémaque, répond le fils de Nestor,
« il n'est pas possible, malgré ton impatience,
« de voyager durant cette nuit obscure : bien-
« tôt l'aurore va reparoître; reste donc en ces
« lieux jusqu'à ce que Ménélas, fils d'Atrée, dé-
« pose sur le char les présents qu'il te destine,
« et qu'au moment du départ, il t'adresse de
« douces paroles; car l'étranger se ressouvient
« tous les jours avec joie de l'hôte bienveillant
« qui le combla d'amitié. »

C'est ainsi que parloit Pisistrate, et bientôt l'aurore brille sur son trône d'or. Cependant Ménélas se rendit auprès de ces jeunes héros, dès qu'il eut abandonné sa couche, et qu'il se fut éloigné d'Hélène à la belle chevelure. Sitôt que Télémaque l'aperçoit, il s'empresse de revêtir une tunique éblouissante, il jette sur ses épaules un large manteau; puis, s'éloignant du portique, le fils chéri d'Ulysse s'arrête devant Atride, et lui dit :

« O Ménélas, enfant de Jupiter et chef des
« peuples, renvoyez-moi maintenant aux terres
« de la patrie; car tout mon desir est de retour-
« ner dans mes foyers. »

Le valeureux Ménélas répondit alors :

« Télémaque, je ne vous garderai pas davan
« tage, puisque vous êtes impatient du retour.
« Je blâme à-la-fois et l'hôte qui montre un
« empressement sans mesure et l'hôte trop in-
« différent. Un juste milieu me semble préfé-
« rable. Il seroit également injuste de repousser
« celui qui ne veut point s'éloigner, et d'arrêter
« celui qui veut partir. Il faut sans doute com-
« bler d'amitié l'étranger, tant qu'il est près de
« nous; mais le renvoyer quand il le desire.
« Toutefois attendez que je dépose sur votre
« char de superbes présents; vous les contem-
« plerez avec délices. Je vais ordonner aux fem
« mes de préparer le repas dans mon palais,
« où régne l'abondance; votre gloire, l'éclat de
« votre rang, vos besoins même, exigent que
« vous participiez à nos festins avant d'entre-
« prendre une aussi longue route. Si vous de-
« sirez parcourir la Gréce, pénétrer jusque dans
« Argos, je vous accompagnerai moi-même en
« ce voyage. J'attellerai mes coursiers, et vous
« conduirai dans les villes qu'habitent les héros.
« Nul ne vous renverra sans honneur; chacun
« d'eux au contraire vous donnera pour rem-
« porter dans Ithaque, soit un trépied d'airain,

« soit une cuve profonde, soit des mules, ou « bien enfin une coupe d'or. »

« Divin Ménélas, reprend Télémaque, tout « mon desir est de me rendre bientôt dans mes « domaines. Quand je partis, je ne laissai per- « sonne pour prendre soin de mes richesses. « Hélas! tandis que je cherche mon père, je « crains de succomber moi-même; je crains « qu'on enléve de mon palais mes biens les plus « précieux. »

Après avoir entendu ce discours, Ménélas ordonne à son épouse, ainsi qu'aux femmes qui la servent, d'aller préparer le festin dans son palais. En ce moment, Étéonée, fils de Boëthès, arrive auprès du héros; il venoit de s'arracher au sommeil, et sa demeure n'étoit pas éloignée. Ménélas lui commande aussitôt d'allumer le feu pour faire rôtir les viandes; le serviteur se hâte d'obéir à cet ordre. Cependant le roi monte dans une chambre remplie de parfums; il n'est point seul; Hélène et Mégapenthe s'y rendent avec lui. Dès qu'ils sont entrés en ces lieux où furent déposés les trésors, Atride prend une large coupe, et dit à son fils d'emporter un cratère d'argent. Alors

Hélène s'arrête devant un coffre précieux qui renfermoit de superbes voiles qu'elle-même avoit tissus. Cette femme divine choisit le plus grand et le plus riche en broderies; il brilloit comme un astre éclatant, et se trouvoit au-dessous des autres. Tous les trois ensuite s'empressent de traverser le palais, et de se rendre près de Télémaque, auquel Ménélas adressa ces paroles :

« Télémaque, puisse Jupiter, le formidable « époux de Junon, vous accorder le retour que « votre cœur desire. De tous les trésors ren- « fermés dans mon palais, recevez ce que j'ai « de plus précieux et de plus beau : je vous « donne une coupe soigneusement travaillée; « elle est toute d'argent, mais un or pur en « couronne les bords; cette coupe est l'ouvrage « de Vulcain; je la reçus du valeureux Phé- « dime, roi des Sidoniens, lorsqu'à mon retour « il m'accueillit dans sa maison. Oui, tel est le « riche présent que je veux vous offrir. »

Aussitôt le fils d'Atrée lui remet la coupe arrondie, et le vigoureux Mégapenthe place aux pieds du héros le cratère d'argent. Alors la belle Hélène s'avance, tenant le voile entre ses

mains; elle nomme Télémaque, et lui dit ces mots :

« Je veux aussi, mon cher fils, vous donner « ce présent qui sera pour vous un monument « du travail d'Hélène, afin qu'au moment for- « tuné de l'hymen vous le donniez à votre « épouse; qu'il soit confié jusqu'à ce jour aux « soins de votre mère chérie; allez, et, conser- « vant de moi toujours un doux souvenir, puis- « siez-vous arriver heureusement au sein de vos « palais dans les champs de la patrie. »

Elle dit, et remet le voile aux mains du héros, qui le reçut avec joie. Aussitôt le noble Pisistrate enlève les présents, les renferme dans une corbeille, et son cœur est frappé d'admiration. Ménélas conduit ensuite les deux héros dans ses demeures, et les fait asseoir sur des trônes. Bientôt une esclave arrive, portant une aiguière d'or, en verse l'eau dans un bassin d'argent, pour qu'ils lavent leurs mains; puis elle place devant eux une table polie; l'intendante du palais y dépose le vin, et les mets nombreux qu'elle tient sous sa garde. Le fils de Boëthès partage les viandes, et distribue les parts; mais c'est le fils de l'illustre Ménélas qui

verse le vin. Alors les deux convives étendent les mains vers les mets qui leur furent servis. Quand ils ont chassé la faim et la soif, Télémaque et Pisistrate attellent les chevaux, et montent sur le superbe char qu'ils font rouler en s'éloignant des portiques sonores. Cependant Ménélas, tenant dans ses mains une coupe d'or remplie d'un vin plus doux que le miel, s'arrête devant les coursiers, et prononce ce discours :

« Que Jupiter vous soit favorable, jeunes « princes; portez les mêmes vœux à Nestor, « pasteur des peuples, lui qui toujours fut pour « moi comme un tendre père, tant que sous « les murs d'Ilion combattirent les enfants des « Grecs. »

« Oui, sans doute, répond aussitôt Téléma- « que; oui, noble enfant de Jupiter, nous redi- « rons à Nestor toutes vos paroles, ainsi que « vous l'ordonnez. Hélas! que ne puis-je de « même à mon retour dans Ithaque dire au « vaillant Ulysse combien je fus accueilli par « vous avec amitié! que ne puis-je lui montrer « les dons nombreux et superbes que je rem- « porte de ces lieux! »

A peine a-t-il achevé de parler, qu'à sa droite on voit voler un aigle emportant dans ses serres une oie blanche d'une énorme grosseur, oiseau domestique qu'il enleva du milieu d'une cour. Les hommes et les femmes le poursuivoient à grands cris; mais, s'approchant toujours à la droite des princes, il arrive, et se précipite devant leur char. A cette vue, les deux héros sont remplis d'alégresse; une douce espérance remplit tous les cœurs, et Pisistrate, fils de Nestor, se hâte de parler en ces mots:

« Voyez, noble Ménélas, chef des peuples, « si c'est à nous que les dieux montrent ce pro- « dige, ou bien à vous-même. »

Il dit; le belliqueux Atride s'arrête et médite un instant, afin de répondre d'une manière plus certaine; mais Hélène le prévient, et fait entendre ces paroles:

« Écoutez-moi, je vous prédirai les oracles « que les dieux révèlent à mon ame, et qui « s'accompliront, je l'espère: de même que cet « aigle vient d'enlever une oie nourrie dans la « demeure des hommes, en s'éloignant des « montagnes, séjour de sa naissance et de sa « postérité; de même Ulysse, après avoir souf-

« fert de grands maux, après avoir erré pen-
« dant long-temps, reviendra dans sa maison,
« et punira ses ennemis. Déja peut-être est-il
« au sein de sa patrie, et déja prépare-t-il la
« mort à tous les prétendants. »

« Puisse, reprend à l'instant Télémaque, puisse
« le formidable Jupiter accomplir cet oracle! et
« je jure à mon retour de vous implorer comme
« une divinité. »

Soudain il frappe ses coursiers, qui traversent rapidement la ville, et s'élancent dans la campagne. Durant tout le jour, ils agitent le joug qui les rassemble.

Lorsque le soleil disparoît, et que les ombres couvrent les routes, ils arrivent à Phère, dans la demeure de Dioclée, fils d'Orsiloque, issu lui-même du fleuve Alphée; c'est en ces lieux que Télémaque et Pisistrate passent la nuit, et qu'ils reçoivent une généreuse hospitalité.

Le lendemain, dès que brille l'aurore matinale, ils attellent les coursiers, montent sur le char magnifique, et franchissent le portique retentissant. Télémaque presse du fouet les chevaux rapides; ils volent sans effort dans la

plaine. Mais quand ils sont près des murs élevés de Pylos, Télémaque adresse ce discours au fils de Nestor :

« Pisistrate, ne m'as-tu pas promis d'accom-
« plir tous mes vœux? Oui, sans doute; car
« nous nous honorerons à jamais de recon-
« noître cette hospitalité formée par l'ancienne
« amitié de nos pères. Nous sommes du même
« âge l'un et l'autre, et ce voyage que nous
« avons fait ensemble doit encore resserrer les
« nœuds de notre intimité; je t'en supplie donc,
« noble enfant de Jupiter, ne m'éloigne point
« de mon navire; permets que je m'arrête ici.
« Je crains que le vieillard ton père, toujours
« desireux de me prouver son amour, ne me re-
« tienne malgré moi dans son palais, et tu sais,
« cher Pisistrate, combien il m'importe de hâ-
« ter mon retour. »

Ainsi parle Télémaque, et le fils de Nestor réfléchit en lui-même comment il remplira les justes promesses qu'il fit à son ami; le dessein qui dans sa pensée lui semble préférable est de diriger ses coursiers vers le navire. Arrivé sur les bords de la mer, il dépose dans les flancs du vaisseau tous les dons précieux, l'or et les

vêtements qu'avoit donnés Ménélas; puis, exhortant Télémaque à partir:

« Hâte-toi, lui dit-il, de monter dans le navire, et commande à tous tes compagnons « de quitter le rivage avant que je retourne annoncer ton départ à mon vieux père. Je sais « combien son ame est généreuse; il ne te laisseroit point partir. Lui-même il viendroit sur « ce rivage pour te solliciter, et je jure que tu « ne t'éloignerois point sans être comblé de « présents; peut-être même à la nouvelle de ton « départ s'irritera-t-il contre moi. »

Pisistrate en achevant ces paroles presse la course de ses chevaux à la flottante crinière. Bientôt il arrive à Pylos, et sans tarder se rend à sa demeure. Cependant Télémaque ranime l'ardeur de ses compagnons, et leur donne cet ordre:

« Mes amis, disposez promptement les agrès « du vaisseau; montons-y nous-mêmes, hâtons-« nous de partir. »

A peine ont-ils entendu ces paroles, qu'ils s'empressent d'obéir. Ils montent dans le navire, et se placent sur les bancs. Télémaque, après avoir terminé les préparatifs, imploroit

Minerve; il offroit un sacrifice à cette déesse vers la poupe du vaisseau, lorsque devant lui se présente un homme arrivant d'un pays lointain, et fuyant la terre d'Argos; car il avoit commis un meurtre; c'étoit un devin de la race de Mélampe, qui jadis vécut à Pylos, féconde en troupeaux. Comblé de richesses, Mélampe habitoit parmi les Pyliens un superbe palais; mais par la suite il fut contraint de se réfugier chez un autre peuple, et d'abandonner sa patrie pour s'éloigner du terrible Nélée, le plus illustre des hommes, Nélée qui lui ravit de grands biens, et qui le fit retenir en captivité pendant une année entière. Oui, durant tout ce temps l'infortuné Mélampe, dans les demeures de Phylacus, fut accablé sous le poids des chaînes, et souffrit de longues douleurs à cause de la fille de Nélée, et d'un projet funeste que lui suggéra l'implacable Érinnys. Cependant l'illustre devin évita la mort; il enleva de Phylace les bœufs mugissants, les conduisit à Pylos, se vengea des cruels traitements du vaillant Nélée, et fit épouser à son frère la fille de ce roi. Lui se retira chez un peuple étranger, et vint dans le pays d'Argos, où paissent de

nobles coursiers. C'est en ces lieux que les destins fixèrent sa demeure, pour qu'il régnât sur les nombreux Argiens. C'est en ces lieux aussi qu'il choisit une épouse, et qu'il bâtit un superbe palais. Il eut deux fils vaillants, Antiphate et Mantius; Antiphate engendra le magnanime Oïclée, et d'Oïclée naquit Amphiaraüs, le sauveur des peuples, lui que chérissoient Apollon et le puissant Jupiter; ces deux divinités le comblèrent de tous les dons de leur amour; cependant il n'atteignit point au terme d'une longue vieillesse, et mourut devant les remparts de Thèbes; car son épouse accepta des présents pour le trahir; de son hymen il avoit eu deux fils : Alcméon avec Amphiloque. Mantius, l'autre fils de Mélampe, engendra Clytus et Polyphéide; Clytus, à cause de sa beauté, fut enlevé par la brillante Aurore, qui le mit au rang des dieux. Apollon rendit Polyphéide un devin célèbre, et le plus habile de tous les mortels depuis le trépas d'Amphiaraüs. Polyphéide, irrité contre son père, se retira dans l'Hypérésie, et, continuant d'habiter ce pays, il prédisoit l'avenir à tous les hommes.

C'est le fils de ce devin qui se présente devant

Télémaque; son nom étoit Théoclyméne; il arrive au moment où ce héros, faisant des libations, imploroit les dieux sur son léger navire. Alors l'étranger s'approche, et fait entendre ces paroles:

« Ami, puisque je vous rencontre offrant un « sacrifice en ces lieux, je vous en conjure et « par ces holocaustes, et par la divinité que « vous implorez, et par votre tête, et par ces « compagnons qui vous ont suivi, faites-moi « connoître la vérité. Ne me trompez pas; dites-« moi qui vous êtes. Quels peuples venez-vous « de quitter? quelle est votre patrie? quels sont « vos parents? »

« Étranger, lui répond aussitôt Télémaque, « je vous parlerai sans détour: je suis né dans « Ithaque; Ulysse est mon père. Hélas! il le fut « autrefois; mais sans doute il a péri d'une mort « déplorable. Cependant je suis venu sur ce « navire avec mes compagnons pour apprendre « ici le sort de mon père absent depuis bien des « années. »

Le devin Théoclyméne reprend en ces mots:

« Moi de même j'ai quitté ma patrie pour « avoir tué l'un de mes concitoyens. Cet homme

« a des amis, des parents nombreux qui dans « la fertile Argos jouissent d'une grande puis- « sance, et maintenant je fuis au loin pour évi- « ter un trépas funeste. Daignez donc me rece- « voir sur votre navire, puisque je vous implore « dans ma fuite, de peur que je ne périsse sous « les coups de mes ennemis, qui sans doute me « poursuivent avec fureur. »

« Non, sans doute, s'écrie Télémaque; non, « je ne vous repousserai point, puisque vous « desirez m'accompagner. Suivez-moi, vous se- « rez accueilli dans mon navire, et vous parta- « gerez avec nous tout ce que nous possédons. »

En finissant ces paroles, il prend la lance de l'étranger, et la dépose sous le banc des rameurs. Sitôt qu'il est monté dans le vaisseau prêt à sillonner les ondes, il s'asseoit vers la proue, et fait placer Théoclyméne à ses côtés. Les matelots alors délient les cordages. Télémaque leur commande aussitôt de tout disposer pour le départ. Ils se hâtent d'obéir à sa voix. Ils élèvent le mât, le placent dans le large creux qui lui sert de base, l'assujettissent encore avec des câbles, et déploient les blanches voiles que des courroies tiennent étendues. La

puissante Minerve leur envoie un vent favorable qui souffle avec violence du haut des cieux, afin que le navire sillonne rapidement l'onde amère. Ils partent aussitôt en côtoyant les parages de Crunes, et du limpide Chalcis.

Lorsque le soleil a terminé sa carrière, et que les ombres couvrent les routes, le vaisseau touche aux rivages de Phéa, poussé par le souffle propice de Jupiter. Télémaque passe ensuite près de la divine Élide, où règnent les Épéens, et dirige sa course vers les îles Échinades, songeant aux moyens d'éviter la mort dont il seroit menacé, s'il étoit pris par ses ennemis.

Pendant ce temps, Ulysse et le chef des pasteurs prenoient le repas du soir; avec eux mangeoient aussi les autres bergers. Lorsqu'ils ont chassé la faim et la soif, Ulysse leur adresse un discours pour éprouver Eumée, et savoir si ce pasteur desire lui donner encore l'hospitalité, s'il veut l'engager à rester dans sa demeure, ou bien le renvoyer à la ville:

« Écoutez-moi, dit-il, cher Eumée, et vous « ses bergers fidèles; demain je desire aller à « la ville pour y mendier ma vie; car je crains

« de vous importuner trop long-temps, ainsi
« que vos compagnons. Toutefois donnez-moi
« de sages conseils, et confiez à quelque guide
« intelligent le soin de me conduire. Hélas!
« forcé par le besoin d'errer ainsi, peut-être
« quelqu'un daignera-t-il m'offrir une coupe
« avec un peu de pain. Je me rendrai dans le
« palais d'Ulysse, et porterai de ses nouvelles à
« la sage Pénélope. Même je veux me mêler à
« la troupe audacieuse des prétendants, dans
« l'espoir qu'ils me donneront quelques uns des
« mets nombreux qui chargent leurs tables; je
« m'engage à faire avec zèle et sans délai tout
« ce qu'ils desirent; car je vous le dirai, vous
« devez m'en croire par la puissance du bien-
« veillant Mercure, de ce dieu qui seul donne
« de la grace et du prix aux ouvrages des hom-
« mes, nul ne peut me le disputer pour les
« soins domestiques, soit qu'il faille allumer le
« feu, fendre le bois desséché, couper, faire
« rôtir les viandes, ou verser le vin; soit qu'il
« faille accomplir enfin tous les services que ren-
« dent aux riches les hommes peu indigents. »

Généreux Eumée, blessé d'un tel discours, tu répondis en ces mots :

« Étranger, quelle pensée est entrée dans vo-
« tre ame? Sans doute que votre desir est de
« mourir, puisque vous voulez aller parmi
« les prétendants, eux dont l'insolence et l'au-
« dace sont montées jusqu'à la voûte des cieux.
« Certes, il ne faut point à ces téméraires de
« tels serviteurs; mais de jeunes hommes cou-
« verts de tuniques et de riches manteaux, dont
« les cheveux et le beau visage soient parfumés
« d'essences: tels sont ceux qui s'empressent de
« les servir, tandis que le pain, les viandes et
« le vin surchargent leurs tables magnifiques.
« Ah! plutôt restez avec nous; nul ici n'est im-
« portuné de votre présence, ni moi, ni les
« bergers qui m'aident dans mes travaux; et
« sitôt que le fils d'Ulysse sera de retour, il
« vous donnera, n'en doutez pas, une tunique,
« un manteau, tous les vêtements dont vous
« avez besoin, et vous renverra dans le pays où
« vous desirez vous rendre. »

« Puisse, Eumée, reprend aussitôt le sage
« Ulysse, puisse le grand Jupiter vous chérir
« comme je vous chéris moi-même, ô vous
« qui mettez enfin un terme à mes longs voya-
« ges, à mes affreux malheurs! Mendier ainsi

« sa vie, c'est le sort le plus funeste aux mor-
« tels. Malheur à celui qui pour apaiser une
« faim dévorante est contraint d'errer en proie
« à la misère, et tourmenté par le besoin! Ce-
« pendant, puisque vous desirez me retenir en
« ces lieux, puisque vous m'engagez de rester
« près de vous, dites-moi si la mère d'Ulysse,
« si son père, qui déja lors de son départ étoit
« accablé de vieillesse, respirent encore, s'ils
« jouissent de la lumière du soleil, ou s'ils sont
« descendus dans les demeures de Pluton. »

Le noble chef des pasteurs répondit en ces mots :

« Cher étranger, je vous raconterai tous ces
« détails avec vérité. Laërte respire encore;
« mais tous les jours, au sein de ces demeu-
« res, il supplie Jupiter de l'arracher à la vie.
« Oui, sans cesse il pleure avec amertume et
« son fils absent et celle qui s'unit à lui quand
« elle étoit vierge encore. Le trépas de cette
« épouse l'a plongé dans un chagrin profond,
« et hâté les jours de sa vieillesse. Hélas! cette
« mère infortunée, succombant à la douleur
« de ne plus revoir son glorieux fils, a péri
« d'une mort affreuse. Puissent ne jamais périr

« ainsi tous ceux qui dans cette île me com-
« blent de bienfaits et d'amitié ! Dans le temps
« où cette reine vivoit encore, malgré ses pei-
« nes, elle trouvoit quelque charme à m'in-
« terroger, à causer avec moi, car elle m'avoit
« élevé près de la vertueuse Ctiméne, la plus
« jeune de ses enfants; elle prit soin de notre
« jeunesse, et me chérissoit autant que sa fille;
« mais, lorsque tous les deux nous atteignîmes
« l'âge heureux de l'adolescence, ses parents lui
« firent épouser un habitant de Samé, dont ils
« reçurent de grands biens, et moi, me don-
« nant alors une tunique, un manteau, de
« beaux vêtements pour me couvrir, et des
« chaussures pour mes pieds, la reine me con-
« fia le soin de ces campagnes. Chaque jour
« elle m'aimoit davantage. Hélas! maintenant
« j'ai perdu tous ces biens. Toutefois les dieux
« bienfaisants ont fait prospérer ma constance
« dans le travail; par eux, jusqu'à ce jour, j'ai
« soutenu ma vie, et même j'ai pu secourir
« l'indigent si digne de nos respects. Pour la
« reine Pénélope, je ne peux plus entendre ses
« douces paroles, ni connoître aucune de ses
« actions, depuis que le malheur s'est précipité

« sur son palais où règnent des audacieux; c'est « vainement que nous desirons parler à cette « maîtresse généreuse, lui demander ses or- « dres, boire, manger en sa présence, et rap- « porter aux champs ces marques d'affection « qui toujours charment le cœur des serviteurs « fidèles. »

« Grands dieux! reprend Ulysse aussitôt, ainsi « dès votre plus tendre enfance, noble Eumée, « vous fûtes donc aussi forcé d'errer loin de « votre patrie et de vos parents. Mais parlez « sans détour; dites-moi si c'est qu'elle fut ra- « vagée par des ennemis, la ville populeuse « qu'habitoient votre père et votre mère véné- « rable, ou bien si, seul, au milieu de vos trou- « peaux de bœufs et de brebis, vous fûtes en- « traîné dans un navire par des pirates cruels « qui vous conduisirent au maître de cette de- « meure. Sans doute que ce prince aura donné « de grands trésors pour vous obtenir. »

« Étranger, puisque vous desirez connoître « mes aventures, écoutez en silence, bannissez « de tristes pensées, et buvez le vin que je vous « présente. Les nuits sont longues, et s'il est un « temps pour le repos, il en est un aussi pour

« les doux entretiens. N'allez donc pas retrou-
« ver votre couche avant que l'heure soit arri-
« vée : trop de sommeil est nuisible. Quant aux
« autres pasteurs, je le vois, tout leur désir est
« de se retirer; car demain, dès le lever de l'au-
« rore, et sitôt après le premier repas, ils doi-
« vent conduire aux champs les troupeaux de
« nos maîtres; mais nous, dans cette demeure,
« buvons, mangeons encore, et goûtons un
« charme mutuel au souvenir de nos infortu-
« nes. Toujours il aime à raconter ses peines,
« l'homme qui dans sa vie eut beaucoup à souf-
« frir, et qui parcourut de nombreuses contrées;
« je vous dirai donc mes aventures, puisque
« vous desirez les connoître.

« Non loin d'Ortygie est une île appelée Sy-
« rie, peut-être l'avez-vous ouï nommer. Cette
« île, où sont marquées les révolutions du soleil,
« est de peu d'étendue, mais d'une grande fer-
« tilité; riche en troupeaux de bœufs et de
« brebis, les vignes et le froment y croissent en
« abondance. Jamais ses peuples ne furent tour-
« mentés par la famine, ni par aucune de ces
« maladies si funestes aux malheureux hu-
« mains; mais quand nos citoyens vieillissent

« au sein de cette île, Apollon, accompagné de « Diane, survient alors, et de ses divines flè- « ches termine leurs jours sans douleurs. Là « sont deux villes qui se partagent également « toutes les richesses de ce pays; c'étoit sur ces « deux cités que mon père étendoit sa puis- « sance, Ctésius, fils d'Ormène, et semblable « aux immortels.

« Jadis en cette île abordèrent des naviga- « teurs phéniciens, hommes fourbes qui sur « leur navire apportoient une foule d'orne- « ments précieux. Dans la maison de mon père « étoit alors une femme phénicienne, belle, « d'une taille élevée, et sachant exécuter les « plus riches ouvrages. Les rusés Phéniciens « parvinrent à la séduire, et tandis qu'elle « étoit occupée à laver des vêtements près de « leur vaisseau, l'un d'eux s'unit d'amour avec « elle dans les bras du sommeil; charmes puis- « sants qui captivent toujours l'ame des fem- « mes, même de la plus vertueuse. Ensuite les « Phéniciens lui demandent quelle est son ori- « gine, de quel pays elle vient; et cette femme « leur parle aussitôt des riches demeures de son « père. »

« Je me glorifie, dit-elle, d'être née dans l'o-
« pulente Sidon; je suis la fille d'Arybante qui
« possédoit de nombreux trésors; des corsaires
« taphiens m'enlevèrent au moment où je re-
« venois des champs, et, m'ayant conduite en
« ces lieux, ils me vendirent au maître de ce
« palais, qui leur offrit un grand prix pour
« m'obtenir. »

« Alors celui qui s'unit en secret à la Phéni-
« cienne lui tint ce discours :

« Desirez-vous venir avec nous au sein de vos
« foyers, rentrer dans les superbes demeures
« de vos parents, et les revoir eux-mêmes; car
« ils existent encore, et vivent dans l'opulence? »

« Oui, sans doute, je le desire, ô nauto-
« niers, répond cette femme, si toutefois vous
« me promettez avec serment de me ramener
« dans ma patrie sans me faire aucun outrage. »

« Tous aussitôt jurèrent ainsi qu'elle l'exi-
« geoit; quand les serments furent accomplis,
« la Phénicienne reprend en ces termes, et
« leur dit :

« Maintenant le plus grand silence; qu'au-
« cun de vous ne m'adresse la parole, s'il me
« rencontre dans les rues, ou près de la fon-

« taine; qu'il se garde bien de me parler, s'il « vient à la maison du roi, de peur que le vieil- « lard n'en soit instruit; dans sa colère il me « chargeroit d'indignes liens, et méditeroit vo- « tre perte. Conservez donc mes paroles au « fond de votre ame, et hâtez-vous d'acheter « les provisions du voyage. Lorsque votre na- « vire contiendra les vivres nécessaires, en- « voyez au palais, pour m'avertir, un messager « fidèle; j'emporterai tout l'or qui sera sous ma « main, et je vous le donnerai, ce sera le prix « du voyage. Mais, écoutez encore, j'élève le « fils d'un vaillant héros; cet enfant est déja « plein d'intelligence, et déja même il peut « sortir avec moi; je le conduirai dans votre « navire, et sans doute il vous procurera des « sommes considérables, si vous le vendez chez « des peuples étrangers. »

« Elle dit, et retourne à l'instant dans nos « superbes palais. Cependant les Phéniciens res- « tent une année entière sur le rivage, et se « procurent une grande abondance de vivres; « lorsque le vaisseau, chargé de provisions, est « tout prêt à mettre à la voile, ils envoient un « messager fidèle pour avertir la Phénicienne.

« Cet homme adroit et perfide apporte dans la « maison de mon père un riche collier où l'or « étoit enchâssé dans des grains d'ambre. Ma « vénérable mère et les esclaves qui se trou- « voient auprès d'elle touchent ce collier, et « l'examinent attentivement; tandis qu'elles « s'informent du prix, le messager, sans être « aperçu, fait un signe à la jeune Phénicienne; « quand il est assuré qu'elle l'a compris, il re- « tourne vers son navire. Bientôt après, cette « femme me prend par la main, franchit le « seuil de la chambre, et me conduit hors du « palais; alors elle trouve dans le vestibule plu- « sieurs coupes sur les tables qui servirent aux « convives qu'avoit invités mon père; comme « ils s'étoient rendus dans l'assemblée du peu- « ple, pour assister au conseil, elle emporte « trois de ces coupes, et les cache dans les plis « de sa robe. Moi cependant je la suivois sans « défiance. Quand le soleil est couché, que « toutes les routes sont couvertes de ténèbres, « nous arrivons à l'endroit du rivage où se trou- « voit le navire des Phéniciens. Soudain ils « s'embarquent, impatients de fendre la plaine « liquide, et nous font embarquer avec eux.

« Jupiter nous envoie les vents favorables, et « nous voguons durant six jours entiers. Lors- « que le fils de Saturne ramène la septième « journée, Diane, qui se plaît à lancer des « flèches, frappe l'odieuse Phénicienne ; elle « tombe dans le fond du navire avec un bruit « semblable à celui qu'auroit produit un oiseau « marin, et les matelots jettent aussitôt son « cadavre dans la mer, pour être la pâture des « phoques et des poissons. Ainsi je restai seul, « le cœur accablé de tristesse; bientôt les vents « et les flots nous poussèrent sur ce rivage, où « Laërte consentit à me payer un prix consi- « dérable; c'est ainsi que mes yeux ont vu cette « terre étrangère. »

Quand il eut terminé son récit, le prudent Ulysse lui répondit en ces mots :

« Eumée, oui sans doute vous venez de tou- « cher mon cœur en me racontant tous les « maux que vous avez soufferts. Mais du moins « pour vous Jupiter a fait succéder le bien au « malheur, puisque après bien des peines vous « êtes venu dans la maison d'un maître bien- « veillant, où vous trouvez une abondante « nourriture, où vous coulez une vie heureuse;

« tandis que moi, voyez en quel état j'arrive « en ces lieux, après avoir erré chez tant de « peuples divers. »

C'est ainsi qu'ils discouroient ensemble; ils allèrent ensuite goûter quelque repos; mais durant peu d'instants, car bientôt après l'aurore parut sur son trône d'or.

Cependant les compagnons de Télémaque, près de toucher au rivage, détachent aussitôt les voiles, abaissent le mât, et rentrent dans le port à force de rames. Alors ils jettent les ancres, attachent le navire avec des câbles, se répandent ensuite sur les bords de la mer, préparent le repas, et font les libations d'un vin pur. Quand ils ont chassé la faim et la soif, le sage Télémaque, parlant le premier, leur adresse ces paroles :

« Mes amis, conduisez le navire dans le port « qui se trouve près de la ville, tandis que j'irai « visiter aux champs mes fidéles pasteurs. Ce « soir, après avoir examiné tous les travaux, je « retournerai près de vous, et demain, pour « vous payer les soins du voyage, je vous offri- « rai dans un festin splendide les viandes des « victimes, et le plus doux breuvage. »

« Et moi, mon cher fils, dit alors le divin
« Théoclyméne, où dois-je me rendre? quel
« asile trouverai-je parmi les hommes puissants
« de cette île? faut-il aller directement dans
« votre palais, auprès de votre auguste mère? »

« En tout autre moment, répondit Télé-
« maque, je vous inviterois à venir dans ma
« demeure, et vous n'auriez point à desirer les
« présents de l'hospitalité; mais ce parti vous
« seroit funeste. D'ailleurs je ne serois point
« avec vous, et ma mère ne pourroit vous voir;
« car ne se mêlant jamais à la foule des pré-
« tendants, elle reste dans les appartements
« les plus retirés, occupée à tisser la toile. Je
« vous indiquerai toutefois un autre héros au-
« près de qui vous devez vous rendre; c'est Eu-
« rymaque, le noble fils de Polybe, que tous
« les citoyens d'Ithaque regardent comme une
« divinité. Ce prince, le plus illustre des pré-
« tendants, desire avec ardeur épouser ma
« mère, et jouir des mêmes honneurs qu'Ulysse.
« Mais Jupiter, qui régne dans l'Olympe, seul
« connoît l'avenir, et peut-être qu'avant cet hy-
« ménée, pour eux tous se lèvera le jour du
« trépas. »

Comme il achevoit ces paroles, à sa droite vole un épervier, rapide messager d'Apollon; dans ses serres cruelles il tient une colombe qu'il déchire, et laissant tomber les plumes sur la terre, elles se répandent entre le navire et le héros. Alors Théoclyméne, l'appelant à l'écart, lui prend la main, et lui parle en ces mots:

« Télémaque, ce n'est point sans la volonté « des dieux que cet oiseau vient de voler à no- « tre droite; en le regardant avec attention, je « l'ai reconnu pour être un augure. Non, il n'est « point dans Ithaque de race plus royale que la « vôtre, et vous serez toujours les plus puis- « sants. »

« Plût aux dieux, s'écrie aussitôt Télémaque, « plût aux dieux, cher étranger, que cette pa- « role pût s'accomplir! vous recevriez de moi « des présents si nombreux que chacun en vous « voyant proclameroit votre félicité. »

Puis, s'adressant à Pirée, son compagnon:

« Pirée, fils de Clytius, dit-il, ô toi le plus « empressé de tous les amis qui m'accompa- « gnèrent à Pylos, conduis l'étranger dans ta « maison pour le combler d'honneurs et d'a-

« mitié jusqu'au moment de mon retour. »

« Cher Télémaque, reprend à l'instant l'il-
« lustre Pirée; lors même que tu resterois ici
« long-temps encore, j'aurai soin de l'étranger
« jusqu'à ton retour; sois certain qu'il n'aura
« point à desirer les dons de l'hospitalité. »

En achevant ces mots, il monte dans le navire, et commande à ses compagnons d'y monter aussi pour préparer les cordages; tous s'embarquent aussitôt, se placent sur les bancs des rameurs, tandis que Télémaque attache à ses pieds une forte chaussure, et qu'il prend dans le navire une forte lance terminée par une pointe d'airain. Alors les matelots délient les câbles, et se dirigent vers la ville, ainsi que l'avoit ordonné le fils chéri d'Ulysse. Cependant ce héros s'éloigne en marchant à grands pas, jusqu'à ce qu'il arrive dans les bergeries où sont les nombreux troupeaux confiés aux soins du pasteur vigilant qui fut toujours plein de zèle et d'affection pour ses maîtres.

FIN DU QUINZIÈME CHANT
ET DU TOME PREMIER.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE